

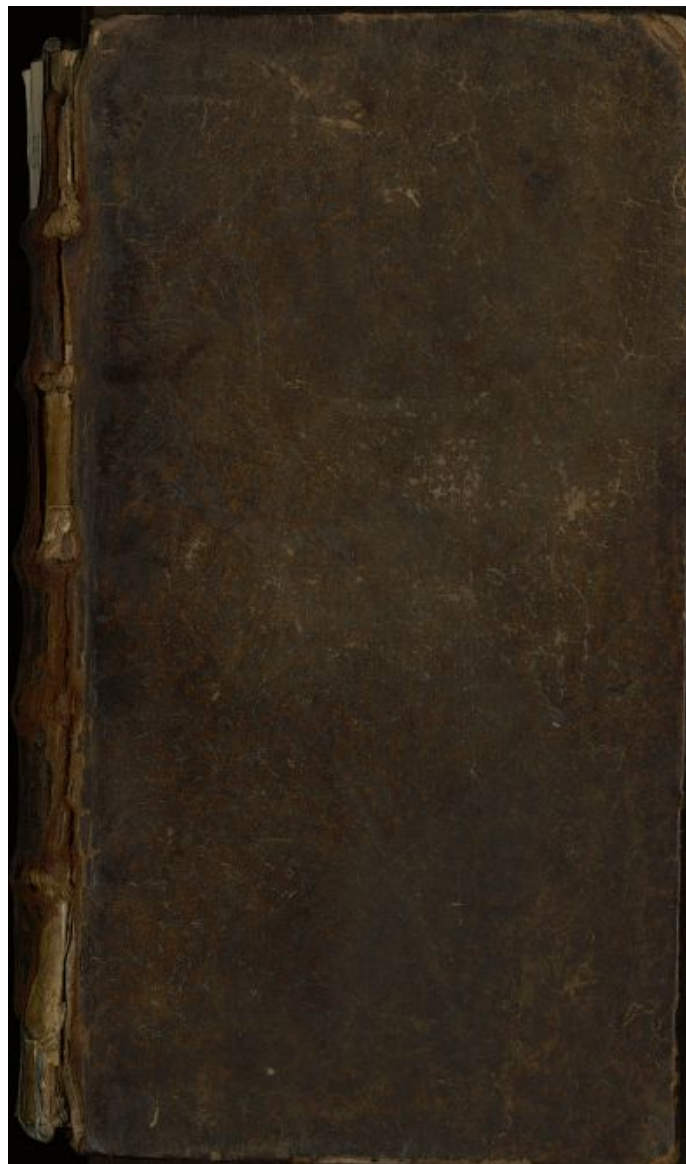
Bibliothèque numérique

medic@

**Verduc, Jean-Baptiste. Les operations
de chirurgie par une methode courte
& fidele avec deux traitez...**

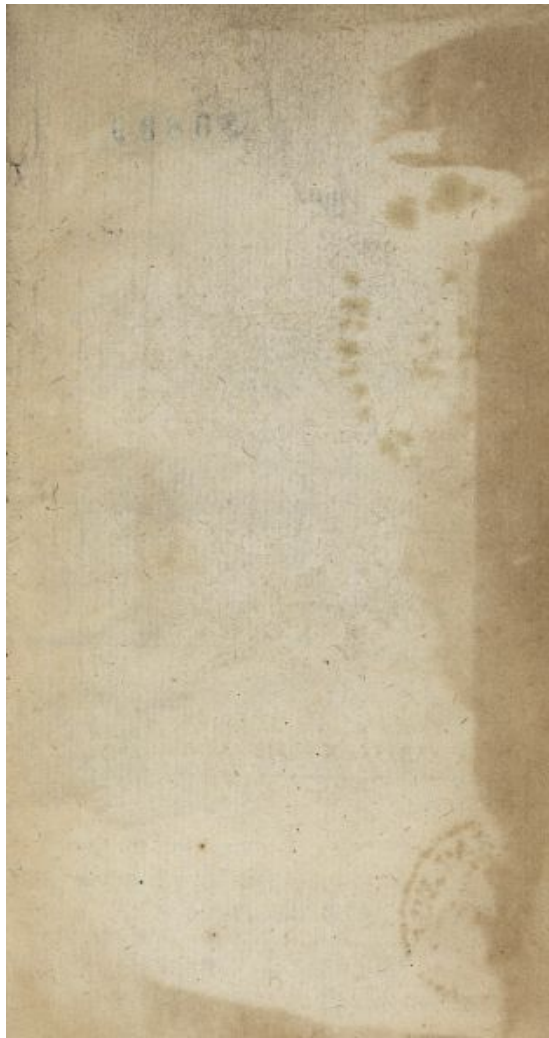
A Paris, chez Laurent d'Houry, 1688.

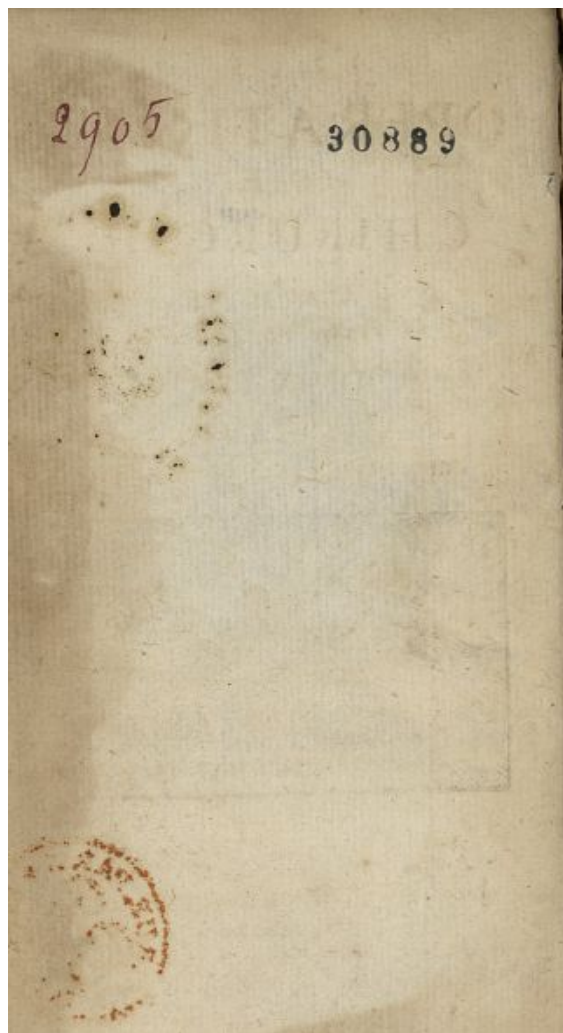
Cote : 30889





0 1 2 3 4 5





LES 30889
OPERATIONS
DE
CHIRURGIE.

PAR VNE METHODE
courte & fidele

AVEC DEUX TRAITES,

L'un des Maladies de l'Estomach,

L'autre des Maux Ventres.

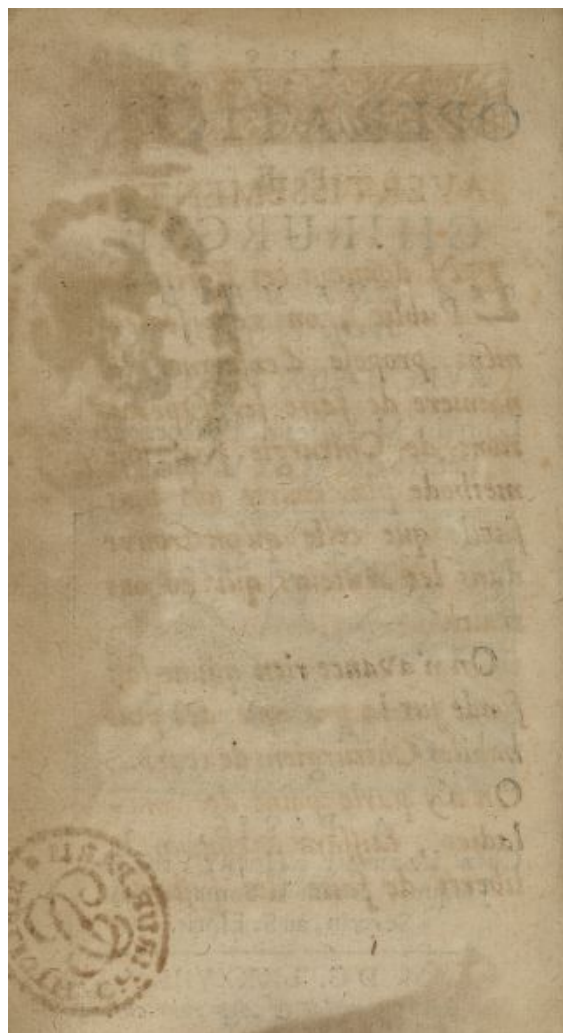


A PARIS,

Chez LAURENT D'HOURY, rue Saint
Jacques, devant la Fontaine Saint
Severin, au S. Esprit.

M. D. C. LXXXVIII.

Avec Privilège & Approbation.





AVERTISSEMENT.

EN donnant ces Ecrits au Public , on s'est seulement proposé d'enseigner la maniere de faire les Operations de Chirurgie par une methode plus courte & plus facile que celle qu'on trouve dans les Auteurs qui en ont traité.

On n'avance rien qui ne soit fondé sur la pratique des plus habiles Chirurgiens de ce tems.

On n'y parle point des maladies , laissant à chacun la liberté de faire des systemes

suivant ses idées. Aussi est-il plus utile de s'attacher à l'Operation, qui doit estre la fin principale de ceux qui veulent s'appliquer à la Chirurgie.

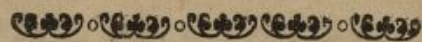
On ne pretend pas avoir mis ce petit Ouvrage dans sa dernière perfection, car l'on sçait trop que l'usage & la pratique ajoutent tous les jours aux Arts : mais du moins il y a lieu d'esperer qu'on y trouvera quelque chose de plus que ce que nous avons sur cette matiere.

On y a joint deux autres Traitez, l'un des Maladies de l'Estomach, où l'on explique tous leurs symptomes

d'une maniere mécanique & naturelle : & l'autre des Maladies Veneriennes , si clairement expliqué , qu'on peut, en suivant les Regles qui y sont prescrites , remedier seurement aux accidens qui accompagnent ces fâcheuses indispositions.

Tout ce travail cependant ne doit estre regardé que comme un simple essai. Le tems fera faire mieux. Enfin si l'on ne trouve pas dans nos discours toute la délicatesse & la pureté du langage , je réponds avec Horace.

Ornari res ipsa negat , contenta doceri.



PRIVILEGE DV ROY.

NOUS par la Grace de Dieu, Roy de France & de Navarre. A nos Amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Baillifs, Sénéchaux, Prevosts, Juges, leurs Lieutenans & autres nos Justiciers & Officiers qu'il appartiendra ; Salut. Nostre cher & bien Amé Laurent d'Houry, Marchand Libraire à Paris, Nous a fait remonter qu'il desireroit faire imprimer un Livre intitulé. *Les Operations de Chirurgie, par une Methode de courte & facile, avec deux Traitez l'un des maladies de l'estomach, & l'autre des maux Veneriens.* Auquel effet, il nous a tres-humblement fait supplier luy accorder nos Lettres sur ce necessaires. A CES CAUSES voulant favorablement traiter ledit Exposant. Nous luy avons permis & accordé, permettons & accordons

par ces Presentes, d'imprimer, faire
imprimer ledit Livre, en tel volu-
me, marges & caracteres, & autant
de fois que bon luy semblera, pen-
dant le temps de dix années consé-
cutives, à commencer du jour qu'il
sera achevé d'imprimer pour la pre-
miere fois, iceluy vendre & debi-
ter par tout nostre Royaume &
Terres de nostre obéissance: Faisons
deffences à tous Libraires, Impri-
meurs & autres, d'imprimer, faire
imprimer ny debiter ledit Livre,
sous quelque pretexte que ce soit,
même d'impression Etrangere ou au-
tremment, sans le consentement de
l'Exposant ou de ses ayans cause, à
peine de confiscation des Exemplai-
res contrefaits, trois mil livres d'a-
mende payables sans déport par cha-
cun des contrevenans, applicables
un tiers à Nous, un tiers à l'Hostel
Dieu de Paris, & l'autre tiers à l'Ex-
posant, & de tous dépens, domma-
ges & interets, à la charge d'en
mettre deux Exemplaires dans no-
stre Biblioteque publique, un en
celle du Cabinet des Livres du Cha-

steau du Louvre, & un en celle de
nostre tres-cher & feal le sieur Bou-
cherat, Chancelier de France, de
faire faire l'impression dudit Livre
dans nostre Royaume & non ailleurs,
en beaux caracteres & papier con-
formément aux Statuts & Regle-
mens de la Librairie, & de faire re-
gistrer ces Presentes es Registres de
la Communauté des Marchands Li-
braires de nostre ville de Paris, à
peine de nullité des Presentes, du
contenu desquelles, Vous Mandons
& enjoignons faire jouir & user le-
dit Exposant, ou ceux qui auront
droit de luy, plainement & paissi-
blement, cessant & faisant cesser
tous troubles & empeschemens à ce
contraires, Voulons qu'en mettant
au commencement ou à la fin dudit
Livre l'Extrait des Presentes, elles
soient tenuës pour deuëment signi-
fiées, & qu'aux copies collationnées
par un de nos Amez & Feaux Con-
seillers Secretaires, Foy soit ajoutée
comme au présent Original; Com-
mandons au Premier nostre Huissier
ou Sergent sur ce requis, faire pour

l'exécution des Presentes, tous Ex-
ploits, Significations, Deffenses & au-
tres Actes necessaires, sans demander
autre permission, C A R tel est nostre
plaisir. D O N N E' à Versailles le
vingtième jour de Novembre l'an de
Grace mil six cens quatre-vingt-sept,
& de nostre Regne le quarante-cin-
quième, Par le Roy en son Conseil.
BOUCOT.

*Registré sur le Livre de la Commu-
nauté des Imprimeurs & Libraires
de Paris, le 22. Novembre 1687. sui-
vant l'Arrest du Parlement du 8.
Avril 1653. Celuy du Conseil Privé
du Roy du 27. Février 1665. & l'É-
dit de Sa Majesté donné à Versailles
au mois d'Aoust 1686.*

I. B. COIGNARD. Syndic,

Achevé d'imprimer le 16. Janvier
1688.

APPROBATION.

I'Ay lû un Manuscrit, contenant trois differens Traitez, l'un *Des Operations de Chirurgie*, l'autre *Des Maladies de l'Estomach*, & le troisieme, *Des Maladies Veneriennes*. Lesquels meritent d'estre imprimez, s'il plaist à Monseigneur le Chancelier d'en donner la Permission. Fait ce troisieme Novembre 1687. BACHOT, Docteur Regent, & Ancien Professeur de l'Ecole de Medecine de Paris.

Autre Approbation.

I'Ay lû avec toute l'attention possible, le Manuf-

crit que Monseigneur le Chancelier m'a fait l'honneur de m'envoyer à examiner. J'ay trouvé les deux Traitez qui regardent plus particulièrement la Chirurgie ; Sçavoir celui *Des Operations* , & l'autre *Des Maladies Veneriennes*, fort bien écrits, pleins des meilleurs preceptes, & de la bonne Doctrine de l'Art. Al'égard du troisiéme Traité, qu'il contient, *Des Maladies de l'Estomach*, quoy qu'il appartienne plus veritablement à la Medecine qu'à la Chirurgie ; neanmoins autant que je suis capable d'en juger , pour en avoir plusieurs fois entendu parler , & conféré avec les plus habiles gens de la Profession, également Philosophes & Medecins ; je le croy aussi digne d'impression, & d'estre donné au Public , avec les

deux autres. C'est le sentiment
que j'en donne, sous le bon
plaisir de Monseigneur, après
l'examen sérieux que j'en ay
fait, pour répondre à l'hon-
neur que j'ay reçu de sa Gran-
deur, de vouloir bien que je
portasse mon jugement. Donné
à Paris ce neuvième Novem-
bre 1687.

Signé, BESSIERES.



TRAITE'
DES
OPERATIONS
DE
CHIRURGIE.

CHAPITRE I.

*Des Operations de Chirurgie
en general.*

LA Medecine se rapporte à trois parties, la Diete est la premiere & la plus commune ; la Pharmacie est la plus utile ; & la Chirurgie la plus necessaire, la
A

principale & la plus évidente. Elle découvre à nos yeux toutes ses machines, & sans ses operations industrieuses, la Médecine est aveugle. La Chirurgie travaille à la guérison des maladies du corps en quatre différentes manieres; elle unit les parties divisées, elle les divise lorsqu'elles sont unies contre le cours ordinaire de la nature, elle luy ôte les choses qui luy sont étrangères, enfin elle ajoute quelque organe qui manque à la nécessité ou à la perfection du corps.

Operation de Chirurgie est une méthodique application de la main sur le corps humain pour luy rendre & conserver la santé.

Quelques Auteurs divisent les Operations selon leur essence, ou plutôt selon leur genre,

de Chirurgie.

en Synthese, Dierefe, Exerefe
& Prothese. D'autres selon les
maladies, où elles se font, &
quelques parties.

Les Operations prennent sou-
vent le nom de la partie où
on les fait, comme par exem-
ple au Bubonocelle, au bec de
lièvre & à l'Empiême.

Il y a trois Operations gene-
rales. La premiere & la plus
commune s'appelle Synthese;
elle comprend toutes les Ope-
rations & tous les moyens pour
réunir les parties.

Elle est dite commune, parce
qu'elle sert à toutes les autres,
& qu'elle renferme sous elle les
bandages, les attelles & tous les
instrumens qui peuvent servir à
la Chirurgie.

La Synthese particuliere n'est
utile qu'à certaines maladies &
à certaines parties. L'une remet

A ij

les os rompus & luxés, & l'autre l'épiploon & les intestins, comme dans les Hernies.

La Dierese est une operation qui sépare les parties qui étoient unies contre la disposition naturelle.

L'Exerese est une operation par laquelle on tire les choses hors du corps qui luy sont étrangères.

Enfin la Protese ajoûte quelque organe qui manque à la nécessité ou à la perfection du corps.

La Synthese, la Dierese & l'Exerese s'accompagnent presque toujours dans les Operations.

Les Operations de Chirurgie ont deux parties : la premiere est operative ; elle consiste dans l'adresse des mains d'un Chirurgien. La seconde est

Théorique ou Medicale ; elle regle la conduite du Chirurgien dans l'administration des remedes qui sont necessaires pour faire réussir toutes ses Operations.

Pour bien operer il est necessaire d'avoir une connoissance parfaite de la structure des parties, de leur situation & de leur usage ; ce qui s'apprend par l'Anatomie. Il faut connoître la maladie, sa cause, son commencement son progrès, son état & les autres circonstances, afin de pouvoir juger de la necessité de l'Operation, & des remedes qui conviennent à la maladie ; enfin il faut sçavoir parfaitement toutes les regles des Operations ; ce que l'on apprend en voyant travailler les bons Maîtres, en lisant les observations des Praticiens,

A iij

6 *Des Operations*
& en s'exerçant soy-même.

Avant que de faire les Operations, il faut observer quatre choses.

La premiere, quelle est l'Operation. La seconde pourquoy on la fait. La troisieme si elle est necessaire ou possible, & la quatrieme la maniere de la faire.

La premiere, on connoît l'Operation par sa définition. La seconde on la fait parce que la maladie n'a pû estre guerie autrement. La troisieme on la jugera possible & necessaire en examinant la maladie, la force du malade & la partie; la quatrieme & derniere chose, c'est l'Art ou la maniere de faire chaque Operation.

Les Operations se doivent faire avec promptitude, agrément, seureté & dextérité.

On doit toujours se proposer trois choses avant que d'operer, ce qu'il faut faire devant, pendant & après l'Operation.

CHAPITRE II.

Des Sutures en general.

LA Suture est une espece de Synthese, qui par le moyen de l'éguille enfilée réunit les parties molles & encore fanglantes.

Les Sutures se font pour réunir les playes ; mais on les fait principalement parce que le bandage ny la situation de la partie n'ont pû faire la réunion.

Les differences des Sutures se tirent de deux choses , de leur usage & du moyen de les faire.

De leur usage ; elles sont dites incarnatives , restreinctives & conservatives.

L'incarnative a cinq especes, l'entrecoupée, l'emplumée, l'entortillée, l'agrafée & la future sèche.

La restreinctive est de trois sortes, celle du Pelletier, du Cordonnier & du Couturier.

La conservative approche les lèvres de la playe, où il y a déperdition de substance ; on ne fait point de future aux playes où la perte est grande.

Du moyen de les faire ; elles se font avec solution de continuité ou sans solution de continuité. Avec solution de continuité, ou à point séparé, ou à point continu.

Celles qui se font à point continu sont quatre.

Celle du Pelletier ou à surget.

Celle du Couturier ou à point
lassé.

Celle du Cordonnier, &
celle qui va du dedans en de-
hors, & du dehors en de-
dans.

Celles qui se font à point
séparé sont quatre, l'entrecoû-
pée, l'emplumée ou l'enche-
villée, l'entortillée & l'agra-
fée.

Celle qui se fait sans solution
de continuité, c'est la suture sèche.

Les futures sont utiles aux
playes transverses & obliques
où le bandage n'a point d'usa-
ge; elles servent aux playes où
il y a des angles, & enfin les
Anciens ont ajouté, aux playes
où il y a flux de sang; & c'est
où ils pratiquoient la suture
qu'ils ont appelé restreintive.

Il faut remarquer qu'on ne

fait point de suture aux vaisseaux, comme faisoient les Anciens, mais qu'on y fait la ligature. Les futures conviennent encore aux playes où il y a du mouvement.

Il y a plusieurs playes où les futures ne se font point.

Premierement aux playes alterées par l'air.

Secondement aux playes contuses.

Troisièmement à celles où il y a déperdition de substance.

Quatrièmement aux morsures venimeuses.

Cinquièmement aux playes où l'inflammation est grande.

Sixièmement & en dernier lieu aux playes où les os sont découverts.

Les Anciens ont deffendu de coudre les playes aux os découverts ; cependant si la playe est

sans contusion, il faut d'abord la coudre.

Avant que de faire les sutures, il faut tirer les corps étrangers, s'il y en a, & laisser mediocrement saigner la playe.

Les instrumens propres à faire les sutures sont trois, la canule, l'éguille & le fil.

Il faut que les éguilles ayent diverses figures & grandeurs; qu'il y en ait de droites & de courbes. Les droites doivent estre plates ou rondes & pointuës, les courbes grandes & petites.

Les files doivent plûtoſt estre de lin que de soye, à cause qu'elle se coupe & se lasche plus facilement.

Le fil doit estre cité; on le met double ou simple suivant la nécessité.

La canule sera courbe ou

droite, il faut aussi qu'elle soit fenêtrée pour laisser passer le fil. La tête des éguilles sera canelée pour enchasser le fil, afin qu'il coule plus facilement.

Il faut avoir des compresses, des emplâtres, des plumaceaux, des bandes, des astringents & plusieurs autres choses nécessaires à l'Operation.

S'il arrive une inflammation considerable après la suture, on la défait adroitement pour remédier aux accidens qui surviennent. Les accidens étant cessé, on la refait comme auparavant.



CHAPITRE III.

*Des Sutures en particulier, &
du moyen de les faire.*

L'Entrecoupée est une suture à point séparé, c'est la plus ordinaire en pratique. On prend une éguille courbe ou droite suivant l'occasion, on la passe du dehors en dedans, on coupe le fil de chaque côté assez long pour avoir la facilité de nouer aisément, on fait autant de points qu'il est nécessaire. Les points étant faits, on commence par celui du milieu, le faisant du côté opposé à l'écoulement de la matiere suivant la situation de la partie. On fait d'abord un simple nœud sur lequel on applique une pe-

tite compressée , ensuite le nœud du Chirurgien , & après un nœud coulant pour le défaire aisément , lors qu'il survient des accidens.

La distance des points doit estre d'un demy pouce suivant la grandeur de la playe. Si elle est superficielle , il faudra se servir de canule ; mais si elle est profonde les doigts sont plus commodes.

L'emplumée est la seconde espece de suture incarnative , elle est utile aux playes profondes qui arrivent aux parties fort charnuës , comme aux fesses , aux cuisses & aux parties qui ont du mouvement , comme le ventre. Cette suture étoit fort en usage chez les Anciens ; mais à present on ne s'en sert plus. On prend deux tuyaux de plume , ou deux pe-

cites chevilles de la longueur de la playe ; on passe une éguille enfilée d'un fil double jusques dans son fond , & l'on coupe son fil d'une longueur suffisante.

Les chevilles ou tuyaux de plume se mettent entre les files, en faisant de part & d'autre sur chaque tuyau un double nœud, & approchant les bords autant qu'il est nécessaire.

La suture entortillée est la troisième espèce, elle ne convient guères qu'au bec de lièvre. On la fait en glissant l'éguille dans la playe & tortillant le fil autour.

L'agrafée est la quatrième espèce de suture incarnative. Les Anciens la faisoient avec des agrafes que l'on piquoit d'une levre à l'autre, & ils mettoient autant d'agrafes

qu'ils vouloient faire de points. Cette maniere de réunir les playes est inutile & ridicule, pour deux raisons. La premiere, la douleur étoit continuelle ; la seconde c'est que ces agrafes ne penetroient point le fond de la playe, & par consequent la réunion ne s'en pouvoit faire.

La suture sèche est la cinquieme espece & la derniere des sutures incarnatives. Elle est ainsi nommée à cause qu'elle se fait sans division. Elle n'est utile qu'aux playes superficielles, particulièrement au visage pour conserver la beauté ; mais elle n'est gueres en usage, on se sert d'éguilles au visage comme à toutes les autres playes ; mais afin que la cicatrice paroisse moins, il faut qu'elles soient plus déliées.

Ora

On prend deux morceaux de toile neuve que l'on coupe en triangle de la grandeur de la playe. La lisiere de la toile doit estre du côté des angles, on fait autant d'angles que l'on veut faire de points, & l'on attache un cordon à chaque angle ; cette toile s'applique avec un medicament agglutatif que les Anciens faisoient ordinairement avec le mastie, l'encens, la sarcocole, le tout pulverisé & incorporé avec du blanc d'œuf ; mais la colle forte tient mieux que ce medicament. Il faut appliquer la toile à un demy doigt d'intervalle des bords de la playe, & la laisser sécher avant que de rapprocher les lèvres ; on fait un simple nœud, & un nœud coulant comme aux autres suture, ensuite on applique un

B

18 *Des Operations*
plumaceau trempé dans quel-
que baume.

CHAPITRE IV.

*Des Sutures restréictives, ou à
point continu.*

LA premiere des futures restréictives du sang est celle du Pelletier. Les Anciens la pratiquoient aux vaisseaux, comme nous avons dit ; on ne la fait à présent qu'aux intestins. On prend une éguille droite & déliée, enfilée d'une foye plate & crüe, faisant le premier point au delà de la playe, perçant en même tems les deux lèvres, & continuant jusqu'à ce qu'elle soit cousüe, on laisse sortir un bout de foye hors du ventre.

La future du Cordonnier, du Couturier & celle qui se fait du dehors en dedans & du dedans en dehors, sont toutes inutiles & ridicules ; la multiplicité des points coupoit d'abord les lèvres de la playe. Toutes ces futures sont décrites dans les Anciens, particulièrement dans Celse : mais on peut croire qu'ils ne les ont jamais faites.

REMARQUE.

Le Chirurgien observera plusieurs choses avant que de coudre les playes. 1. De prendre doucement avec ses doigts les lèvres de la playe. 2. De ne piquer aucun vaisseau sans nécessité. 3. De percer la peau & la chair. 4. Aux playes profondes de ne prendre pas seule-

B ij

ment la superficie des bords ; mais d'aller jusqu'au fond , parce que c'est toûjours le fond qui se reprend le premier ; car il se feroit un sac , si l'on n'alloit pas jusqu'à la profondeur de la playe ; ce qui obligerait à défaire la suture , à quoy il faut prendre garde. 5. Qu'il y ait une moyenne distance entre les points. 6. De commencer par les angles , s'il y en a , & de rapprocher les lèvres de de la playe avant que de faire le nœud.

Les Anciens après avoir fait les sutures mettoient sur les bords de la playe des poudres incarnatives , pour faire suivant leurs idées rengendrer les chairs ; mais la réunion des playes est une pure action de la nature , & leur poudre ne servoient qu'à l'empeschet , en

faisant un enduit qui bouche le passage au sang, & qui empeschoit les bords de se reprendre. Il n'y a point d'autre baume que le sang pour la régénération des chairs; c'est la même chose pour la greffe dans les arbres, la sève ou le suc nourricier de la plante enfilant les petits tuyaux qui en font le tissu, est la véritable cause que l'ente se réunit à l'incision que l'on a faite à l'arbre; c'est encore la même chose pour la formation du cal dans les os, dont la substance n'est qu'un composé de petits tuyaux ou de vaisseaux.

A l'occasion dequoy l'on peut dire que les Anciens n'avoient qu'une idée fort confuse de la generation du cal, quand ils ont dit que c'étoit l'excrement des chairs, ou le re-

ste de la nourriture de l'os qui le formoit.

S'il y a de l'adresse à faire les futures, il n'y en a pas moins à les défaire. On défait la future entrecoupée, en coupant chaque point sur son nœud & mettant la sonde par dessous, & le doigt sur le bord de la playe pour l'affermir, tirant le fil sans violence.

On ôte la future entortillée en détortillant doucement le fil, & tirant l'éguille peu à peu. Si l'on avoit fait la future emplumée, il faudroit la défaire en coupant chaque point sur la plume.

La future sèche se leve en humectant la toile qui est collée avec de l'eau tiède. Si l'on est obligé de faire la future du Pelletier à l'intestin, les points se pourrissent & s'en vont dans

la supuration ; c'est la même chose pour la ligature de l'épiploon ; on a soin de tirer les files qui sortent de la playe du ventre. Enfin il est de la prudence du Chirurgien de défaire les sutures lors que les playes sont réunies ; ce qui arrive plutôt ou plutôt suivant l'endroit de la playe , & suivant la bonne ou la mauvaise disposition du sujet.

CHAPITRE V.

De la Gastroraphie.

LA Gastroraphie ou la suture du ventre se fait lors que les playes sont assez grandes. Si la playe est petite & sans aucun accident , elle n'a pas besoin de suture , on peut mettre une petite tente pour don-

ner issuë au pus. Si l'intestin & l'épiploon sortent par la playe, il faut d'abord avant que de les remettre dans le ventre, examiner s'ils ne sont point mortifiez ny blesez ; s'il y a playe à l'intestin & qu'elle soit grande, on fera la future du Pellétier. L'épiploon qui est une partie grasse n'est pas longtemps à l'air sans se mortifier, sa froideur & sa lividité en sont un signe évident ; c'est pourquoy il faut couper la partie morte. On passe une éguille enfilée d'un fil double dans la partie saine, faisant deux nœuds aux deux côtez ; ensuite on coupe dans le vif un pouce au dessus de la ligature, laissant sortir un long bout de fil hors de la playe. On remet l'intestin le premier ; ensuite l'épiploon. Les playes penetrent souvent

souvent le ventre sans blesser les intestins , & c'est alors qu'ils se remplissent de vents , de sorte qu'ils ne peuvent plus rentrer par la playe. Les Auteurs ont toujours dit qu'il n'y avoit que deux choses à faire pour dissiper les vents , ou par fomentations de vin chaud où l'on aura fait bouillir de la camomille & du melilot , ou bien en appliquant des animaux ouverts vifs. Paré même conseille de faire plusieurs ponctions à l'intestin avec une éguille ronde , parce qu'elle ne fait qu'éloigner les fibres sans les couper ; mais d'abord le plus sûr , c'est de faire tous ses efforts pour les remettre dans le ventre ; la nature fera bien-tôt dissiper les vents. Si tous ces moyens ne servent de rien , il en faut venir à la dilatation.

C

Avant que de dilater la playe, il faut observer trois choses : La premiere, le lieu où il faut dilater ; la seconde, la quantité de la dilatation, & la troisieme, comment il la faut faire.

Si la playe est superieure, il faut dilater en bas ; si elle est transverse, s'éloigner de la ligne blanche. Il n'est pas facile de connoître toujours la direction de la playe, à cause de l'étranglement. La quantité de la dilatation dépend du plus ou du moins des parties sorties.

La troisieme chose enseigne comment la playe doit estre dilatée. On range doucement à côté les intestins en mettant dessus une compresse trempée dans du vin chaud. Appliquant la main doucement dessus, on tasche d'introduire une sonde canelée dans le ventre. Il faut l'introduire à

plomb, la tournant de côté & d'autre, pour ne pas engager l'intestin entre la sonde & le peritoine, & même il est bon de le tirer un peu à soy; ensuite tenant la sonde de la main gauche, prendre de l'autre un bistouri courbe ou des ciseaux, glisser le bout dans la canelure de la sonde, & couper plus du dehors que du dedans, enfin reduire l'intestin & remuer un peu le malade.

Il n'est pas toujours facile d'introduire la sonde, les intestins gonflés en font un obstacle invincible, & c'est là où il faut toute l'adresse d'un Chirurgien. Il pose un de ses doigts où il veut faire la dilatation, & comme c'est la peau qui cause toujours l'étranglement, il la coupe de la pointe d'un bistouri, en le conduisant auprès de

C ij

son ongle ; de sorte que l'intestin n'en est point touché. Il est facile après d'introduire la sonde, & d'en faire plus commodément la dilatation, comme nous avons dit. Dans toutes les choses qui dépendent de l'adresse de la main, il est beaucoup plus facile de les comprendre en les voyant faire qu'en les lisant, & la difficulté n'est pas moindre à les décrire. L'intestin & l'épiploon réduits, il n'y a qu'à faire la future entrecoupée.

Les files de la future de l'intestin & de l'épiploon se tirent hors de la playe, & se rangent du côté de la tente, afin de suspendre ses parties, & qu'elles se puissent agglutiner avec la playe ; & même si l'on pouvoit faire en sorte que le malade fut couché sur le ventre, la playe de l'intestin se réuniroit plutôt

en se collant au peritoine.

Pour faire la suture entrecoupée au ventre, il faut avoir deux éguilles courbes enfilée d'un même fil. Ayant marqué les points avec l'encre, on fait mettre les mains d'un serviteur aux côtez de la playe sur le ventre pour empêcher l'impulsion des intestins, & l'on dit au malade de retenir son haleine. On introduit le doigt index dans le ventre faisant glisser l'éguille sur le doigt pour ne point blesser l'intestin. On tient le bord de la playe avec le pouce & le doigt index, on perce du dedans en dehors, perçant le peritoine, les muscles & la peau tout ensemble, & sur tout on prend garde de tirer le peritoine au bord de la playe avant que de percer, afin d'éviter une hernie ventrale, prenant plus

C iij

du dedans que du dehors. La premiere éguille étant passée, on tournera le même doigt en dedans pour prendre l'autre lèvre de la playe, sans le retirer dehors, conduisant l'éguille sur le doigt comme on a fait d'abord. Il faut ensuite défilier les éguilles, & faire autant de points qu'il est nécessaire; on commence à lier celui du milieu, & l'on met une petite tente avant que de faire les nœuds, le reste de l'appareil consiste dans une embrocation d'huile rosat, la serviette & le scapulaire.

REMARQUE.

Toutes les playes qui pénétrant le ventre sont toujours fort dangereuses lorsqu'elles sont grandes, à cause que l'Epiploon & les Intestins peuvent

aifément fortir par l'ouverture. La respiration & le mouvement des muscles du ventre qui pressent continuellement les Intestins , les obligent encore de fortir par la playe , lors même qu'elle n'est pas des plus grandes , parce que ces parties se trouvant libres dans le ventre, il leur est toujours fort facile de se glisser & de sortir au dehors ; ce qui arrive à peu près de même qu'en pressant de la pâte dans ses mains, on la voit sortir par les ouvertures que laissent les doigts, à cause qu'elle ne trouve rien en ces endroits qui luy fasse de la résistance. Il faut encore remarquer que les Intestins étant blessés , ils sortent plus facilement par l'ouverture de la playe , à cause qu'ils ne s'emplissent pas si-tost de vents.

L'Epiploon qui est une partie grasse, n'est pas long-temps à l'air, sans se corrompre : la raison est qu'étant composé de petits sacs dans lesquels la graisse est apportée par les vaisseaux que Malpighi appelle Adipeux, le froid de l'air extérieur coagule & fige d'abord cette substance onctueuse, laquelle étant arrêtée dans les vaisseaux, se ferment, se corrompt & s'aigrit; ce qui donne lieu aux sels de se développer, de devenir acres & corrosifs, & de rompre & déchirer le tissu des vessicules qui les envelopent; De là viennent aussi cette couleur livide & cette odeur puante qu'on ressent alors, parce que c'est une véritable gangrene.

Les Intestins ne sortent jamais par la playe sans se remplir aussi-tôt de vents pour peu

qu'ils soient exposez à l'air. Voicy comment on doit conjecturer que ces vents se forment. L'air froid qui environne les Intestins ralentit la circulation qui se fait dans leurs tuyaux, je veux dire dans le tissu qui compose leur substance; d'où la circulation non seulement est retardée, comme je viens de dire, mais aussi le chyle & les autres liqueurs qui coulent dans les Intestins, comme la Bile & le suc Pancreatique. Le ferment même qui suinte des glandes des Intestins, & les excremens ne sont plus dans cette liquidité que la chaleur naturelle entretenoit; ce qui fait que ces matieres se fermentent & qu'il s'en élève des vapeurs qui ne scauroient s'échapper par les pores, que le froid de l'air a, pour ainsi dire, pres-

que fermez ; & c'est la raison pourquoy les medicamens chauds , dont les parties sont subtiles , spiritueuses & penetrantes , peuvent dissiper ces vents , en ouvrant les pores , & en rarefiant leurs parties condensées , qui tenoient les Intestins tendus comme un balon.

La playe des Intestins gressles est plus dangereuse que celle des gros intestins , parce que les petits tuyaux qui composent leur substance sont d'un tissu plus serré ; d'où vient que la réunion s'en fait plus difficilement. Ajoutez à cela que le chyle qu'ils contiennent venant à se répandre dans le ventre , est souvent cause de la mort du malade.

Les lavemens nourrissans que les Anciens ordonnoient pour les playes des Intestins , ne sont

d'aucune utilité , puis qu'on ne rencontre point de veines lactées sur les gros Intestins , & que la valvule du Colon empesche que la liqueur n'aille jusqu'aux Intestins greffes. Mais quand même l'on supposeroit qu'elle y allât, n'y a-t'il pas plutôt lieu de croire que n'étant pas assez atténuée , elle ne pourroit passer par les embouchures des veines lactées. L'exemple qu'apporte un Auteur Moderne des lavemens composez d'esprit de vin , & qui enyvrent, dit-il , plus facilement par là que par la bouche , ne conclut rien contre nous , puisque c'est une liqueur spiritueuse que la chaleur volatilise & fait passer d'abord dans le tissu des Intestins , & delà dans la masse du sang.

Les playes des Intestins ne

sont pas toujours mortelles, comme les Anciens ont crû. Celles du foye, de la rate, des reins, de la vessie, du cœur & des poulmons ne causent ordinairement la mort que lorsqu'il y a quelque gros vaisseau ouvert, & c'est principalement ce qui les rend mortelles.

Il y a aux Invalides un Soldat qui rend ses excremens par une playe qu'il a reçûe autrefois à l'un des gros Intestins, & dont l'ouverture s'est tellement collée & cicatrisée avec les muscles & les tegumens, qu'on peut à bon droit la regarder comme un Anus, par où il rend ses excremens. On trouve dans les Praticiens un grand nombre de faits à l'occasion des playes qui penetrent le ventre & la poitrine, & dans lesquelles on a quelquefois vû sortir une par-

tie de la substance des poûmons & du foye, où les malades en ont esté parfaitement gueris, comme on le peut remarquer dans les Centuries de Fabri de Hilden, de Schenckius, de Riviere & des autres.

On a vû depuis peu un homme qu'on pansoit à la Charité de Paris, qui avoit reçu un coup d'épée dans la poitrine où une portion des lobes du poumon s'étoit engagée entre les côtes, & avoit fait une tumeur considerable qu'on fut obligé d'extirper par la ligature, & cependant le malade n'a pas laissé que d'en guerir en tres-peu de temps.



CHAPITRE VI.

De l'Exomphale.

L'Exomphale se prend pour la maladie, ou pour l'operation. C'est un tumeur de l'umbilic causée d'humeurs ou de parties. Celle qui est faite de matiere humorale s'appelle Hydromphale quand c'est de l'eau, Pneumatomphale quand c'est du vent. Celle qui est faite de parties, ou c'est l'intestin ou l'épiploon, ou tous les deux ensemble, elles prennent le nom de la partie la plus abondante; si c'est l'Intestin, on l'appelle Anteromphale; si c'est l'Epiploon, Epiplomphale; s'il y a plus d'Intestin, on la nomme Anteroépiplomphale; si ce sont des chairs, Sarcomphale;

si ce sont des veines dilatées, Varicomphale ; & si ce sont des arteres, Anévrismale.

L'Exomphale faite des parties est souvent causée par des exercices violens qui dilatent le peritoine, ou bien elle vient d'une cause interne, comme des humeurs qui abbreuvant cette partie la relaschent, de sorte que les intestins par de fréquentes impulsions dilatent insensiblement le peritoine, & font une tumeur considerable.

Le peritoine a deux endroits plus sujets à se dilater, à sçavoir l'umbilic & l'endroit des anneaux des muscles par où passent les vaisseaux spermaticques.

A l'umbilic la tunique externe se sépare de l'interne pour envelopper les vaisseaux umbilicaux ; c'est la même chose à

l'endroit des anneaux des muscles ; de sorte que la membrane interne n'estant plus fortifiée par l'externe, elle n'est pas en état de resister aux impulsions des Intestins, & c'est ce qui facilite les Hernies dans ces endroits.

Cette maladie se peut guerir dans le commencement par le bandage & les astringents. Si la tumeur est grande & inveterée dans un corps mal habitué, il n'y faut point faire l'operation.

Il ne la faut faire que lors que la tumeur est moyenne dans un corps jeune & d'une bonne habitude. Il y a dans les Anciens plusieurs manieres de faire l'operation : nous en décrirons seulement une qui n'est plus en usage pour estre trop cruelle.

Après

Après avoir fait agiter le malade pour voir plus facilement l'étendue de la tumeur, ils marquoient avec de l'encre la circonférence, & faisoient coucher le malade à la renverse: Ensuite ils reduisoient les parties dans le ventre, faisant mettre les mains d'un serviteur sur la tumeur, & disant au malade de retenir son haleine, après ils passoient dans l'ombilic une éguille enfilée pour faire une anse qu'ils donnoient à tenir: pour s'assurer que les parties estoient reduites, ils faisoient une petite incision à la sommité de la tumeur passant le doigt tout autour, pour voir s'il n'y avoit point d'adherence. Ils passoient encore deux grandes éguilles en sautoir à la base de la tumeur, dessous les éguilles le lacq du loup qu'ils avoient

D

soin de serrer tous les jours, à la fin la tumeur se mortifioit, & il tomboit une escarre qui laissoit une grande déperdition de substance. Je ne sçay pas comment ils empeschoient la sortie des intestins. La description de cette operation donne de l'horreur, & il falloit être aussi cruel que les Arabes pour la faire.

Cette Operation est la même que celle qu'on fait au Bubonocelle, puisque c'est une hernie qui luy est toute semblable.

Il y a deux occasions qui nous engagent à faire cette Operation. La premiere, lors que la necessité est pressante, & que les parties ne sçauoient rentrer; la seconde lorsque la tumeur est moyenne, & que les parties rentrent & sortent facile-

ment dans un corps jeune & d'une bonne habitude , & que le malade veut bien aussi se délivrer de l'incommodité de porter toute sa vie un bandage.

On fait coucher le malade à la renverse , & l'on tâche de réduire les parties , comme nous avons fait à la playe du ventre ; la différence est seulement qu'icy les intestins & l'épiploon sont recouverts du péritoine & des tegumens , au lieu que dans la Gastrophie ces parties sont à nud.

Les parties étant réduites le Chirurgien d'un côté & le serviteur de l'autre , levent la peau en haut , faisant une incision avec un bistouri. La dilatation du péritoine étant découverte, on la déchire en la scarifiant tout autour ; le reste de la dilatation s'en va dans la supura-

D ij

tion. Il faut aussi donner quelques coups de bistouri à l'anneau avec la sonde canelée, comme nous avons fait à la playe du ventre, afin de procurer une forte cicatrice, & faire la future entrecoupée, de même qu'à la Gastroraphie.

CHAPITRE VII.

De la Paracentese.

LA Paracentese est une ouverture du ventre, ou une espece de Diereze reduite sous la piquure, pour vuider l'eau des hydropiques,

Les differences d'hydropisie se tirent de leur matiere, du lieu, & des causes. De la matiere, l'une est faite d'eau appelée Ascite, l'autre de vent nommée Tympanite, & enfin une

autre de pituite, appelée Leucophlegmacie ou Anasarque.

Du lieu, l'une occupe tout le corps, comme la Leucophlegmacie, & l'Ascite le ventre; la Tympanite accompagne presque toujours les deux autres. Pour ce qui est de la cause, nous n'entreprendrons point d'en parler, de peur de nous noyer dans l'eau des hydropiques.

L'Ascite étant connue par les signes, dans un corps d'une bonne habitude, on y peut faire l'Operation, quoy qu'il soit rare d'en guerir. Ce qu'on entreprendra toutefois qu'après avoir fait precéder tous les remèdes, & qu'ils auront été inutiles.

Il y a deux manieres de faire l'Operation, avec la lancette, ou par le trocar; comme les eaux sont presque toujours limoneuses, la lancette fait une

plus grande ouverture que l'autre instrument ; mais on a peine de se rendre maître des eaux.

On fait asséoir le malade dans un fauteuil , afin que les eaux descendent en bas ; on perce le ventre à trois ou quatre doigts au dessous de l'ombilic ou à côté ; si c'est avec la lancette on l'affermir d'une bandelette ; du moment que l'eau commence à sortir , on ne l'enfonce pas davantage. Avant que de retirer la lancette , on introduit un stilet , sur lequel on glisse une canule dans le ventre , laissant sortir de l'eau suivant les forces du malade. Ensuite tout le secret est de bien boucher la canule avec une petite tente & de bonnes compresses pour éviter la sortie des eaux ; car il arrive souvent que les malades meurent , pour ne

pouvoir pas s'en rendre maître ;
ce qui fait que le trocar est à
preferer à la lancette , parce
que l'ouverture se ferme si exa-
ctement qu'on ne doit point
apprehender l'écoulement des
eaux.

REMARQUE.

L'Operation qu'on fait à
l'Hydropisie Ascite n'est pas
nouvelle , puis qu'Hippocrate
en parle au livre des maladies
internes , & Aristote dans celui
de la generation des Animaux.
Presque tous les Anciens l'ont
pratiquée , il n'y a eu qu'Era-
strate qui n'a point voulu qu'on
la fit. J'ay déjà dit qu'il étoit
rare d'en guerir ; néanmoins
ceux qui sont jeunes , forts , ro-
bustes & sans fièvre , ou qui ont
des intermissions assez longues,

en peuvent quelquefois revenir : mais pour ceux qui sont d'une méchante habitude , & dont les viscères sont alterez par l'acrimonie des eaux , il est bien difficile qu'ils échappent de ce déluge.

Il arrive quelquefois que les eaux sont renfermées dans un Kiste plus épais qu'un parchemin , lequel forme un grand sac qui occupe tout le ventre.

Les parties salines de cette liqueur , qui est une véritable saumure , endurcissent si fort les viscères & le peritoine , qu'on a quelquefois trouvé ce dernier tout calleux ; & l'on a ouvert des Hydropiques où le foye , la rate , les reins & le mesenterie étoient aussi durs que des pierres , & les intestins quatre fois plus épais qu'ils ne sont naturellement ; c'est aussi ce qu'on

qu'on peut nommer de veritables petrifications qui ont esté faites par ces liqueurs acides & penetrantes.

Les scarifications pratiquées par Asclepiade, par Leonide & par Hippocrate sont d'un grand secours, lors que les eaux tombent sur les cuisses & sur les jambes. Voicy comme Asclepiade s'en explique. La Chirurgie est plus utile à l'Hydropisie Ascite que les medicaments, & nous avons vû que les scarifications faites aux malleoles internes évacuoient presque toujours les eaux. On les scarifiera quatre doigts au dessus de la profondeur qu'on feroit une saignée. D'abord il en sort un peu de sang, & ensuite de l'eau que l'on voit suinter, sans qu'il arrive aucune inflammation. Ces inci-

E

„ fions ne se réunissent point
„ que l'eau ne soit évacuée, &
„ le corps diminuë de grosseur
„ en tres-peu de temps. Ces sca-
„ rifications sont moins dange-
„ reuses que la ponction du ven-
„ tre, à cause qu'il est plus fa-
„ cile d'arrêter l'écoulement des
„ eaux en mettant de la char-
„ pie sur leurs ouvertures, ou
„ en faisant un bandage. Quand
„ on voudra faire sortir les eaux,
„ il faudra défaire la bande &
„ dire au malade de marcher, s'il
„ le peut; ou bien on l'agitiera
„ en le portant, pour donner lieu
„ aux eaux de s'écouler plus fa-
„ cilement. Leonide ajoute que
„ si l'évacuation des malleoles
„ est petite, il faut scarifier le
„ scrotum, le prepuce, les cuif-
„ ses & le dessus des jointures
„ des mains, afin que toutes ces
„ petites ouvertures fassent en-

semble une évacuation considérable.

Par là il est facile de voir que la pratique de nos premiers Maîtres n'étoit pas si éloignée du bon sens, & qu'il y a quantité de choses que nous faisons, dont nous sommes redevables à nos devanciers.

Les plus celebres Praticiens de nos jours ont guéri plusieurs Hydropiques par le moyen de ces sortes de scarifications, qu'on ne doit faire pourtant que lorsque les eaux sont descenduës en bas, & qu'elles ont rempli les parties inferieures, comme les cuisses, le scrotum & les jambes, parce qu'il ne faut percer qu'aux endroits où il y a de l'eau. Quelques-uns se servent des cauterres; mais les scarifications valent beaucoup mieux. Il faut encore re-

E ij

marquer que quand le scrotum est plein d'eau, le seton est d'un fort bon usage.

Les Anciens ne faisoient point la ponction du ventre, sans apporter de grandes precautions, ils pensoient qu'il y avoit trois sources qui fournissoient ces eaux, & que quelquefois il n'y en avoit qu'une d'ouverte. Lorsque c'estoit le foye, par exemple, ils faisoient la ponction au côté opposé, ou si c'étoit la rate, ils la faisoient au côté droit: Enfin lorsque la source venoit des Intestins, ils vouloient qu'on piquât le milieu du ventre, qu'on prit bien garde de blesser les parties internes, & qu'on eut quelques égards pour celles qui sont externes. Pour moy je ne vois pas le scrupule des Anciens, puisque les eaux qui

remplissent le ventre empêchent assez qu'on ne touche aux parties internes ; car il y a quelquefois plus d'un pied de profondeur. Il est vray, qu'en faisant la ponction au bas de l'hypogastre, l'on pouvoit bien percer la vessie & faire mourir le malade: c'est pourquoy Hippocrate avertit de ne point toucher au petit ventre des Hydropiques (c'est ainsi qu'il nomme l'Hypogastre) qu'avec prudence. Pour ce qui est de la difficulté que les Anciens se faisoient à l'occasion des parties externes que l'on pique, elle est sans raison, aussi-bien que l'apprehension où ils estoient de couper la direction des fibres. Presentement on n'est plus si scrupuleux, & l'on a moins de simplicité. L'ouverture se fait en suivant la pente des eaux,

un peu à côté de l'ombilic ; & depuis peu l'on a inventé un instrument par le moyen duquel on fait l'Operation. L'ouverture qu'il fait est si petite qu'à peine peut-on l'appercevoir , après qu'on l'a retiré ; il est facile par ce moyen de se rendre entierement maître des eaux ; ce n'est pas néanmoins que la lancette ne soit meilleure que cet instrument , lorsque les eaux sont limoneuses , comme j'y déjà dit.

Nous avons Monsieur du Verney le jeune , Chirurgien fort habile , qui tous les jours par son adresse & ses soins fait cette Operation avec heureux succès ; & l'on sçait même que depuis peu il a encore guery une hydropisie de poitrine , où le malade suffoquoit.

CHAPITRE VIII.

Des Hernies.

Hippocrate prend ce mot d'Hernie pour toute tumeur contre nature au ventre; mais particulièrement pour une tumeur faite par la chute de l'Intestin ou de l'Epiploon. Il n'y a que deux endroits au ventre inferieur sujets aux hernies, l'umbilic & l'aine. Ces tumeurs prennent le nom de la partie où elles arrivent; on les nomme à l'umbilic Exomphale, à l'aine Bubonocelle, & au Scrotum Anterocelle, ou Hernie complete, qui n'est qu'une suite du Bubonocelle. Les femmes sont sujettes au Bubonocelle comme les hommes; mais non pas à l'Hernie complete.

E iij

Toutes ces Hernies prennent le nom de la partie qui fait la tumeur. De l'Intestin, Anterocelle; de l'Epiploon, Epiplocelle. Si ce sont tous les deux, Anteroépiplocelle; des eaux, Hydrocelle; des vents, Pneumatorocelle; des chairs, Sarcocelle; des vaisseaux Sifocelle, ou Varicocelle.

Les causes des Hernies sont internes & externes; d'une cause interne, par des humeurs qui relaschent le peritoine; mais le plus souvent elles sont causées par les exercices violens.

L'Operation qu'on fait au Bubonocelle est d'élection, ou de nécessité. Il est rare qu'un malade dans un temps où les parties sortent & rentrent facilement voulut se faire faire l'Operation. On aime beaucoup

mieux porter un bandage toute sa vie, & souvent même le bandage en guerit. Ce n'est donc que dans une pressante nécessité qu'il faut faire l'Operation ; par exemple lors que l'Intestin est tellement gonflé par des vents ou des excréments endurcis (ce qui est toujours accompagné d'inflammation) qu'il ne scauroit rentrer par l'anneau, en sorte que le malade rend les excréments par la bouche ; il faut tâcher de faire rentrer l'Intestin en maniant la tumeur doucement, appliquer des cataplasmes émollients, & mettre la tête du malade en bas, & les pieds en haut. Si tous ces moyens ne servent de rien, il en faut venir à l'Operation : Si pourtant il y avoit long-temps que le malade fût en cet état là, qu'il n'y eut plus de dou-

leur à la tumeur , qu'il y eut déjà quelque temps que le vomissement fut cessé , & qu'en touchant la tumeur , l'impression du doigt y restât , ce seroit un signe certain qu'il y auroit gangrene à l'Intestin , pour lors l'Operation est inutile.

Le malade étant couché à la renverse , le Chirurgien d'un côté , & le serviteur de l'autre levent la peau en haut , faisant une incision pour découvrir le peritoine. Il faut déchirer les membranes avec un déchaussoir ou avec les ongles. On connoît que l'on est à l'Intestin par sa couleur brune & ses fibres circulaires , & qu'il obéit mieux que la poche. Souvent l'Intestin est adhérent , c'est pourquoy il faut plutôt y laisser quelques pellicules du peritoine sans vouloir les emporter. L'Intestin é-

tant à nud, il faut faire en sorte de le remettre dans le ventre : mais souvent l'anneau est si retressi qu'on ne sçauroit l'introduire sans dilatation, quoy que ce soit toujours une nécessité de le dilater.

Pour dilater l'anneau, on introduit une sonde canelée, comme nous avons fait à la playe du ventre, faisant en sorte de ne point engager l'Intestin : mais l'anneau & l'Intestin sont quelquefois si ferrez qu'il est comme impossible d'y pouvoir faire entrer la sonde ; c'est pourquoy il faut tenir l'Intestin de la main droite, & sur son corps glisser doucement l'index de la gauche, prendre ensuite un bistouri de la main droite, le couler sur l'ongle, faisant une petite scarification à l'anneau pour faciliter l'entrée de la sonde dans

la capacité. On coule dans la canelure un bistouri pour couper l'anneau dont l'étendue est d'environ deux lignes ; si on passe outre, on coupe une branche d'artère qui arrouse l'Aponévrose de ce muscle qu'il faut tascher d'éviter. La dilatation se fait en tirant à soy l'instrument sans couper les tegumens, puis que c'est le dedans qui fait l'étranglement ; ensuite il faut remettre l'Intestin, comme nous avons dit, & scarifier l'anneau tout autour pour procurer une forte cicatrice. On met dans la playe un tampon perdu trempé dans un jaune d'œuf, & la remplissant de plumaceaux, des compresses & le bandage.

Nous avons dit que l'Anterocelle étoit une suite du Bubonocelle ; on la nomme Epiplocelle quand c'est l'Epiploon,

& Anteroépiplocelle , lors que l'Intestin & l'Épiploon sont ensemble.

Cette Operation se fait en ôtant le testicule ou sans l'ôter ; en ôtant le testicule, appelée castration ; ou sans l'ôter en deux manieres , en coupant les vaisseaux spermatiques , & sans les couper. Toutes ces manieres d'operer des Anciens ne sont plus en usage.

Cette Operation ne differe point de celle que nous avons fait au Bubonocelle , on met le malade dans la même situation. On fait une incision tout le long du Scrotum pour découvrir la dilatation , & l'on tâche de remettre les parties dans le ventre : mais comme c'est toujours dans la necessité que l'on fait cette Operation , on n'a pas la facilité de remettre les Inte-

stins : de sorte qu'il faut dilater l'anneau de la même maniere que l'on a fait au Bubonocelle, le reste de la dilatation s'en va dans la supuration. Souvent par la suite du temps l'Intestin s'attache au testicule. Si l'on étoit dans la necessité de faire l'Operation, il faudroit amputer le testicule en le séparant adroitement de l'Intestin. Enfin lors que l'Intestin ne rentre point dans le ventre, & qu'en maniant la tumeur on sent de l'adhérence, c'est un signe certain qu'il est attaché au testicule, alors il est plus seur de n'y point toucher.

‡ Il ne faut jamais amputer le testicule qu'il n'y ait quelque cause qui nous y oblige ; on a assez besoin de ces parties.

Un Sarcocelle, & un testicule mortifié nous obligent souvent

à l'amputer. On fait une incision sur le Scrotum pour faire sortir le testicule par la playe, on lie les vaisseaux avec leurs envelopes, sans pourtant serrer beaucoup, pour éviter la convulsion, & l'on coupe un pouce au dessus de la ligature.

Il faut remarquer que lors que l'Epiploon est descendu dans le Scrotum, comme cela arrive souvent, il ne faut pas le remettre dans le ventre comme faisoient les Anciens, ce seroit un poids inutile : car dans toutes ces vieilles Hernies l'Epiploon est beaucoup plus augmenté que dans son état naturel ; c'est pourquoy il faut amputer tout ce qui est tombé dans le scrotum, & y faire la ligature le plus près de l'anneau que l'on pourra. Si l'intestin, les vaisseaux & l'Epiploon é-

toient adherents , il vaut mieux laisser quelques petites portions de l'Epiploon à l'Intestin que de s'opiniâtrer à le vouloir ôter ; car cela se détache dans la supuration.

Il est bon de remarquer que pour faciliter la réduction de l'Intestin tombé dans l'aîne ou dans le scrotum , il faut appliquer des cataplasmes émolliens sur la tumeur , donner au malade des lavemens pour tâcher d'irriter les Intestins , le faire coucher sur un lit , mettre un oreiller sous les fesses , le Chirurgien passant une de ses mains entre la cuisse du malade , & de l'autre maniant la tumeur doucement en tâchant de dissoudre les matieres pour remettre l'Intestin. L'adresse d'un Chirurgien est d'un grand secours dans une maladie aussi pressante

pressante que celle-là , où les malades rendent les excremens par la bouche , & même souvent la mort met fin à la Tragedie.

CHAPITRE IX.

De l'Hydrocele.

L Es eaux repandues dans le Scrotum s'appellent Hydrocele ou Hydropisie particuliere , c'est souvent une suite de l'Ascite ; elle est presque toujours des deux côtez. La plus dangereuse est lors que l'eau occupe la membrane propre du testicule.

Lorsque les eaux sont en petite quantité dans un corps jeune , & que ce n'est point une suite de l'Ascite , les remedes generaux & particuliers la gue-

F

rissent souvent, comme les purgatifs, les astringents, l'éponge trempée dans l'eau de chaux & plusieurs autres de cette nature. Enfin lorsque tous ces remèdes n'ont servi de rien, il faut venir à la Chirurgie.

Les eaux s'évacuent ou avec la lancette, ou le seton, ou le cautere. Le cautere est souvent le plus utile, parce qu'il consume les eaux. Lorsque l'on fait l'Operation avec des cauterés, on applique une traînée de caustiques à l'endroit où l'on veut faire l'incision; on incise l'escarre avec une lancette, & l'on en remet encore d'autres sans crainte d'offenser les parties, à cause que l'eau empêche l'activité. Souvent dans les vieux Hydroceles, c'est un Kiste qui enveloppe les eaux, ce qui oblige de remplir la playe de plu-

maceaux , en se servant de suppuratifs pour consumer cette enveloppe.

L'Hydrocele étant des deux côtez , on passe un seton au travers du Scrotum tout proche la racine de la verge , afin que l'eau coule plus facilement.

La lancette est utile aux petits Hydroceles , & aux enfans où l'eau se tire tout d'un coup ; car aux autres où les eaux sont abondantes , la playe se ferme en un instant , à cause du resserrement du Scrotum : en un mot il est toujours plus seur de se servir du trocar.

Les signes de l'Hydrocele sont évidens , les eaux font une grosseur considerable , les rides en sont effacées , on sent une fluctuosité d'eau ; en mettant la main d'un côté & une chandelle de l'autre , il paroist une transpa-

rence qui fait voir les testicules au milieu des eaux , & la pesanteur est considerable.

Les Hernies variqueuses se nomment Sirfocelle ou Varicocelle, ce qui veut dire des vaisseaux dilatez & entortillez. Ce sont les vaisseaux spermatiques, qui deviennent variqueux; ces maladies ne peuvent guerir que par l'amputation du testicule.

Les excroissances de chair au testicule s'appellent Sarcocelle; elles sont quelquefois sans douleur, & souvent douloureuses, tenant de la nature des chancre. Les topiques ne font pas grand' choses à ces maladies, il n'y a que l'amputation du testicule qui les puisse guerir entierement; il ne faut pourtant pas la faire sans necessité, comme nous avons déjà dit.

Les Anciens faisoient beaucoup d'operations à la verge. Ceux qui ont lû Celse en ont pû voir d'assez plaisantes, comme de boucler le prepuce aux jeunes garçons pour leur conserver la voix , percer le gland d'un enfant à la naissance , ou bien redresser le trou quand il n'est pas directement au milieu : & celles-là sont utiles.

Le recuti ou le recouvrement du balanus est une Operation décrite encore dans les Anciens. On tiroit la peau de la verge en haut , on y faisoit une ligature , & ensuite une incision autour de la verge que l'on emplissoit de plumaceaux pour la cicatrifer. Il est aisé de voir que c'étoit un prepuce artificiel qu'on faisoit ; mais parce que la Circoncision ne se pratique pas chez les Chrétiens , cette Ope-

ration est entierement inutile.

Les autres petites Operations sont comme de separer le prepuce du gland, que l'on appelle cohærence, ou comme d'ôter les verruës. Toutes ces Operations sont faciles à faire.

Les Operations qui se font aux femmes sont encore de même, comme l'extirpation des nymphes, & du Sarcosis, que l'on fait par la ligature, ou par l'incision.

Il se rencontre quelquefois une membrane à l'orifice de la vulve, appelée Hymen; on y fait une incision longitudinale, & l'on empesche qu'elle ne se reprenne. On a vû les lèvres du col de la matrice tout à fait agglutinées: cette maladie arrive dès la premiere conformation, ou bien après des chancres. Un Chirurgien habile &

prudent trouvera toujours assez de moyens de guerir ces indispositions.

CHAPITRE X.

Du Phimosis & du Paraphimosis.

LE prepuce est sujet au Phimosis & au Paraphimosis. Le Phimosis est le retressissement du prepuce, en sorte que le gland ne sçauroit se découvrir ; ou il est naturel, ou il arrive par maladie causée d'une inflammation, d'un ulcere & des chancres.

Pour faire l'Operation du Phimosis, le Chirurgien tire à luy l'extrémité du prepuce, un serviteur doit tirer la peau à la racine de la verge, afin que l'incision se trouve directement

au bas du gland ; on introduit un petit instrument en maniere de ganif, perçant le prepuce à sa racine, ensuite on le retire à soy.

Le Paraphimosis est une maladie opposée à la premiere, le prepuce est si fort renversé autour du gland, qu'on ne peut le recouvrir ; & quelquefois il arrive que l'inflammation & l'étranglement sont si grands qu'on a bien de la peine à le faire remonter. On employe alors les remedes astringents & l'eau froide ; mais si ces moyens ont esté inutiles, il faut faire tout autour de petites incisions pour empêcher l'étranglement, & ensuite tâcher de le reduire.



CHA-

CHAPITRE XI.

De la Pierre dans l'Vretre.

Souvent une petite pierre se glisse de la vessie dans l'uretre, elle empesche le passage lors qu'elle y est arrêtée; il faut tacher de la faire sortir en pressant la verge avec les mains, ou si l'on peut par l'extrémité du gland avec une curette. Il n'y a point de danger de faire une petite incision au gland, si elle ne peut pas sortir. On prend la verge entre deux doigts, on fait une incision sur la pierre à côté du raphé, & l'on presse avec les doigts pour la faire sortir. Il est bon de remarquer qu'il faut avant que de faire l'incision, retirer le prepuce en haut,

G

afin que la peau recouvre l'ouverture.

CHAPITRE XII.

De l'Operation de la Taille.

IL y a plusieurs signes qui font connoître que la pierre est dans la vessie. L'on y ressent une douleur cuisante, parce que la pierre en presse les fibres. L'urine coule goutte à goutte, on en rend une certaine quantité par intervalle, à cause que la pierre bouche le conduit de temps en temps, c'est ce qu'on appelle stranguerie, & souvent les urines sortent sanglantes.

L'inflammation de la vessie s'étend toujours jusqu'au gland à cause de la continuité de l'uretre. Dans les graveleux l'u-

rine est blanchâtre , parce qu'il en reste toujours quelque peu dans la vessie qui ne peut se vider entierement à cause de la pierre : l'on void que cette urine en croupissant se ferment, & devient puante.

Le Priapisme ou l'Erection involontaire de la verge , est causée par l'inflammation de la vessie qui se communique à la verge. La demangeaison du gland vient de l'acrimonie de l'urine ; ce qui fait que les malades y portent toujours la main ; tous ces signes sont quelquefois équivoques & quelquefois univoques ; les maladies de la vessie ont souvent les mêmes ; mais le plus certain de tous , c'est la sonde.

La pierre peut estre suspendue au fond de la vessie sans incommoder , & on la garde

G ij

quelquefois toute la vie. Van-helmont dit qu'il a connu un Prestre, lequel voulant atteindre un Livre dans sa Bibliothèque, sentit tout à coup une pesanteur dans la vessie; après quoy il eut tous les symptomes que nous avons marqué, de sorte qu'il en fallut venir à l'Operation.

Pour sonder le malade, on prend la verge de la main gauche en pressant un peu le conduit; on introduit la sonde de la main droite, il faut que le bout soit en dehors, & sa convexité vers le ventre; en la poussant insensiblement il faut tirer la verge en haut, afin de rendre le conduit plus droit, & tourner la main & le bout de la sonde vers le ventre, pour faire entrer le bout inferieur dans la vessie par dessous l'os

pubis , ensuite retirer le fillet de la sonde pour donner issue à l'urine.

Il y a une autre maniere de sonder ; on tourne la verge & les deux bouts de la sonde vers le ventre , & sa convexité en dehors , pour l'introduire directement dans la vessie , sans donner aucun tour à la sonde. Cette maniere est beaucoup plus facile que l'autre , & le malade se peut sonder luy-même. La resistance que la pierre fait à la sonde, en est un signe évident.

Le malade étant dans une situation convenable , couché sur le dos d'une chaise , ou sur une table faite pour cet usage , les cuisses & les jambes pliées & écartées par des serviteurs & des lacqs ; on introduit une sonde canelée dans la vessie ; un

G. iij

serviteur tient la sonde & les bourses du malade sur le ventre , & l'on fait en sorte que la convexité de la sonde pousse le periné au dehors.

Le Chirurgien mettant deux doigts de sa main gauche à côté de la sonde , fait une incision suffisante sur la canelure au côté gauche du raphé , avec un bistouri droit , assez large , tranchant des deux côtes. Quelques-uns mettent l'ongle de l'index dans le canelure de la sonde ; ou bien avant que de retirer le bistouri , l'on glisse dessus un gorgeret qu'on introduit dans la vessie , & ensuite on retire la sonde , on coule sur le gorgeret des tenettes droites ou courbes , on cherche la pierre , on la charge avec les tenettes , les tournant de côté & d'autre pour la tirer dehors.

On introduit dans la vessie une curete pour tirer les grumeaux de sang, & aussi quelques debris de la pierre; il n'est pas necessaire de mettre une canule dans la playe.

On panse la playe avec des plumaceaux; une emplâtre & le bandage; on attache les cuisses du malade avec une bande appelée la jarretiere. Cette Operation demande de l'exercice; il faut avoir vu travailler les bons Maîtres dans les Hôpitaux, & lire le Livre que Monsieur Tolet Chirurgien celebre nous a donné sur cette matiere.

Les femmes sont sujettes à la suppression d'urine & à la pierre, mais plus rarement que les hommes; à cause que l'urine ne demeure pas tant dans la vessie; elle se vuide plus facile-

G iij

ment que celle des hommes; à raison de la situation de la vessie, de la largeur de l'uretre, du peu d'allongement & de la direction.

Pour sonder les femmes, ou pour les faire uriner, il faut mettre la malade dans la même situation que nous avons dit pour les hommes, & de la main gauche ouvrir la vulve & les nymphes pour découvrir le conduit de l'uretre qui est au dessus; on introduit en même temps la sonde de la main droite.

La sonde pour les femmes est un peu courbée par le bout; on retire le stilet pour laisser sortir l'urine, on introduit un dilatatoire dans la vessie pour y mettre les tenettes; enfin on cherche la pierre, & on la charge, comme nous avons dit; si

elle est trop grosse, on donne un petit coup de ciseau à l'uretère pour en faciliter l'issuë.

CHAPITRE XIII.

De la fistule à l'Anus.

LA fistule en général est un ulcere profond & cavernueux, ayant une dureté dans sa partie interne rendant du pus. Les différences des fistules se prennent de la partie où elles sont, de leur figure & des accidens qui les accompagnent; les unes vont dans les chairs, les autres passent aux os, aux veines, aux artères, ou aux nerfs: les unes sont droites, & les autres obliques avec plusieurs sinus.

La cause des fistules est toujours un ulcere sinueux; car

chacun sçait que toute fistule est precedée d'une matiere purulente qui provient d'un ulcere caverneux. La sanie qui coule des vieux ulcères est acre, piquante & semblable à de la saumure. Ce qu'on remarque generalement parlant en tous ceux où les parties trempent long temps dans des matieres acres; par exemple dans l'hydropisie Ascite, l'on void que les ulcères deviennent durs & calleux, d'où il est vray de dire, que le pus acre est la veritable cause de la callosité des fistules.

Les signes Diagnostics des fistules se tirent ou de leurs sinus, ou des accidens qui surviennent. Lorsque la fistule est dans les chairs, la matiere qui coule est grossiere, visqueuse & trouble; lorsqu'elle est aux

nerfs , la matiere est fereuse , avec une douleur tres-violente. Si la matiere paroist semblable à la lie de vin , c'est une marque que la fistule est proche des vaisseaux sanguins , si au contraire la matiere est claire & tenuë , c'est une marque évidente qu'elle est aux os. A l'occasion dequoy nous rapporterons le sentiment d'Hippocrate , qui dit , que si les fistules sont auprès des os , & qu'il y ait un an passé , il est difficile que l'os ne soit alteré ou carié.

• Pour le prognostic des fistules , on peut dire , que les recentes simples dans une partie charnuë , & dans un corps jeune sont plus faciles à guerir ; au lieu que les fistules inveterées dans un corps cacochyme & au voisinage des parties prin-

cipales qui vont aux tendons, aux os, aux arteres, aux vertebres du dos, au thorax, au ventre, à la vessie, aux intestins, aux mammelles, aux aisselles ou aux aînes, sont assurément de difficile guérison.

La cure des fistules est palliative, ou éradicative. Palliative, comme à ces vieilles fistules qui sont proches des parties principales, & dans des endroits où l'on ne sçauroit appliquer les medicamens ny le fer. Cette cure alors consiste à évacuer les humeurs, à observer une diete propre & convenable, à faire la saignée de temps en temps, ou à faire l'ouverture des hemorroïdes, pour servir de purgation. La Cure éradicative est celle qui emporte la callosité; elle se fait par des remedes acres; mais

le plus seur est de l'emporter avec le fer. Parlons maintenant de la fistule à l'Anus.

Ces fistules sont pour l'ordinaire des suites d'ulceres, d'abcez & d'hémorroïdes.

La fistule de l'Anus a toujours plusieurs sinus, qui font un sacq. Ces fistules ont quelquefois deux orifices, l'une est ouverte à l'Anus, & l'autre à l'intestin. Il y en a qui n'ont qu'une ouverture. Elles sont internes, quand elles s'ouvrent dans l'intestin.

Ces fistules se connoissent à la douleur, & à la matiere qui en sort avec les excremens, ou bien on les connoist par le moyen du stilet. Elles sont plus difficiles à connoistre quand elles perçent les intestins. L'ouverture en est quelquefois si haute que l'on a pei-

ne à la rencontrer après avoir mis l'index dans l'Anus, faisant le tour de la parois de l'intestin. On sent souvent une petite inégalité, & c'est là proprement l'ouverture de la fistule; car l'orifice de toutes ces fistules est toujours inégale en maniere de petite caruncule.

Il y a des fistules qui vont à la vessie, au coccis, ou aux os des isles, dans un corps d'une méchante habitude. A toutes ces sortes de fistules, il ne faut point faire d'Operation.

Les fistules de l'Anus sont de quatre sortes; l'une est dite Borgne interne, l'autre Borgne externe, la troisième complete, & la quatrième à Clapiers.

La Borgne interne est ouverte au dehors, & n'a point d'ouverture dans le rectum.

La Borgne externe est ouver-

te dans l'intestin & fermée au dehors.

La complete est ouverte à l'Anus & à l'Intestin. Enfin la dernière est appelée à Clapiers, ou à plusieurs sinus.

Le malade estant couché le ventre sur le bord du lit, & les jambes écartées, le Chirurgien après avoir reconnu la nature de la fistule, n'a qu'à faire l'Operation.

La maniere de la faire est toujours la même, il faut ouvrir le sinus & le fond de la fistule. Par exemple à la Borgne externe, on passe un stilet dans l'intestin, tâchant de rencontrer l'ouverture; le stilet estant dedans, on le pousse doucement jusques dans son fond. On applique les doigts aux environs de l'Anus pour en sentir le bout; mais souvent la

matiere s'est creusée des sinus si avant dans les chairs, qu'il est difficile de pouvoir appercevoir le stilet : c'est pourquoy il faut faire une petite incision sur les tegumens à l'endroit du stilet que l'on pousse par l'ouverture pour en faire une anse, & on coupe avec les ciseaux, tout ce qui y est compris.

La Borgne interne est ouverte au dehors ; c'est pourquoy il est plus facile d'y introduire le stilet, & souvent la matiere a presque usé l'intestin. On passe le doigt dans l'Anus, on pousse le stilet sur le doigt pour percer l'intestin, & ensuite on le retire pour en faire une anse, puis on coupe comme nous avons fait.

Cette Operation se peut faire avec un instrument en maniere de bistoury, dont le bout est
en

en stilet ; on le passe dans l'orifice de la fistule, & le tirant à soy, on en coupe tout le fond.

Lorsque l'on peut se servir de cet instrument, l'Operation en est bien plûtoſt faite, & le malade ne souffre pas tant ; car avec les ciseaux il est mal-aisé de couper tout d'un coup. Ayant decouvert le fond de la fistule, on doit toujours couper les brides ; mais auparavant il faut sentir avec le doigt, s'il n'y a point d'artere ou de veine, car l'artere est toujours ce qu'il faut éviter.

Les Anciens ont dit, qu'il ne falloit point faire d'Operation aux fistules qui passioient le Sphincter de l'anus pour éviter un écoulement involontaire des excremens ; on n'est plus si scrupuleux, tous les jours on

H

entreprend l'Operation à des fistules qui vont au delà du Sphincter, sans qu'il en arrive aucun accident, parce que les fibres se resserrant à l'endroit de la cicatrice, ne laissent pas de faire leur ressort, qui est de fermer & ouvrir l'anüs. Si pourtant la supuration estoit longue, & qu'il s'en fit une fonte considerable, assurément il arriveroit un écoulement involontaire des excremens. On met dans le fond de la playe un tampon lié, on emplit le reste de plumaceaux, une emplâtre, une compresse & le bandage qui est le T.



CHAPITRE XII.

De l'Empiême.

CE mot d'Empiême se prend ou pour la maladie, ou pour l'Operation. Il est pris dans Hippocrate pour tout amas de pus dans quelque partie que ce soit.

Pour la maladie, c'est un amas de pus dans la capacité de la poitrine.

Les signes que le pus est répandu dans la poitrine, se connoissent par une pesanteur sur le Diaphragme, & une fluctuation de la matiere.

Les signes qui marquent qu'il est dans la substance des poulmons, est une douleur pesante, fixe & sourde, avec difficulté de respirer.

H ij

Si la playe penetre dans la poitrine, on le connoît par la sonde, & au bruit que l'air fait en sortant; & si les p^{ou}mons sont blessez, le vent sort aussi par la playe, mais avec moins de bruit, & le malade crache le sang. Aux playes de poitrine il arrive souvent un Emphisme, qui est un boursoufflement qui se fait autour de la playe. Cet accident est tout semblable à celui que nous voyons arriver aux animaux que le boucher souffle pour parer sa viande; ce que l'on reconnoît particulièrement au bœuf de poitrine.

REMARQUE.

Tout le monde sçait que la respiration est l'entrée de l'air dans les p^{ou}mons, & l'expira-

tion la fortie du même air. Lorsqu'il entre dans la poitrine, elle se grossit par l'action des muscles intercostaux & du diaphragme, & quand elle s'abbaisse son volume diminuë, & l'air est chassé dehors; ce qui arrive par la cessation du ressort des cartilages des côtes & du sternum, & aussi par le propre poids de la poitrine.

Dans la respiration, le diametre de la poitrine s'augmentant, c'est une necessité que l'air entre par les ouvertures du nez & de la bouche, lesquelles bien-tost après n'en font plus qu'une; & lorsqu'elle s'abbaisse, il faut qu'il en ressorte par la compression que les poumons reçoivent, tant de la poitrine, que du ressort des testicules qui les composent. Ainsi il est facile de com-

prendre que la poitrine représente un soufflet, dont les côtes en sont les ailes ; la cavité, celle du soufflet ; la bouche & les narines, l'ouverture du tuyau ; & enfin les muscles sont l'office de la main qui ouvre & ferme le soufflet. Lorsque les muscles intercostaux agissent, la poitrine s'élargit, comme nous avons dit, & quand cette action cesse, elle retourne à son état ordinaire ; de même aussi lorsqu'on écarte avec les mains les ailes d'un soufflet, l'air qui pèse dessus étant comprimé par l'ouverture qui se fait au dedans, doit de nécessité faire un cercle pour la remplir, c'est à dire, aller vers le lieu où il trouve moins de résistance ; mais lorsqu'elles cessent d'agir les ailes du soufflet tombent par leur propre poids

& chassent l'air dehors. Voilà l'idée qu'il faut avoir de la respiration.

Nous avons dit que la sonde estoit le signe le plus certain que nous eussions pour connoître quand une playe pénètre dans la poitrine ; & que lorsque les pōumons sont blesez , l'air sort par la playe ; mais si l'on veut faire reflexion sur ce qui arrive dans la respiration , on verra que dans les playes penetrantes l'air doit toujours sortir par l'ouverture lorsque la poitrine se resserre , & y entrer quand elle se dilate ; & même le bruit que l'air fait en sortant par l'ouverture , nous empêche d'en douter.

Quand la playe pénètre les pōumons , le sang qui en sort est écumeux , & l'air ne fait

pas tant de bruit.

Il faut encore remarquer que quand la poitrine est percée des deux côtez, on doit toujours panser les playes l'une après l'autre, & c'est une chose à laquelle il faut bien prendre garde, à cause que si on les tenoit ouvertes toutes deux en même temps, le malade ne manqueroit pas d'estre suffoqué; & la raison en est fort évidente, si l'on considère qu'il n'entre point d'air par la bouche, & que celui qui entre dans la poitrine doit passer par les ouvertures qu'il trouve à ses côtez, & ainsi comprimer les pûmons, & empêcher le jeu de la poitrine.

Pour fonder la playe & en sçavoir la direction, il faut situer le malade dans la posture où il étoit lorsqu'il fut blessé,
&

& observer la même chose pour faire sortir commodement les matieres épanchées; enfin pour vuidier le sang ou le pus, il en faut venir à l'Operation.

Le lieu de l'Operation est de nécessité ou d'élection. De nécessité où la matiere se presente. Le lieu d'élection est ordinairement entre la seconde & la troisieme côte vraie, comptant du bas en haut à quatre doigts de l'angle inferieur de l'omoplate, & à quatre doigts de l'épine. Si le malade a esté sujet à la plûresie, il faudra faire l'ouverture un peu plus haut, crainte de blesser le Diaphragme qui s'attache aux côtes facilement après cette maladie. On fait tenir le malade assis sur son lit, le lieu étant marqué, on pince la peau en travers pour la couper avec un

bistouri, on fait l'incision longitudinale aux tegumens, & l'on coupe les fibres du grand Dorsal transversalement, de crainte qu'il ne fasse obstacle à l'ouverture que l'on aura faite aux intercostaux : on perce la plèvre en conduisant la pointe d'un bistouri avec le doigt index ; si c'est du sang il en faut tirer beaucoup, & au contraire si c'est de la matiere, à cause qu'elle contient plus d'esprits. Les Anciens ont toujours commandé d'éviter les vaisseaux intercostaux qui sont dans la fissure de la partie inférieure de la côte ; bien que ces vaisseaux ne soient gueres sensibles qu'à la partie supérieure des côtes ; car un peu après ils se perdent dans les muscles intercostaux, & quand même on les couperoit, l'in-

convenient n'en seroit pas grand, parce que ces vaisseaux ne sont pas assez gros pour faire apprehender une grande effusion de sang qu'ils ne peuvent fournir.

L'ouverture étant faite, on passe le doigt dans la poitrine, & on le tourne tout autour pour rompre les adherences, s'il y en a, afin que le pus sorte facilement. Après en avoir tiré suffisamment, on met une tente moufle arrestée par dehors avec un fil, on emplit le reste de la playe de plumaceaux, & par dessus on met un emplâtre, une compresse, la serviette & le scapulaire.

Si dans la suite le pus s'épaissit, il faut faire des injections dans la poitrine, sur tout avec prudence. On connoist que l'abcez qui s'est formé

dans la plèvre s'est évacué, & que le pus est tombé dans la poitrine, lorsque la fièvre, la douleur, & tous les autres accidens recommencent; outre cela on entend une fluctuation, comme nous avons déjà dit.

CHAPITRE XIV.

Du Cancer.

LE Cancer est une tumeur dure & douloureuse, de couleur livide & plombée qui attaque ordinairement les glandes extérieures, & qui ronge les membranes & les chairs. Ceux qui se nourrissent d'alimens spiritueux y sont plus sujets que les autres; comme les femmes à qui il en arrive souvent aux mamelles. Cette

maladie est d'autant plus fâcheuse, que tres-difficilement on en obtient la guerison. Quelques-uns neanmoins ont guéri par l'extirpation de la mamelle; mais quoyqu'il soit rare d'en guerir, nous ne laisserons pas de donner la maniere d'en faire l'Operation.

On passe une'éguille enfilée au travers de la mamelle pour en faire une anse, en tirant la mamelle en haut, & d'un rasoir bien tranchant, on coupe tout autour jusqu'aux côtes; ensuite on comprime avec les mains pour faire sortir le sang, & l'on passe dessus les cauterés actuels legerement. On garnit la playe de plumaceaux couverts de poudres astringentes; mais la cruauté de cette Operation doit donner assez d'horreur pour jamais ne l'entreprendre.

CHAPITRE XV.

De l'Anévrisme.

L'Anévrisme est une piquûre ou division d'arteres. Elle se fait par ruption & par dilatation ; ce qui fait deux Anévrisme, un vray & un faux. Le vray, c'est lorsque la membrane est coupée, & que l'interieure sort par l'ouverture, se dilatant insensiblement par l'impulsion du sang, d'où se forme une poche ou un sacq qui s'augmente d'autant plus que le sang s'y engage.

L'Anévrisme faux, c'est lorsque l'artere estant tout à fait ouverte, le sang s'échappe entre les muscles & les tegumens, & fait une tumeur qui est souvent dure. Ces deux especes

d'Anévrismes se peuvent guerir dans le commencement par les astringents & par le bandage.

Les causes de l'Anévrisme par dilatation sont internes & externes. L'interne vient de l'impulsion du sang qui venant à frapper contre le tuyau de l'artere, dilate la membrane en maniere de poche, comme nous avons dit, à cause qu'elle est plus mince en cet endroit.

La cause externe peut arriver par une chute qui auroit rendu l'artere plus foible, ou bien par son ouverture dans la saignée.

On connoist l'Anévrisme vray à la pulsation & à la mollesse ; en pressant la tumeur le sang rentre dans l'artere, & si-tost que la compression cesse,

le sang remplit la tumeur comme auparavant ; la couleur de la peau n'est presque pas changée.

L'Anévrisme faux a des signes tout contraires , qui sont la dureté & l'immobilité. La peau est livide, & il n'y a point de pulsation.

Lorsqu'un Chirurgien s'aperçoit d'avoir ouvert l'artere, au lieu de la veine, il doit laisser couler le sang suffisamment pour empêcher l'inflammation & la trop grande agitation ; ensuite mettre un double dans une compresse & l'appliquer sur l'ouverture, ou bien plusieurs petites compresses en pyramide de différentes grandeurs, afin de comprimer l'artere, & prendre garde de trop serrer le bandage. On ne fait point d'Operation aux grands

Anévrismes, comme à ceux des aisselles & du ventre : ceux-là ne demandent que les remèdes astringents. Nous allons décrire la maniere de la faire à l'Anévrisme du bras.

Le malade étant dans une situation commode, on fait tenir l'artere par un serviteur ; le plus seur est de se servir du tourniquet. L'on ouvre la tumeur avec une lancette comme un abcez, commençant au bas & finissant au haut. La tumeur étant ouverte on dégorge le sang, on sépare le nerf de l'artere, on passe sous l'artere une éguille courbe enfilée d'un fil double & cirée ; on coupe le fil assez long, & l'on fait une ligature en haut & en bas, à cause que les branches laterales fournissent toujours du sang. Quelques-uns cou-

pent l'artere entre les deux ligatures, mais il est plus utile de ne le pas faire; pour la secreté de la ligature, on garnit la playe de plumaceaux, un emplâtre, des compresses & le bandage.

CHAPITRE XVI.

Du Trepan, & des fractures du Crane.

TRois sortes de parties peuvent estre offensées dans les blessures de tête, le crane, la dure mere, & la propre substance du cerveau.

Le crane peut estre fracturé en deux manieres, par incision & par contusion.

Hippocrate fait cinq especes de fractures; la fente, la contusion, l'incision, l'enfonceure

& la contre-fente.

Guidon les reduit à deux especes, propres & communes, qui se tirent de la nature de la playe, de sa grandeur, de sa figure, & de sa situation. Elles arrivent encore à divers endroits du crane, ou à la premiere table, ou à la seconde, ou à toutes les deux: Elles sont droites, obliques, simples & composées. Les especes propres de fracture sont la contusion, le siege & l'incision, laquelle est aussi de trois sortes, eccopé, diacopé & apocephalismus.

Eccopé, est une incision qui divise l'os sans emporter la piece n'y laissant que la marque. Hippocrate la nomme Hédra, les Latins *vestigium* ou *sedes*, vestige ou siege. Diacopé, est une incision profonde qui cou-

pe un os sans couper la piece.
Enfin Apokeparnismos est une
incision qui emporte une pie-
ce d'os ; on l'appelle en Latin
dedolatio.

L'instrument tranchant ne
peut donc blesser le crane
qu'en trois manieres ; à plomb
sans que la piece soit empor-
tée, n'y restant que la marque ;
obliquement, l'incision divisant
l'os sans emporter la piece, &
parallement à la tête, l'inci-
sion emportant la piece. Nous
devons ces mots Grecs à ceux
qui nous en ont parlé les pre-
miers en leur langue.

Les fractures faites par un in-
strument contondant sont beau-
coup plus embarrassées que les
premiers.

La contusion est de deux sor-
tes. La premiere ne détruit pas
la continuité de l'os ; on la

nomme thlasis ou phlasis, c'est un affaïssement de l'os sans être fendu. Cette espee de fracture se fait au crane des enfans, neanmoins il est difficile que l'os s'enfonce sans se fendre. Cette enfonceure est semblable à celle qui arrive à un pot d'estain; on l'a vû quelquefois se relever d'elle-même & faire ressort.

La contusion qui détruit la continuité de l'os est de deux sortes. En la premiere, les os demeurent égaux & contigus; il n'y a qu'une simple fente appelée Rogmé ou fissure, elle s'estend plus loin que l'instrument qui la faite. Lorsque la fente est apparente, on la nomme Rogmé; & quand elle ne paroist point, on l'appelle Trixismos, ou fente capillaire.

Ces fractures arrivent toutes

à la partie frappée, ou à celle qui est vis à vis, que l'on appelle en Gree *Apekema*, *resonatio* en Latin, contre-fente ou contre-coup.

La contre-fente se fait en même os, en divers os, & en différentes tables. En même os, lorsque la partie inferieure frappée, la superieure se casse; en differens os, lorsque l'occipital est frapé, & que le coronal se fracture; en différentes tables, comme quand il arrive que la premiere estant frappée, la seconde se casse.

Le contre-coup est une chose imaginaire; il n'a pas esté du goût de tous les Anciens. Galien dans le Livre qu'il a fait de l'usage des parties, se raille fort à propos de l'exemple du pot & de la cloche, que ces Medecins ont apporté pour l'ex-

pliquer. Le crâne estant fait de plusieurs pieces doit empescher que la fracture ne se communique d'une piece à l'autre, à cause que la violence du coup est amortie dans l'assemblage; ce qui n'arriveroit pas s'il estoit d'une seule piece; de sorte qu'il y a lieu de conclure que toutes les raisons, dont ils se sont servi, sont fausses & contraires aux loix de la mécanique.

La contusion qui ôte l'égalité & la contiguité de l'os se nomme Esphlasis, ou Enthlasis, enfonceure ou fracture avec une esquille. Il y en a de trois especes, Ecpiesma, Angisoma, & Camarosis. Ecpiesma, selon le Grec, est une enfonceure du crâne où les esquilles pressent la dure-mere. Angisoma, est une enfonceure où une esquille séparée passe

sous l'os sain. Camarosis, ou vouture est la troisième espee d'enfonceure. Il y en a de cinq fortes.

La premiere, une partie de l'os s'enfonce en se desunissant, & l'autre se releve. La seconde, l'os s'enfonce sans aucune fente. La troisième, est faite par une close creuse dans son milieu, les bords s'enfoncent & le milieu demeure élevé. La quatrième enfonceure se releve d'elle-même, comme nous avons dit. Enfin la cinquième & dernière espee de Camarosis se fait lorsque la seconde table de l'os s'enfonce, & que la premiere se releve. Quand les sutures se relaschent ou s'écartent, elles font une espee de fracture qu'Hippocrate appelle *Diastema*, qui est plutôt un écartement qu'une fracture;

fracture ; mais cela arrive rarement.

La duremere peut souffrir en plusieurs manieres. Premièrement par une tension causée par l'ouverture ou l'écartement du crane. Elle peut estre piquée & déchirée par des esquilles d'os ; ou bien comprimée par du sang épanché, lequel venant à se corrompre, cause inflammation.

Le cerveau peut estre offensé par une commotion ou ébranlement de toute sa substance. On peut juger de la fracture par la violence du coup & par l'instrument. S'il y a playe, on en juge aisément par la veüe & par l'attouchement. Quelquefois la fracture est si déliée qu'elle ne paroist point. Les Auteurs ont dit d'y mettre de l'encre & de ruginer

K

pour voir si elle est pénétrante ; pour moy je n'en vois pas l'utilité , puisqu'après avoir ruginé , & que même elle pénétrât jusqu'à la premiere table, cela ne serviroit à rien ; il faut attendre les accidens pour trépaner.

Les signes que la duremere est blessée , c'est une douleur pesante ; l'enflure & l'inflammation des yeux , le saignement du nez , des yeux , des oreilles & de la bouche. Les signes que nous venons de marquer sont presque toujours avec fracture , & assurément tous ces grands accidens n'arrivent gueres à moins que la duremere ne soit blessée , piquée & comprimée par des esquilles.

Les signes que le cerveau est blessé sont , si le malade est

tombé par terre lorsqu'il a reçu le coup ; s'il a perdu la parole ; s'il est tombé en syncope ; s'il a vomi ; si les excréments sont sortis involontairement ; si la fièvre , le délire , l'assoupissement , la létargie & l'apoplexie surviennent , ce sont des marques évidentes de la commotion. Il n'est pas difficile de rendre raison de tous ces accidens. Pour ceux de la duremere , la douleur est grande & aiguë , sur tout au côté malade , parce qu'elle est piquée & pressée par les esquilles d'os , & par l'acrimonie du sang épanché , qui en se fermentant la picote , & cause l'inflammation.

La pesanteur de tête vient du même sang épanché qui la comprime. L'inflammation & la tumeur des yeux survien-

nent , parce que les veines qui les arrousent , ne peuvent plus se dégorger dans les sinus avec la même facilité à cause de la compression , la tension & l'inflammation de la duremere ; ce qui fait que le sang se coagule , se fermente , & fait la tumeur & la rougeur des yeux.

L'interruption du cours du sang , est cause aussi que les veines des yeux , du nez , de la bouche & des oreilles , s'ouvrent & font le saignement.

Dans la commotion du cerveau , le malade tombe par terre , parce que les petits filets de nerfs qui sont au dedans du cerveau sont comprimez par l'affaïssement. Cette compression interrompt le cours des esprits qui coulent continuellement dans les muscles pour les tenir en action ; de sorte que

l'interruption des esprits empêchant le ressort des muscles qui ne sont plus bandez & tendus pour faire leur action, le malade doit nécessairement tomber par terre.

La perte du jugement vient aussi de ce que les esprits cessent de couler dans les organes des sens. La syncope & la sortie involontaire des excréments n'arrivent que par la privation des esprits dans le cœur & dans les Intestins causée par la même compression des nerfs.

Le vomissement arrive par la rapidité subite du cours des esprits dans les fibres de l'estomach, après avoir esté quelque-temps arrestez; ce qui cause une espece de convulsion à cette partie.

La fièvre & le delire vien-

nent du mouvement irregulier des esprits , & de ce que les nerfs du cerveau sont inégalement comprimez.

Le redoublement de la fièvre avec frisson , sont des signes d'abcez dans la substance du cerveau par le sang épanché.

L'assoupissement , la létargie & l'apoplexie peuvent venir de l'affaiblissement des tuyaux nerveux , de la compression des arteres , des veines & de l'épanchement du sang sur la substance du cerveau. Le pronostic de toutes ces maladies est fâcheux. La fracture du crâne n'est point dangereuse d'elle-même , non plus que les autres ; il n'y a du danger qu'à cause des parties qui sont au dessous.

La fracture avec fente est moins dangereuse que celle qui

est avec contusion. Les blessures de la duremere ne le sont point , à moins qu'elles ne soient grandes, les piquures en sont fâcheuses.

La substance du cerveau peut estre blessée & même emportée sans aucun danger de mort.

La commotion est tres-dangereuse, à cause des accidens dont nous venons de parler.

REMARQUE.

Tout le monde sçait que les playes de la tête sont plus ou moins dangereuses suivant les endroits où elles se font , à cause que les pieces qui la composent , estant plus ou moins solides & épaisses, il arrive assez souvent qu'un os mince se casse aussi plus facilement, que celui qui a plus d'épaisseur.

Les playes de tête avec fracture de l'occipital sont fort dangereuses à cause du cerveau, de la moëlle alongée, & des sinus lateraux qui y sont renfermez ; lorsque le coup est violent, ces parties reçoivent une grande secousse, qui cause ensuite des accidens fâcheux & funestes. On a pourtant raison de dire que la moins dangereuse des playes qui arrivent à la tête, est celle de l'occipital, parce qu'étant le plus épais de tous les os du crane, il faut une grande violence pour le fracturer. D'ailleurs, comme c'est là l'endroit le plus penchant de la tête (lorsqu'il y a fracture, & qu'on est obligé de trepaner,) les matieres ont une issue libre ; ajoutez encore à cela que l'épanchement du sang sur la duremere
se

se fait plus difficilement, ce qui est fort avantageux aux malades.

L'endroit de la tête le plus aisé à fracturer est celui qu'Hippocrate appelle bregma, & qu'on nomme fontanelle; c'est le lieu où les parietaux s'unissent avec le coronal, & où finit la suture sagitale. La raison pour laquelle cette partie est toujours plus mince & plus faible, est qu'elle s'ossifie la dernière après la naissance. Le fameux Kerkerin assure que dans plusieurs adultes il l'a trouvée toute membracuse, d'où il ne faut pas s'étonner si cette partie se fracture aisément; mais en recompense, le danger n'en n'est pas si grand qu'ailleurs, & l'on a vu sortir quelque portion de la substance du cerveau, après des fractures con-

L

siderables, où les malades néanmoins ont bien guéri. Il y a peu de Chirurgiens qui ne soient informez de ces faits; mais il n'en est pas de même des playes du cerveau & de la moëlle de l'épine; car la moindre petite blessure qui leur arrive fait mourir le malade.

Les playes des tempes sont encore dangereuses, & ne peuvent guérir que difficilement, soit à cause que l'artere qui s'y trouve venant à s'ouvrir, il survient une hemorrhagie considerable qu'on a peine à arrêter, à raison du mouvement qui se fait de temps en temps à la machoire; soit à cause que le muscle Crotaphite étant blessé; il arrive des convulsions qui sont toujours suivies de fâcheux accidens; & parce qu'on ne sçauoit par-

ler ny manger sans l'action de ce muscle, il arrive assez souvent que l'hémorragie qu'on sembloit avoir arrêtée, recommence bien-tost après ; tant il est vray que la guérison des playes dépend du repos de la partie blessée.

Les incisions qu'on est obligé de faire quelquefois aux playes du crotaphite sont pareillement dangereuses, parce que si la playe de ce muscle est grande, son antagoniste se contracte, & fait tourner la bouche de côté ; ce qui empesche le malade de manger.

Les fractures qui arrivent sur les sutures sont encore plus dangereuses qu'ailleurs, non seulement à cause des petits filets de la duremere qui se déchirent par la violence du coup ; mais aussi à cause de l'épanche-

L ij

ment du sang ; ce qui fait la difficulté qu'il y a de les connoître, comme Hippocrate l'a fort bien remarqué au livre cinquième des Epidemies, où il avouë qu'il s'est trompé luy-même.

La fracture des sinus furciliers supure long-temps, à cause qu'ils sont remplis de glandes qui suintent à tous momens une liqueur mucilagineuse qui coule dans la cavité des narines, & qui est une des sources de la mucosité du nez. Surquoy il faut remarquer que l'air sort quelquefois par la playe de ces sinus avec assez de force pour agiter de côté & d'autre la flamme d'une chandelle; ce qui est une preuve évidente qu'ils sont ouverts dans la cavité des narines.

Les sinus furciliers ne se trou-

vent pas dans tous les hommes : ceux qui ont le front plat n'en ont point pour l'ordinaire ; mais ceux qui ont le sourcil de relief ont toujours cet endroit du coronal plus élevé, & l'on y trouve ces sinus immancablement.

Celse & quelques autres ont remarqué avant nous, que les playes qui arrivent avec fracture des sinus furciliers, ne peuvent qu'à grande peine se consolider. Mais c'en est assez dire sur ce sujet ; parlons maintenant de l'utilité des medemens que l'on doit appliquer aux playes de tête.

Sculdet & plusieurs autres appliquent d'abord sur la dure-mère de l'huile rosat : Celse ordonne d'y mettre du vinaigre, mais ils se trompent tous, & leur pratique n'est pas bon-

L iij

ne , en voicy la raison. Premièrement , l'huile dont les parties sont branchuës, bouche les petits tuyaux ou les pores de la duremere , ce qui empesche le sang de circuler; le vinaigre aussi par son acidité coagule le sang qui circule dans les petits vaisseaux de la duremere.

Les remedes dont il faut user en cette occasion, doivent plutôt estre chargez de parties subtiles & penetrantes, comme le syrop rosat, ou le miel rosat. Mais si l'inflammation de la duremere est grande, & qu'elle vienne à s'alterer, pour lors on doit quitter tous ces medicamens pour se servir en leurs places de liqueurs spiritueuses, comme d'esprit de vin, ou d'eau de vie, dont les parties sont vives, subtiles, penetrantes, & tres-propres à dé-

barrasser les obstructions , & à empêcher la coagulation du sang.

Les emplâtres qu'on est obligé d'employer pour les playes de tête, doivent toujours rendre à empêcher la coagulation du sang, en temperant l'acide. Une chose à laquelle on doit bien prendre garde sur tout, c'est de bien garnir de charpie les lèvres de la playe, & de la mettre sèche sur l'os découvert, afin qu'elle s'imbibe du pus qui sort des bords de la playe, à cause que cette matiere en se fermentant pourroit alterer l'os. Il faut aussi empêcher l'action de l'air autant qu'on peut, parce qu'estant chargé d'acides, il donne toujours lieu à l'exfoliation , & quelquefois aussi à la carie, ce qui rend la playe difficile, & beaucoup plus

L iiij

longue à guerir.

Enfin aux playes de tête, il ne faut point se servir d'huile, ou d'autres choses grasses ou onctueuses, que le moins qu'on pourra, par la raison que nous avons déjà dite, qui est que ces corps gras, par leurs parties branchuës & rameuses, bouchent les petits tuyaux qui composent la substance de l'os, & y demeurent engagées; ce qui fait que les liqueurs qui circulent dedans, croupissent, s'agrippent & se fermentent, & que les sels volatils se développent; d'où il arrive que l'os se carie, ou qu'il s'en détache une petite lame qui fait l'exfoliation.

Il y a quelques Praticiens qui frottent les environs de la playe avec des astringents qu'ils appellent embrocation; ce qu'ils

font, disent-ils, pour empêcher l'inflammation : mais il me semble qu'ils se trompent lourdement ; car comme dans toute inflammation, il y a toujours obstruction ; c'est la raison pourquoy on ne doit pas se servir de ces remedes, pour ne point arrêter la circulation du sang & des humeurs.

Lorsque la duremere & le cerveau sont blessez, il arrive souvent qu'on voit naître en moins de vingt-quatre heures une espee de chair fongueuse que l'on appelle champignon, plus ou moins grosse. On en a vû de la grosseur d'un œuf de poule. Ce fungus provient, selon le celebre Monsieur Malpighi, des petites glandes qui composent la substance corticale du cerveau, & qui vont aboutir aux filets nerveux de la

substance medullaire : c'est apparemment le dérangement de ces glandes & des tuyaux nerveux qui donne lieu à cette excroissance.

Cette chair se forme encore sur la duremere , quoy qu'elle ne soit pas ouverte ; elle croist selon l'abondance du sang, c'est pourquoy l'on doit toujours bien boucher le trou du Trepan. On a coûtume de la consumer par des medicamens propres. Si cette chair a sa base étroite , on la peut lier comme une verruë , & la laisser tomber, ou la couper avec des ciseaux.



CHAPITRE XVIII.

De l'Operation du Trepan.

LE Trepan ne s'applique point sur les sinus fureiliers, à cause d'une cavité ; sur les sutures , parce qu'on doit éviter les filets de la duremere ; ny sur les tempes , que dans une necessité pressante ; ny aussi sur la fracture , à cause que le Trepan ne feroit point appuyé ; ny enfin au milieu du coronal & de l'occipital , à cause d'une éminence interieure. Il faut toujours l'appliquer le plus près que l'on pourra de la fracture, & faire l'incision un jour auparavant, si rien ne presse, afin que le sang ne trouble point l'Operation.

Les incisions se font de plu-

seurs manieres suivant l'endroit où est la fracture. En bien des endroits de la tête, on les fait en croix ou en long ; sur les muscles Crotaphites & sur les Occipitaux, en V. c'est à dire que l'union des deux jambes se doit trouver au bas du Crotaphite. L'incision longitudinale dans cet endroit sera encore plus utile, & l'on coupera moins de fibres. La plupart des Praticiens font les incisions au front en 7 de chiffre, ou en T. Toutes les fois que la nécessité n'engagera point à les faire de cette maniere, il faut toujours suivre les rides du front, & sur tout ne faire jamais d'incision au front en croix, ny couper les lèvres de la playe.

On dilate la playe suffisamment pour découvrir la frac-

ture ; on coupe aussi le péri-crane , afin que les dents de la couronne ne le déchirent pas. Si les accidens ne pressent point , on ne leve l'appareil que le lendemain ; on nettoye l'os , & l'on voit s'il est fracturé. S'il y a quelque piece de séparée , on l'emporte avec des pinces ; enfin si l'on ne peut , on applique le trepan.

Après avoir bouché les oreilles du malade avec du coton , on appuye sa tête sur une chose ferme. Le trepan se pose au dessous de la fracture ; on appuye doucement, estant à la seconde table. Le trepan se leve souvent pour ôter la sciure ; avant que d'appliquer la couronne, l'on fait un trou avec le trepan perforatif, pour assurer la pyramide de la couronne. Quand le cerele est suffi-

faiblement fait, on ôte la pyramide, & ensuite on remet la couronne en continuant doucement. Le trepan se leve souvent pour sonder l'épaisseur qui reste à couper : car encore qu'on appuye également, il arrive que le crane se coupe plus d'un côté que d'un autre, ce qui oblige à s'appuyer sur l'endroit le moins coupé. Cette inégalité vient souvent de ce que le crane est plus épais en un endroit qu'en un autre.

Avant que l'os soit tout à fait coupé, on met le tire-fonds, afin de l'assurer, pour enlever la piece. Il faut aussi souvent l'ébranler avec l'élevatoire pour l'emporter sans violence. La piece estant emportée, il reste au bord des parois du trou, des inégalitez

qu'on emporte avec le couteau lenticulaire. S'il y a une enfonceure, on la relève avec l'élevatoire, & l'on ôte la sciure qui tombe sur la duremere avec des fausses tentes. On met sur la duremere un petit linge appelée sindon, de la grandeur du trou, attaché d'un filet: on le trempe dans l'esprit de vin mêlé avec le miel rosat; on remplit le trou de charpie trempée de même, & la playe de plumaceaux, par dessus une embrocation d'huile rosat, un emplâtre de betonica; les compresses se trempent dans du vin. Tous ces medicamens s'appliquent chauds. La chambre du malade doit estre bien fermée, & sans bruit.

La duremere s'enflamme quelquefois si fort qu'elle sert pour l'ouverture du trepan, c'est

pourquoy il faut toujours bien boucher le trou. Il s'engendre souvent sur la duremere une excroissance de chair qui est molle, & dont la racine est gresle; elle s'augmente selon l'abondance du sang. Les remedes des astringents, & les dessecatifs y sont propres.

Lorsqu'il y a du sang & du pus entre le cerveau & la duremere, il la faut ouvrir avec une lancette pour donner sortie à la matiere, & pour tromper les assistans, il la faut enveloper dans une fausse tente, & faisant semblant d'essuyer, percer adroitement la duremere.

Il faut quelquefois appliquer plusieurs trepans pour donner issue à la matiere, ou pour tirer les pieces d'os. L'exfoliation qui se fait, est une action de la nature.

On

On applique le trépan pour la piquure, & la compression des esquilles pour donner issue à la matiere, & pour l'application des medicamens.

Les Anciens ont encore ajoûté, pour suppléer au defect du bandage expulsif; mais cet usage est imaginaire. Il y a trois sortes de trepan. Le perforatif, l'exfoliatif, & le crenelé. Le Perforatif pour faire le trou de la pyramide. L'Exfoliatif, dont les Anciens se servoient, pour voir si la fracture estoit pénétrante: mais il est inutile. Le crenelé est une scie ronde pour emporter la piece.



CHAPITRE XIX.

De la fistule Lacrimale.

LA fistule Lacrimale arrive souvent après un abcez qui se forme au grand coin de l'œil, ce qui cause ensuite un ulcere qui dégénere en fistule. Dans cette maladie, il y a toujours obstruction du conduit lacrimonal, de sorte que les larmes ne trouvant point de passage pour aller dans le nez, coulent involontairement par dessus les paupieres, ce qui est fort incommode.

Les Anciens ont dit que la fistule Lacrimale estoit causée par un abcez qui arrivoit à la glande lacrimale située au grand coin de l'œil : mais Il n'y a point de glande lacrimale

au grand coin de l'œil dans l'homme. Ils ont pris cette petite avance, en manière de caruncule qui est au grand coin de l'œil, pour la glande lacrimale. Ce n'est autre chose que la réunion de la membrane intérieure des paupières. Il y a aux côtes de cette éminence deux petits trous, que l'on appelle points lacrimaux, qui sont les ouvertures d'un petit sacq membraneux, qui s'allonge en manière de guaine, dans le trou de l'os unguis; & c'est l'ulcération de ce sacq qui cause la fistule lacrimale, & qui empêche le passage des larmes dans le nez. L'Operation consiste à faire un trou dans l'os unguis pour donner lieu aux serolitez de couler par le nez. On fait une incision obliquement & demi-circulaire

M ij

autour du grand coin de l'œil,
prenant garde de couper le tendon du muscle des paupieres.
Ayant decouvert l'os unguis qui est toujours carie, on met un stilet aupres du conduit; on glisse une canule étroite sur le stilet pour introduire un cauterre actuel, afin de percer l'os; on met le cauterre autant de fois qu'on le trouve à propos; on pansé la playe, & l'on empesche par de petits bourdonets, que les chairs ne bouchent le trou qu'on a fait. On met dessus un emplâtre, une compresse, & le bandage, qui est un mouchoir en biais.



CHAPITRE XX.

De la Cataracte.

LA Cataracte est une obstruction de la prunelle, faite d'une humeur visqueuse qui s'amasse dans l'humeur aqueuse, entre la cornée & l'uvée, & quelquefois même c'est le cristalin qui devient opaque par devant. Quand elle est entièrement formée, elle empêche la lumière. Il y en a de transparentes où l'objet paroît comme au travers d'un nuage. Il y en a de blanches, de noires, de jaunes, de vertes & de livides.

Les cataractes noires, jaunes & plombées sont difficiles à abbattre, à cause de leur épaisseur. Celles de couleur de per-

le, d'eau marine, ou de fer bruni sont guerissables par l'éguille. Il faut que la cataracte soit desséchée & endurcie pour supporter l'éguille, qui sans cela passeroit au travers comme dans de l'eau. Si en frottant l'œil, & si dans la dilatation de la prunelle, la cataracte se tient ferme sans se diviser, elle est en état d'estre abbatuë; enfin si les rayons d'une chandelle passant au travers d'une fiole pleine d'eau ou d'une boule de cristal, font appercevoir des couleurs au malade, la cataracte n'est pas encore assez épaisse.

Pour l'abbattre, on fait asseoir le malade dans un lieu clair, exposé à la lumière. Une personne luy tient la tête ferme par derriere; on couvre l'œil sain pour empêcher que l'au-

tre ne se remuë , & l'on avertit le malade de tourner l'œil du côté du nez. Le Chirurgien perce d'une éguille ronde la conjonctive près de la cornée du côté du petit angle. Il faut la pousser hardiment jusqu'au milieu , la pointe paroist d'abord , on l'éleve au dessus de la cataracte , afin de l'abaisser au dessous de la prunelle , où il faut la tenir un peu de temps.

Si la cataracte demeure abbatue , le malade est guéri ; mais si elle remonte , on est contraint de la rabattre encore , & de presser plus fort. Après on retire doucement l'éguille , & l'on demande au malade , s'il distingue les objets. On voit des cataractes aussi dures que du parchemin ; ces sortes de cataractes remontent aussi-

Les vaisseaux de la conjonctive répandent quelquefois du sang, & c'est ce qui cause une ophthalmie: mais quelques jours après, ces accidens cessent. On met sur l'œil une compresse trempée dans l'eau de plantin mêlée avec le blanc d'œuf. Le malade doit garder le repos durant quelque temps. L'éguille qui sert à faire l'Operation est toujours emmanchée; elle est ronde ou plate.

CHAPITRE XXI.

Du Polipe.

LE Polipe est une excroissance de chair qui bouche les narines. Il y en a de douloureux, & d'autres qui sont schirreux sans douleur. Ceux qui

qui sont ulcerez jettent une sanie puante , ce sont des chancres formez. A ceux qui sont mols , blancs , ou rouges & pendants , on y peut faire l'Operation.

Le Chirurgien pince le Polipe dans sa racine avec un instrument appelé Valet à Patin, il tourne de côté & d'autre ces pinces, & tirant insensiblement, tâche d'arracher ses racines. Les ayant arraché , on fait attirer du vin dans les narines ; enfin on y porte les poudres astringentes pour dessécher l'ulcere.

Le Polipe qui passe dans la gorge, derriere la luëtte, se peut arracher par la bouche avec des pinces courbes. Ces sortes d'excroissances de chair sont sujettes à renaître.

CHAPITRE XXII.

Du bec de Lièvre.

ON appelle bec de Lièvre la lèvre supérieure fendue. Il est naturel, ou par accident. S'il est vieux, on doit couper avec des ciseaux la superficie des bords, qui est toujours calleuse. Si la lèvre est adhérente aux gencives, on doit la séparer, & empêcher qu'elle ne se reprenne par des plumaceaux.

Les Anciens ont proposé de faire une incision en long, ou en croissant dans les joues, pour faire prêter les bords plus facilement; mais il en restoit une cicatrice qui n'estoit point agréable à voir. C'est pourquoy il vaut beaucoup mieux débri-der la lèvre en la détachant

des gencives le plus qu'on pourra , il n'y a rien à craindre. Si pourtant la déformité estoit considerable , il ne faudroit point l'entreprendre.

Il ne faut point faire l'Operation aux enfans si jeunes & qui sont encore au berceau. Leurs cris continuels , la mollesse de leur lèvre , la necessité où ils sont de prendre toujours la mamelle empescheroient sans doute la réunion. Il faut donc attendre qu'ils aient assez de raison , comme à trois & quatre ans.

L'Operation n'est pas d'un grand appareil. Après avoir marqué avec de l'encre la distance des points , on passe une aiguille enfilée dans les deux lèvres de la playe , autour de laquelle on tourne le fil , on coupe la pointe de l'aiguille a-

N ij

vec des pinces incisives ; on met autant d'éguilles qu'il en est besoin , & de petites compressees sous la pointe des éguilles ; on panse la playe avec quelque baume. Les playes des lèvres se réunissent facilement. La cicatrice estant faite, il reste toujours une petite fosse au dessus à l'endroit de l'angle du bec de Lièvre ; c'est pourquoy il faut faire à la peau une petite incision transversale ; un emplâtre, une compresse, & le bandage unissant.

CHAPITRE XXIII.

De la Broncotomie.

LA Broncotomie est une ouverture de l'entre-deux des anneaux de la trachée artere ; on ne fait cette Opera-

tion que lorsque le malade est en danger d'estre suffoqué ; ce qui arrive par l'inflammation du larinx qui empesche la respiration ; c'est toujours une suite de l'esquinancie. L'Operation se fait en pinçant la peau en travers , sur laquelle on fait une incision ; on dissèque les muscles sternoïdiens tout le long de la ligne qui les joint, & l'on prend garde de toucher aux glandes tyroïdes , & aux nerfs recurrens qui sont couchés lateralement le long de la trachée artère ; car si on les coupoit, le malade n'auroit plus de voix.

La trachée artère découverte, on ouvre l'entre-deux des anneaux avec une lancette, on fait l'ouverture entre le troisième & le quatrième anneau après le cricoïde. Avant que de

N iij

retirer la lancette , l'on introduit un stilet , sur lequel on glisse une petite canule courte, plate & courbée , afin que le malade respire facilement. On met dessus l'ouverture de la canule un peu de coton , avec un emplâtre percé , afin que l'air n'entre pas tout à coup.

CHAPITRE XXIV.

De l'Extirpation.

IL y a deux occasions qui nous engagent à couper les membres. La première , lorsque les parties sont tellement meurtries , & les os brisez , qu'il est difficile de les reduire. La seconde , lorsque la gangrene & la mortification sont si grandes que tous les autres remèdes n'ont servi de rien.

La gangrene est une disposition prochaine à la mortification des parties molles. Le Sphacele est l'entiere corruption. Le mot de gangrene veut dire ronger, & c'est pour cela que Guidon l'appelle Estiomenne ; quoyque pourtant Estiomenne s'entende des ulceres rongeurs, & des dartres corrosives.

Les signes de la gangrene, c'est lorsqu'après une inflammation, il survient une couleur blanche qui se change souvent en couleur jaune ou de pourpre ; la douleur diminuë, il s'élève des vessies livides pleines d'une serosité jaune ou sanguinolente : enfin le sentiment se perd, la partie devient pesante, & l'épiderme se sépare de la peau.

Dans le Sphacele la couleur

N iiiij

est livide , la partie est froide & molle; il en exhale une odeur insupportable , & le sentiment est entierement perdu. Les causes de gangrene , dit Guidon , sont generales ou particulieres. Sous la generale , il comprend toutes les causes qui empechent les esprits , ou le sang de couler à la partie. Sous la cause particuliere , il en comprend trois ; la premiere , le grand froid , l'application des remedes trop rafraichissans , les brûlures , les grandes fractures , les dislocations , les contusions , les morsures venimeuses , les ligatures trop serrées , & les grandes hemorrhagies qui arrivent aux playes.

En general , ce qui fait la gangrene & la mortification d'une partie , c'est la dissipation , l'absence ou la concen-

tration des parties spiritueuses du sang qui doit vivifier cette partie , ou bien l'interruption du cours de ce même sang , & sa coagulation.

Toutes ces causes agissent la plupart du tems séparément , & quelquefois toutes ensemble. Les Anciens ont encore fait une cause de gangrene, qu'ils ont appelé occulte ; c'est de là , disent-ils , que la gangrene arrive dans la peste ou le charbon , qui cause quelquefois en vingt-quatre heures la mortification entiere d'une partie ; c'est à la même cause qu'ils attribuent la gangrene qui arrive après les fièvres malignes, & quelquefois après la petite verole. Enfin c'est par la même cause qu'ils prétendent expliquer la gangrene qui arrive par les poisons & par la mor-

Il est certain que toutes ces choses sont souvent causes de gangrene ; mais on n'en peut rendre raison sans avoir recours aux qualitez occultes. Dans la peste , par exemple , les charbons causent souvent la mortification , parce que l'humeur qui les produit , est une eau forte qui ronge les chairs & cauterise les vaisseaux ; ainsi il est évident qu'elle doit mortifier la partie. C'est la même chose de la matiere des fièvres malignes , & de la petite verole où le sang est chargé de parties acres & corrosives. S'il arrive que cette acrimonie ne puisse pas estre surmontée par la nature , ou par les medicamens , il s'en fait un dépôt sur quelque partie où les humeurs acres & corrosives ron-

gent les chairs , cauterisent les vaisseaux & carient même les os.

C'est la même chose des poisons qui n'agissent que par leur acrimonie , dont les uns sont acres & acides , & les autres abondent en sels lixiviels , qui produisent le même effet que les cauteris potentiels : Voilà les causes occultes des Anciens qui ne sont pas si cachées qu'ils ont cru.

A l'égard des différences de gangrene , il n'est pas difficile de les tirer de tout ce que nous avons dit en parlant de leurs causes , & l'on en pourroit établir une de chaque cas particulier. Il est bon de remarquer que les signes de gangrene ne sont pas toujours les mêmes , & qu'ils sont differens dans les especes différentes de gangre-

ne. Nous n'en dirons pas davantage, toutes ces choses nous meneroient trop loin.

La gangrene qui arrive aux vieillards & aux hydropiques est toujours incurable, & il est pour lors inutile d'en venir à l'Operation. Celle qui vient dans les parties molles & délicates, sur tout dans les parties internes est dangereuse, & dégenere le plus souvent en sphacèle. Celle qui vient de cause externe, comme de contusion, de brûlure & d'inflammation, se guerit plus facilement que les autres; enfin la gangrene se guerit bien plus aisément dans les personnes robustes que dans les corps cacochymes; & dans les jeunes gens que dans les vieillards.

Comme il n'y a point de mal plus pressant que la gangrene,

il n'y en a point aussi qui ait besoin d'un plus prompt secours, puisque la mortification d'une partie menace de la mort tout le sujet ; il faut donc empêcher le progres d'une si fâcheuse maladie par toutes sortes de voyes. Il est inutile de tenter la guerison du Sphacele, il n'y a point de retour de la mort à la vie, & pour lors on doit dire avec Hippocrate, *Quaecumque medicamenta non curant, ea curat ferrum, & que non curat ferrum, ea ignis sanat.*

Il faut donc avoir recours au feu & au fer suivant cette maxime, de peur que le mal n'empiete sur les parties voisines. Cependant dans les commencemens de la gangrene, on se sert de plusieurs remedes qui ne laissent pas d'avoir souvent

un heureux effet. On prescrit d'abord une diete convenable, & l'on en vient à la saignée & à la purgation qui doivent estre pratiquées suivant l'avis d'un prudent Medecin. Ensuite on se sert de plusieurs remedes dont les uns détruisent & émoussent l'acide dominant, les autres adoucissent & corrigent l'acrimonie des sels lixiviels, les autres fortifient la partie; & ils contribuent tous ensemble ou à retenir les parties spiritueuses du sang prêtes à s'échapper, ou à les dégager quand elles sont concentrées, ou à produire une nouvelle fermentation, & la séparation des mauvais levains, & à ramener la chaleur & les esprits dans la partie.

Ces remedes sont en grand nombre suivant l'idée & l'ex-

perience des Praticiens. En general , on peut dire que tous les remedes interieurs sont sudorifiques , cardiaques & vulneraires.

Les exterieurs sont les scarifications ; soit qu'elles débriident la partie , comme parlent les Chirurgiens , ou p'ûtoft soit qu'elles la déchargent de quantité de sang & d'humeurs extravaséz , soit enfin parce qu'elles donnent lieu aux medicamens de pénétrer plus avant , & de produire un effet plus sensible.

Ces topiques sont les décoctions vulneraires , comme celles qui sont faites des deux aristoloches , la pervanche , l'angelique , la verge dorée , l'absynthe , le scordium , le vince-toxicum , la ruë , faites dans du vin , ou dans de l'eau.

Les teintures d'aloës, d'oliban, de myrrhe, faites dans l'esprit de vin, l'eau de chaux, l'esprit de vin, l'eau phagedénique, l'eau marine & plusieurs autres. Enfin la cure en est différente, suivant la différence des causes qui la produisent. Nous dirons encore un mot de chaque cause.

Dans la gangrene qui arrive aux vieillards par le défaut des esprits, & aux hydropiques, il faut user d'alimens nourrisans & spiritueux, scarifier la partie, & la bassiner avec les remèdes dont on a parlé.

Lorsque la gangrene est causée par le froid, & que la partie n'est pas encore mortifiée, il faut approcher un peu le malade du feu, frotter & couvrir la partie de neige, ou la tenir quelque-temps dans l'eau froide,

de, & la frotter d'huile de camomille.

Dans les inflammations, les fractures, les contusions, & les anévrismes, la saignée est le plus prompt remède pour empêcher l'épanchement du sang; les scarifications sont toujours nécessaires.

Dans les fractures & luxations, il faut remettre les os en leurs places, & lâcher les bandages. On se sert après des mêmes remèdes. Dans les ulcères & dans les brûlures qui se terminent en gangrene, l'eau de chaux & phagedénique est merveilleuse. Dans le scorbut, il faut mêler aux remèdes ordinaires des anti-scorbutiques.

Lorsque la gangrene est causée par quelque malignité, outre les remèdes cordiaux qu'on donne intérieurement, il faut

○

mêler avec les remedes topiques, la theriaque & le Diacordium.

Enfin si tous les remedes & les soins qu'on a apportez n'ont servi de rien, & que cependant la gangrene gagne à vûë d'œil, il ne faut pas différer l'amputation du membre; ce remede est cruel & dangereux: mais c'est le dernier & l'unique; la necessité le rend en quelque façon supportable.

On ne doit jamais couper dans l'article sans necessité. Si c'est la jambe, il faut couper le plus près du genou, quand il n'y auroit que le pied de mortifié, afin d'avoir plus de commodité de porter une jambe de bois. Il est bon de remarquer, qu'il faut toujours s'éloigner de l'aponévrose des muscles qui s'attachent à une

éminence, environ la partie supérieure du tibia, & couper un peu plus bas : car les accidens en font fâcheux, comme les convulsions, les inflammations, & les longues suppurations.

Si c'est la cuisse que l'on coupe, il faut s'approcher du genou, pour la facilité d'une jambe de bois. Si c'est le bras, en couper le moins qu'on pourra. Nous allons décrire la maniere de couper la jambe.

On fait mettre le malade sur le bord d'un lit à demy couché, ou dans une chaise, le faisant tenir par derriere, un serviteur tient le membre au dessus du genou, & tire la peau en haut. On met sous le jarret une compresse assez épaisse, ensuite on fait la ligature qu'on serre avec le tourniquet. Avant que de serrer, on met un petit carton

O ij

deffous la ligature à l'endroit du tourniquet pour empescher que la peau ne se plisse, ce qui feroit de la douleur. Cette maniere de ligature est la plus commode, le malade ne sent pas beaucoup de douleur, & la peau ne se ride point; on serre autant qu'on veut. On fait une autre ligature au deffous du genou, qui ne sert que pour affermir les chairs.

Le Chirurgien passe entre les jambes du malade, fait une incision avec un couteau courbe autour du membre jusqu'à l'os, & du dos du couteau ratisse le periofte, & coupe la chair qui est entre les deux os.

J'ay dit qu'il doit estre situé entre les jambes du malade, afin qu'il puisse appuyer sa scie sur les deux os pour les couper en

même temps , ce que l'on ne pourroit faire si commodément dans une autre situation.

On commence à scier le peroné , & l'on finit par le tibia. La jambe étant coupée on défait la ligature qui tenoit les chairs sujetes , on lasche le tourniquet pour laisser couler un peu de sang , & aussi pour voir facilement le vaisseau que l'on pince avec un instrument appelé Valet à Patin ; ce sont des pinces qui ont esté inventées par Monsieur Patin , fameux Chirurgien de Paris ; elles sont d'une grande utilité pour les vaisseaux , car ayant une fois pincé le vaisseau , il ne faut pas craindre qu'elles quittent à cause d'un petit anneau qui s'abbaisse au bas des branches de ces pinces , ou un bec

de corbin , sur lequel on met un petit lacq pour lier le vaisseau ; mais la ligature la plus feure , c'est de passer une éguille enfilée d'un fil ciré , dans les chairs au dessous du vaisseau , laquelle on repasse encore de même pour venir lier sur le vaisseau. Les vaisseaux liez on défait le tourniquet , on plie le moignon , & l'on abbaisse la peau pour recouvrir. On met sur les vaisseaux de petites compresses , un plumaceau sec dessus l'os , & plusieurs plumaceaux chargez de poudres astringentes , une étoupade remplie des mêmes poudres , un emplâtre , une compresse taillée en croix de Malthe. Quatre compresses longitudinales , & une circulaire qui enveloppe le tout , le bandage circulaire & la capeline. Il arrive

souvent après avoir coupé la jambe, quelque temps après la suppuration, les os passent quelquefois de quatre pouces le moignon; ce qui vient pour n'avoir pas scié l'os assez près des chairs: c'est pourquoy il est bon de mettre, après l'incision faite, un bout de bande fenduë par l'extrémité, avec laquelle on tirera les chairs en haut; car par ce moyen on sciera l'os plus près des chairs qu'on ne feroit autrement.

Les Chirurgiens font quelque difference entre mouchetures, scarifications & taillades. Les premières sont legeres & ne pénètrent que la peau, appelées mouchetures. Les secondes plus profondes, qui sont les scarifications. Enfin les troisièmes vont jusqu'à l'os, on les nomme taillades; mais sur

168 *Des Operations*
tout il faut éviter les vaisseaux.

Il ne faut pas que ces incisions soient en même ligne, mais les unes entre les autres, autrement il se feroit des brides. Par ces incisions & par les medicamens on empesche souvent le progrès de la gangrene.

CHAPITRE XXV.

De la réunion du Tendon.

IL y a long-temps que l'on avoit commencé à coudre les tendons, puisque Galien en deffend l'usage, à cause que, dit-il, ils ne peuvent se consolider, & qu'il leur arrive des convulsions.

Guy de Chauliac qui vivoit il y a plus de trois cens ans, & plusieurs autres avant luy l'ont

l'ont pratiquée heureusement ; mais depuis elle a esté condamnée par tous les Praticiens qui ont écrit de la Chirurgie , de sorte qu'on peut dire qu'il n'y a eu que Monsieur Benaïse celebre Chirurgien, qui l'ait remise en usage, après l'avoir faite sur des chiens , sans qu'il leur arrivast aucun accident. Il l'a faite sur des hommes qui en ont esté parfaitement guéris.

Il y a deux occasions qui nous obligent de faire la suture du tendon. La premiere, quand la playe est recente , & la seconde, quand elle est cicatrisée. Si la playe est guérie, le Chirurgien la r'ouvrira adroitement pour découvrir le tendon coupé. Les deux bouts étant trouvez , on rafraichira les bords le moins qu'on pourra , afin qu'ils puissent se réu-

P

nir. On fait plier la partie pour les faire approcher l'un sur l'autre; & c'est une chose à laquelle il faut prendre garde, parce que les tendons se retirent toujours. On ne fait gueres la future qu'aux extenseurs; Nous allons décrire celle que faisoit Monsieur Bienaise.

On prend une éguille droite & plate, enfilée d'un fil double que l'on passe dans une petite compresse arrêtée à son extrémité, on perce assez avant dans le tendon du dehors en dedans, & l'on coupe le fil assez long. On a encore une autre petite compresse percée de deux trous, dans lesquels on passe le fil; de ces files on en fait la ligature, entre laquelle on met encore une petite compresse. Il en est de cette Operation comme de la plupart

des autres, il faut avoir vû travailler pour bien faire. On panse cette playe avec un baume. Il faut remarquer que la partie doit estre soutenue d'une machine qui la tiennne contrainte, afin que les bouts du tendon ne se retirent pas.

CHAPITRE XXVI.

De l'Operation Cefarienne.

CETTE Operation prend le nom de Cesar, que l'on dit estre sorti par une ouverture faite au côté de la mere.

On fait une incision depuis l'ombilic jusqu'à l'os pubis le long des muscles droits, on ouvre le peritoine, & la matrice paroist d'abord; on y fait une incision vers son fond pour tirer l'enfant.

CHAPITRE XXVII.

Du Panaris.

LE Pterigium est une tumeur du bout du doigt. Elle est ainsi nommée à cause qu'elle ressemble à une aîle, ou vulgairement Panaris.

Pour ouvrir cette tumeur, on fait une incision à la partie latérale du doigt pour aller jusqu'à l'os lorsque la matiere est contenuë entre l'os & le perioste. Si l'on faisoit l'incision d'une autre maniere, on pourroit couper les tendons fléchisseurs; mais quand on la fait à côté, il n'y a rien à craindre.



CHAPITRE XXVIII.

De l'application des Canteres.

LEs cauterres ne s'appliquent point sur les parties nerveuses ny à l'extrémité du tendon des muscles ; mais dans leur entre-deux ; on ne les applique point encore sur les endroits où il y a de gros vaisseaux. Pour les appliquer, on frotte l'endroit où on les veut mettre avec un linge chaud, afin que l'effet s'en fasse plus vite. Après on applique un emplâtre percé d'un petit trou, & l'on écrase la pierre à cauterre que l'on met sur l'emplâtre à l'endroit du trou. Il faut couvrir le caustique d'une petite compresse, & mettre dessus un emplâtre.

P iij

CHAPITRE XXIX.

Du Seton.

Cette Operation estoit fort en usage chez les Anciens; c'estoit le remede le plus commun qu'ils eussent pour les maladies de la tête & les fluxions des yeux, parce qu'ils pensoient qu'il faisoit une forte révulsion, & que c'estoit comme un double cautere; mais la saignée, generalement dans toutes les fluxions, est un remede bien plus efficace, puisqu'elle décharge l'habitude du corps; ce que ne peut pas faire une mèche qui passe seulement dans les tegumens, dont la décharge est si peu considerable.

L'effet du cautere n'est pas plus avantageux, & il est évi-

dent que la saignée & la purgation sont beaucoup plus utiles que toutes ces suppurations lentes. Voicy la maniere de faire l'Operation.

On fait renverser la tête du malade en arriere pour mieux pincer la peau. Un serviteur la prend avec les deux mains au dessous des cheveux en la tirant en haut, & le Chirurgien la serre avec des tenailles percées. Pour en diminuer le sentiment, on passe dans les trous des tenailles une grosse éguille enfilée d'une mèche trempée dans l'huile rosat, & l'on met dessus une compresse trempée aussi de même.



CHAPITRE XXX.

De l'application des Ventouses.

LA Ventouse est un vaisseau large qui a l'entrée étroite ; on l'applique sur les parties molles pour tirer violemment & avec force.

Leurs differences se tirent de leurs matiere, grandeur & figure, qui sont des choses peu utiles à sçavoir.

Les ventouses sont sèches ou humides. Les sèches, c'est lors qu'on ne coupe point la peau. On les appelle humides, lors qu'on fait des scarifications sur la peau. Quand on applique la ventouse, on met dedans un peu d'étoupe allumée, ou bien un rond de carte avec plusieurs bouts de bougie. Le vaisseau

estant appliquée sur la partie, la flamme s'esteint d'abord, & la chair entre dans la ventouse. Les Anciens qui ne pensoient pas que l'air pesât, ont attribué cet effet à l'horreur du vuide; mais il est facile de l'expliquer par le poids de l'air. Voicy comment la chose arrive.

La flamme des bougies allumées rarefiant l'air, le chasse de la ventouse, & l'air extérieur qui pèse sur toutes les parties du corps, à l'exception de celle qui est au dessous de la ventouse, doit faire monter la chair dedans.

Les ventouses ont eu plusieurs usages chez les Anciens. Premièrement, ils les appliquoient sur la partie malade pour en tirer l'humeur. Dans cette vue ils les mettoient sur le charbon

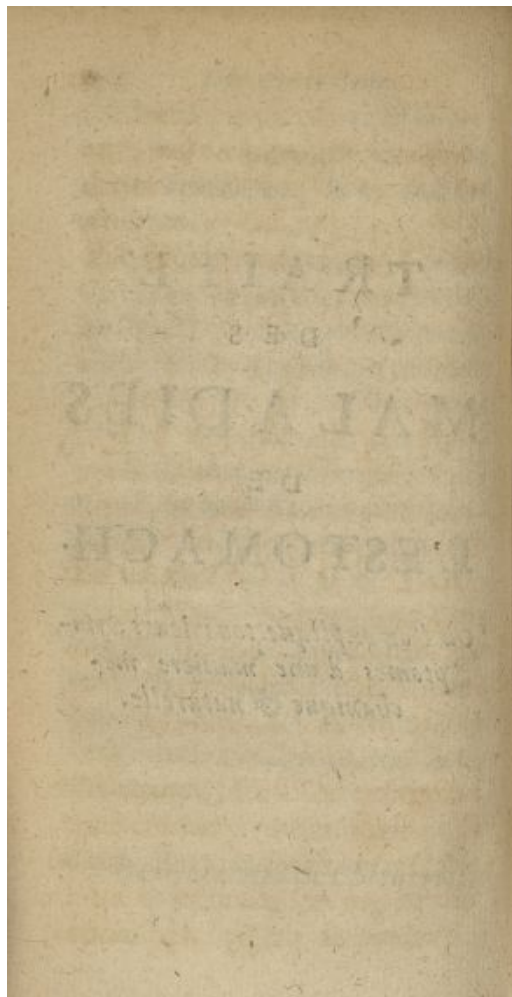
pestilentiel pour en tirer le venin , sur la morsure des animaux venimeux , & au bubon venerien.

Hippocrate mêmes appliquoit les ventouses aux mamelles des femmes pour arrêter les menstruës. Il les appliquoit encore sur la rate, & sur le foye pour arrêter l'hemorragie du nez. Les Anciens s'en servoient aussi au col, & aux épaules pour empêcher les fluxions qui tomboient sur les yeux & sur la gorge, & enfin aux aines & aux cuisses pour provoquer les mois aux femmes ; mais à present les ventouses ne sont plus d'un si grand usage parmy nos Praticiens.

Fin des Operations de Chirurgie.

TRAITE'
DES
MALADIES
DE
L'ESTOMACH.

*Où l'on explique tous leurs Sym-
ptomes d'une manière mé-
chanique & naturelle.*





TRAITE'
DES
MALADIES
DE
L'ESTOMACH.

CHAPITRE I.

De la faim Canine.

L'APPETIT peut estre
dépravé en deux ma-
nieres; sçavoir, quand
il péche en quantité, ou en
qualité. Il péche en quantité,

lorsqu'il nous fait desirer des alimens en plus grande abondance qu'il ne faut, & qui passent l'ordre de la nature; & cette affection s'appelle faim Canine. Il peche en qualité, lorsqu'il nous fait souhaiter des mets absurdes, & qui n'ont point la nature de l'aliment; & l'on nomme cette maladie Pica. Nous allons parler du premier dans ce Chapitre, & dans le suivant nous parlerons de l'autre.

La cause conjointe & prochaine de la faim Canine est une liqueur acide extrêmement pure, subtile & active, que le sang verse par les glandes dans l'estomach, & qui en picote les membranes d'une maniere puissante & extraordinaire. Cette liqueur agit sur les alimens avec d'autant plus de force que

ses pointes sont plus trenchantes & incisives qu'elles ne doivent estre naturellement. C'est pour cela qu'elle en dissout en peu de temps une quantité surprenante, & qu'ensuite tournant son action contre la tunique nerveuse de l'estomach, elle en fait souhaiter de nouveaux : de maniere qu'on ne doit pas s'étonner si ces sortes de malades mangent presque toujours, ou plutôt s'ils devorant tout ce qu'ils mangent, sans pouvoir se rassasier.

Il y en a pourtant qui ne peuvent pas bien digerer les alimens qu'ils prennent en quantité ; ce qui est aisé de connoître ou par le vomissement dans quelques-uns, ou dans les autres par de grands cours de ventre, dont ils sont souvent attaquez, après qu'ils ont ex-

trémement mangé. D'où l'on doit conjecturer que ces deux especes de malades n'ont pas une liqueur dans l'estomach à beaucoup près si acide, si pure & si penetrante, que les premiers dont j'ay parlé, pour faire une prompte atténuation des alimens qu'ils prennent; ou si elle a la même force, qu'elle est du moins embarrassée dans d'autres matieres heterogenes & impurs, qui s'échappent avec elle dans l'estomach, ou qu'elle y a déjà trouvé.

Pour ce qui est du vomissement qui arrive dans les uns, & du flux de ventre qui se remarque dans les autres, après avoir beaucoup mangé : Je dis que ces symptomes dépendent d'une plus grande, ou d'une moindre acreté des matieres étrangères

trangeres qui sont dans le ventricule , & selon qu'il s'y en trouve plus ou moins. Ainsi plus ces matieres seront acres & en quantité, plus elles feront de fortes impressions sur les fibres de l'estomach, lesquelles venant à mettre en même temps les esprits dans un mouvement déreglé & impetueux, seront suivies des contractions violentes & extraordinaires de cette partie, ce qui provoque le vomissement, lequel est encore aidé par la pesanteur des alimens sur l'estomach, qui ne pouvant estre bien digerez tiennent lieu d'une seconde irritation, pour l'obliger à s'en décharger par les parties superieures, comme étant la voye la plus courte. Que s'il n'y a pas une grande quantité de matieres, & qu'elles ne

Q

soient pas fort acres, elles picoteront à la vérité les fibres de l'estomach assez fortement, pour mettre les esprits dans un mouvement déréglé, mais qui pourtant ne sera pas si grand que le premier, lequel ayant plus de rapport avec le naturel, sera suivi des contractions qui ont coûtume de se faire de haut en bas : de manière que cette abondance de chyle mal cuit & mal digéré, passera bien-tost du ventricule dans les intestins pour s'en aller en excréments, & faire le flux de ventre.

La faim Canine peut encore estre excitée par une grande quantité de vers, lesquels emportant presque tout le chyle s'en nourrissent, ainsi que Galien le rapporte à l'occasion d'une femme, qui après avoir rendu un ver long de douze coudées,

par l'usage de l'hyere, qu'on luy avoit ordonné, se trouva guerrie de cette maladie.

Les signes de la faim Canine sont trop évidens pour les ignorer ; car elle se fait assez appercevoir aux assistans , & trop ressentir aux malades par cette prodigieuse quantité d'alimens qu'elle leur fait desirer , & qu'ils rendent bien-tost après qu'ils les ont pris par le vomissement qui s'en ensuit ordinairement : Que si par hazard il n'arrive pas , on appelle cet appetit dépravé *corthimia* ; cette affection est quelquefois accompagnée de défaillance , & en voicy la raison ; C'est que que ces matieres acres qui sont dans l'estomach n'estant pas bien-tost renduës par le vomissement avec les alimens , elles s'aigrissent encore d'avantage

Qij

par le séjour qu'elles y font, & se fermentent avec les alimens, dont une partie se corrompt aussi ; & dans cette fermentation il s'élève toujours quelques parties subtiles vers l'orifice supérieur, qui le picotent & l'ébranlent ; & parce que cette partie ne sçauroit être ébranlée, ni tirée sans que le cœur le soit en même temps, à raison du commerce mutuel des nerfs qu'il y a entr'eux : Delà vient aussi que le cœur étant ferré, il ne peut pas faire ses contractions pour pousser le sang dans toutes les parties ; ce qui est cause qu'il s'engorge, & que la défaillance en est excitée. On peut encore connoître les causes de la faim Canine par le vomissement & par le cours de ventre, qui nous marquent également qu'elle

est causée par des acides impurs & sans force, ou qui sont enveloppez dans des matieres heterogenes , qui empeschent leur action. Mais si aucuns de ces symptomes n'accompagnent l'appetit dépravé, il y a de l'apparence qu'il est excité par un acide fort pénétrant & fort capable de bien dissoudre l'aliment.

Pour le pronostic, on peut dire que la faim Canine accompagné de défaillance, de vomissemens, ou de grands cours de ventre est fort dangereuse, parce que le malade ne se nourrissant qu'à peine, & s'affoiblissant de plus en plus, peut tomber facilement dans l'hydropisie, dans la lienterie, & dans le marasme, qui sont des maladies sans ressource.

L'appetit dépravé causé par

les vers est peu dangereux, parce qu'on peut facilement en ôter la cause par des remèdes propres, & qui en feront bientôt cesser l'effet.

CHAPITRE II.

Du Pica, & du Malacia.

LE Pica & le Malacia passent pour un appetit dépravé, dans lequel les malades ont accoutumé de souhaiter des choses absurdes & nuisibles.

On l'appelle Pica du nom de cet oiseau qui se nomme Pie, ou à cause de la variété des couleurs qu'on remarque en son plumage, ou parce qu'il avale des petits morceaux de terre. On remarque aussi que les femmes qui sont attaquées

de cette maladie mangent de la terre, du plâtre & du charbon, qui sont des choses de diverses couleurs. On a encore donné le nom de Malacia à cette affection, pour marquer que les femmes étant nées naturellement foibles & molles, s'éloignent facilement de l'appetit naturel. La cause conjointe & prochaine de l'appetit dépravé consiste en de certaines humeurs fort gâtées & corrompues que les glandes versent dans l'estomach, où elles font de méchantes impressions.

Mais si l'on demande pourquoi ces sortes de malades ne souhaitent pas tous les mêmes choses absurdes; pourquoi les uns desirent des mets fort acides & fort froids, comme le vinaigre, & le suc de limon; & pourquoi enfin les autres en

veulent d'extrêmement chauds, comme des clous de geroffe, de la canelle, des cendres, de la chaux, du plâtre, &c.

Je réponds, que la difference de ces appetits dépravez dépend du caractère de l'humeur qui prédomine, & qui détermine l'imagination de ces personnes, laquelle d'ailleurs ne peut estre fort saine, pour souhaiter une chose plutôt qu'une autre. Ainsi si l'humeur contenue dans le ventricule est extrêmement salée, elle portera l'imagination du malade à desirer des choses froides, comme de la neige & de la glace. Or pour sçavoir comment se fait cette détermination, c'est où personne ne peut atteindre, & il est d'autant plus mal-aisé de le dire, qu'on voit que ceux qui ont le Pica &

le Malacia desirant tantost des mets qui sont tout à fait contraires à l'humeur qui prédomine , & tantost à ceux qui ont du rapport avec elle ; de sorte que tout ce qu'on peut dire de plus vray-semblable sur une chose aussi cachée , c'est qu'une si grande difference peut venir en partie de l'imagination du malade , & en partie des différentes impressions ou ébranlemens qui se font dans l'estomach. Ce qu'on ne peut bien déterminer , non plus que la constitution particuliere des matieres qui le causent.

Mais pourquoy , dira peut-estre quelqu'un , n'y a-t'il pas vomissement & flux de ventre dans le Pica , aussi bien que dans la faim Canine , puisqu'il y a dans l'estomach des matie-

R

res étrangères & contre nature, capables de le causer.

Je réponds, que dans le Pica, il n'y a pas une si grande quantité de ces matieres acres dans le ventricule, que dans la faim Canine ; Outre qu'elles n'ont pas même autant d'acidité pour faire de forts ébranlemens, & donner aux esprits animaux une agitation violente, & capable d'exciter le vomissement.

Pour le cours de ventre il vient, comme j'ay déjà dit, de cette grande quantité d'alimens que souhaitent ceux qui ont la faim Canine, lesquels ne pouvant estre bien digerez une bonne partie s'en va en excremens ; au lieu que ceux qui ont l'appetit dépravé ne desirent pas beaucoup d'alimens ; & quoy que ceux qu'ils desirent soient fort méchans

& nuisibles , ils ne laissent pas d'estre souvent bien digerez , parce que leur imagination dépravée les leur faisant aimer & souhaiter avec ardeur , l'estomach les embrasse beaucoup mieux , & les levains agissent sur eux avec plus de force qu'ils ne feroient sans cela.

Les mets absurdes & nuisibles qu'on a accoutumé de souhaiter dans cette maladie , sont des signes qui nous marquent assez sa nature , sans qu'il soit nécessaire d'avoir recours à d'autres causes.

Pour ce qui regarde le pronostic , l'appetit dépravé est une maladie longue , mais qui n'est pas dangereuse , à moins qu'elle ne dure fort longtemps : car alors c'est une marque qu'il afflue toujours de nouvelles matieres dans le ven-

tricule, lesquelles outre les méchantes impressions qu'elles y font, ne servent encore qu'à gâter le chyle, qui tenant de la nature des alimens qu'on prend, n'est pas le meilleur du monde, puisque le chyle vicié gâte en après le sang, lequel étant une fois corrompu, il se fait facilement des obstructions & des hydropisies. Ajoutez à cela que ces humeurs acres piquant l'orifice supérieur de l'estomach, qui a communication avec le cœur par le moyen des nerfs de la huitième paire, peuvent causer des cardialgies, des syncopes, & quelquefois la mort même, de la manière que je l'ay expliqué dans la faim Canine.

Les femmes grosses qui sont sujettes à cette maladie ont accoutume d'en estre délivrées

ordinairement le quatrième mois de leur grossesse ; parce que le fœtus étant déjà grand consomme une partie de la ferocité de ces mauvais levains qui pourroient aller dans l'estomach ; d'ailleurs personne n'ignore que la nature même en rend beaucoup par de frequens vomissemens. Que si le mal continuë , & qu'il aille plus loin , on doit croire qu'il est dangereux ; car c'est une marque qu'il a jetté de profondes racines , & que les humeurs corrompues se portent en abondance dans le ventricule.



CHAPITRE III.

De la Coction blessée.

A Vant de dire en combien de manieres la Coction peut estre blessée, il faut expliquer premierement ce que c'est qu'une bonne Coction; & ensuite les choses qui contribuent à la rendre bonne.

La Coction est une dissolution des alimens dans le ventricule, laquelle se fait par des acides que le sang y verse: c'est aussi un changement de ces alimens en une matiere blanche & tenuë, qu'on appelle chyle.

Pour faire une bonne & loüable Coction, il faut principalement quatre choses; sçavoir une quantité suffisante de bons

acides , de bons alimens , pris dans une juste proportion , & que le ventricule soit vuide de mauvais levains ; mais parce que toutes ces choses contribuent à faire une bonne digestion , il paroist constant qu'une de ces conditions , ou toutes ensemble venant à manquer , c'est assez pour l'empescher.

Premierement , pour ce qui est des acides , il est clair que la Coction n'estant autre chose qu'une dissolution parfaite des alimens que l'on prend , & un changement de ces mêmes alimens en une matiere blanche ; si ces acides ne sont pas répandus en une suffisante quantité dans le ventricule , ou qu'ils soient impurs & peu tranchants ; l'un & l'autre de ces défauts les rend également incapables de bien dissoudre les

alimens, & d'en faire un loiable chyle: De sorte que la Coction qui s'en fait alors ne peut estre diminuée & dépravée tout à la fois.

En second lieu, quand il y auroit assez de bons acides dans l'estomach, si les alimens qu'on prend sont méchans & fort indigestes, ou qu'estant bons ils soient pris en trop grande quantité; ils résistent à l'action des acides, & leur dissolution estant fort imparfaite, la Coction encore un coup n'en peut estre que dépravée,

Enfin je veux que les acides dans l'estomach soient les meilleurs du monde, aussi bien que les alimens que l'on mange dans une juste proportion; néanmoins si le ventricule est affecté luy-même de quelque maladie particulière, comme d'un schirre par exemple, d'un

ulcere , ou d'une solution du continu , la Coction des alimens en ce cas ne peut jamais se bien faire , parce que les irritations presque continuelles qui se font par les matieres acres dans ces sortes d'affections , font passer trop tost les alimens de l'estomach dans les intestins , & ne donnent pas le temps aux acides de les briser & de les dissoudre ; Outre que ces matieres peuvent encore les embarrasser assez pour empêcher leur action.

Ce sont là les principales causes qui rendent la Coction mauvaise. Mais il y en a encore d'autres qu'on peut appeller proprement externes , qui ne contribuent pas peu à empêcher la digestion , comme sont une grande tristesse , une profonde meditation , & un accablement

de sommeil, & sur tout si ces symptomes arrivent precisement après le repas. De longues veilles pareillement, une suppression de mois & un flux excessif des hemorroïdes peuvent encore nuire à la Coction.

Il est constant qu'une grande tristesse & une profonde meditation après le repas troublent la Coction d'une même maniere, parce que dans l'un & l'autre de ces symptomes, l'ame estant fortement occupée de son sujet, il s'arreste une grande quantité d'esprits dans le cerveau, de sorte que le cœur n'en recevant que tres-peu par les nerfs, il ne peut pas si bien faire sa systole qu'auparavant, pour pousser vigoureusement le sang dans toutes les parties du corps. Ce qui fait encore qu'il

ne se sépare que fort peu de cette liqueur acide, qui est la partie du sang la plus pénétrante, pour aller dans le ventricule; & ainsi par ce défaut d'acides, la Coction demeure imparfaite. Ajoutez encore à cela que personne n'ignore qu'une meditation trop forte après le repas, aussi bien qu'une extrême tristesse peuvent beaucoup échauffer le sang, & luy causer de grandes alterations: de telle sorte que le sang en estant gâté, il ne scauroit fournir à l'estomach que de mauvais levains insuffisans pour bien fermenter & incapables de dissoudre les alimens.

Pour ce qui est du sommeil que l'on prend immédiatement après le repas, il empesche la digestion d'une autre maniere. Car comme on s'endort ordi-

nairement la bouche fermée, il arrive que les vapeurs qui s'élèvent en quantité de la fermentation qui se fait des aliments avec les acides, & qui devoient s'exhaler par là, ne trouvant pas leur issue libre, sont contraintes de retomber dans le ventricule; & venant à s'épaissir par le séjour qu'elles y font, elles forment des cruditez qui troublent la Coction. D'ailleurs il ne se peut pas échapper beaucoup de vapeurs, parce que l'Oesophage, qui est le canal par où elles passent jusqu'à la bouche, n'est jamais si ouvert que dans la veille. Et tout le monde convient qu'il s'affaisse aussi bien que toutes les autres parties par un défaut d'écoulement d'esprits dans les nerfs; c'est pourquoy s'il arrive qu'on veuille dormir après sou-

per, il est bon d'attendre pour le moins trois heures, jusqu'à ce que la Coction soit fort avancée, avant que de s'aller coucher.

Mais puisque nous en sommes sur cette matiere, il ne sera pas hors de propos, ce me semble, avant que de la quitter, de resoudre si la digestion se fait mieux pendant le sommeil, que pendant la veille.

Il y a beaucoup de Medecins, & tous les Anciens sont dans ce sentiment, qui croient que la Coction se fait mieux durant le sommeil que durant la veille: & la meilleure raison qu'ils ont à nous dire, est que la chaleur de l'estomach se trouve plus grande en dormant qu'en veillant, & par consequent qu'elle est plus capable de cuire les alimens.

La chaleur est plus grande, il est vray, parce que le sang roule plus abondamment dans les gros vaisseaux, au lieu qu'il n'en va que peu dans ceux qui sont répandus dans tout le reste du corps : mais il ne s'ensuit pas que la digestion s'en fasse mieux ; car si cela estoit, les poissons dans qui l'on ne remarque point de chaleur actuelle ne pourroient rien cuire. De même parmi les hommes, ceux qui sont d'un temperament bilieux, feroient mieux la coction, que ceux qui sont d'un temperament melancolique ou un peu froid, & ceux qui auroient la fièvre, que ceux qui seroient sains ; ce qui repugne à l'experience. D'ailleurs la chaleur la plus forte & la plus violente du feu même, pourroit-elle en aussi

peu de temps & si bien dissoudre le fer & le cuivre que fait l'Autruche ? pourroit-elle non plus digerer les os, comme fait le chien ? non ce sentiment n'est pas soutenable & ne sauroit s'accorder avec l'expérience : Il faut donc avoir recours à cette liqueur acide & à cet esprit dissolvant répandu dans l'estomach de tous les animaux, mais incomparablement plus fort, plus actif, & plus tranchant dans ces derniers, puisqu'il est capable de digerer & de briser en peu de temps les corps les plus solides & les plus durs ; & jusques dans les poissons même, il semble que c'est l'acide seul qui fait la dissolution des alimens qu'ils avalent, puisqu'il ne paroist pas, comme j'ay dit, qu'ils soient actuellement chauds.

Mais on m'objectera peut-estre , qu'il est surprenant de voir que cet acide , qui par ses pointes brise & incise les corps les plus durs , comme dans l'Autruche & dans les chiens, épargne les membranes de l'estomach , qui sont si foibles & si peu capables de resister.

Je réponds, que ce Phenomene a quelque chose de merveilleux , & la raison qu'on peut rendre d'une difference si extraordinaire , se prend de la disposition qui se trouve entre ces corps : car comme nous voyons en Chymie que l'eau forte qui dissout le cuivre, le fer & l'argent , n'agit point sur la cire, à cause qu'elle cede facilement, & par son peu de resistance arreste son mouvement : nous pouvons dire aussi que l'acide qui dissout les mêmes corps dans

dans l'estomach de l'autruche, ne ronge ny ne perce en aucune maniere les membranes quoy qu'extrêmement foibles & delicates, lorsqu'il les picote, à cause que ces pointes ne s'accommodent pas bien aux pores, & qu'en cedant elles mêmes, elles affoiblissent son action.

Pour preuve encore de cette verité, c'est que nous voyons que dans l'estomach des hommes, les peaux de raisins qui sont si délicates, ne se digerent jamais, & qu'on les rend toujours comme on les a prises; ce qui vient de ce que ces peaux estant d'un tissu fort serré, & se trouvant extrêmement lisses & polies, les pointes de l'acide ne font que glisser par dessus, sans pouvoir les pénétrer.

Cela donc posé pour fondement , que c'est un acide que les glandes versent dans l'estomach , qui fait la dissolution des alimens : Je dis qu'elle se fait mieux pendant la veille , que pendant le sommeil : car outre que j'ay l'experience de mon côté , en ce que nous remarquons , qu'on a ordinairement plus d'appetit à souper qu'à dîner , ce qui prouve que la digestion se fait mieux durant la veille , quoy que l'espace du temps soit bien plus considerable du souper au dîner , que du dîner au souper. J'ay encore deux raisons pour appuyer mon sentiment. La premiere est que pendant la veille le sang se purifie mieux , parce que la transpiration est plus grande. Or plus le sang est louable & bon , plus les

acides qui en sont la partie la plus pénétrante, sont purs & tels enfin qu'ils doivent estre pour bien dissoudre les alimens. La seconde raison est que durant la veille, l'écoulement des esprits estant plus grand que dans le sommeil, toutes les fonctions se font aussi beaucoup mieux; le diaphragme & les muscles du bas ventre aident l'acide par leur mouvement, augmentent son action, & font qu'il pénètre beaucoup mieux les alimens. Il n'en est pas de même pendant le sommeil: car outre que le diaphragme n'a pas un si grand mouvement que dans la veille, parce qu'il ne reçoit pas à proportion tant d'esprits dans les nerfs; les muscles du bas ventre n'agissant que foiblement, l'acide de l'estomach demeure sans ac-

S ij

tion. Davantage le sang ne transpirant pas si bien dans le sommeil que durant la veille, il ne sçauroit fournir des levains au ventricule qui soient aussi bons & aussi purs ; de toutes ces preuves, il s'ensuit que si la Coction se fait mieux en veillant qu'en dormant, il n'y a pas de doute aussi que la digestion ne se fasse beaucoup mieux ; car la digestion n'estant autre chose qu'une distribution du chyle qui passe du ventricule dans les intestins pour être pris par les veines lactées, & estre porté ensuite dans la masse du sang, il est clair qu'elle se doit mieux faire durant la veille que dans le sommeil ; parce qu'à mesure qu'une partie des alimens est dissoute & bien atténuée, elle est aussitost pressée, & par les propres

contractions de l'estomach, & par le mouvement du diaphragme, qui se trouve alors plus fort, les nerfs estant plus tendus & plus remplis d'esprits: elle est pressée, dis-je, d'aller de l'estomach dans le duodenum, & dans les autres intestins où la partie la plus subtile & la plus fine se crible par l'orifice des veines lactées, pendant que le plus grossier s'en va en excemens par les gros intestins. Ajoutez à cela qu'en se promenant après le repas, ou faisant quelque exercice modéré, le mouvement des muscles du bas ventre ne contribue pas peu à faire passer le chyle, quand il est bien fait & bien cuit, de l'estomach dans les boyaux; au lieu que pendant qu'on dort ces muscles sont dans une action lente; &

pour le diaphragme quoy qu'il se meuve toujours, son mouvement neanmoins n'est pas si grand que dans la veille, par la raison que je viens de dire.

Comme l'exercice moderé aide beaucoup à la digestion, la grande agitation qu'on se donne après le repas, la trouble & luy nuit extrêmement. La raison est que le diaphragme & les muscles du bas ventre se mouvant alors d'un mouvement déreglé & violent, & pressant fortement l'estomach, obligent le chyle d'en sortir pour aller dans les intestins plutôt qu'il ne faut; c'est à dire, avant qu'il soit bien épuré, & qu'il ait reçu toutes les fermentations nécessaires; de là vient que ce chyle ainsi gâté corrompt le sang, & luy apporte beaucoup de cruditez.

Le flux immodéré des mois & des hemorroides peut empêcher la coction, parce qu'il entraîne quantité d'esprits, d'où le sang demeure comme moisi, & ne fournit à l'estomach que de mauvais levains pour fermenter les alimens. C'est la même raison qu'on peut encore apporter pour les grands cours de ventre; car le sang étant fort gâté & corrompu dans ces sortes d'affections, il fournit des acides qui ne sont pas trop purs, ou qui se mêlant avec d'autres matieres hétérogenes, s'en trouvent embarrassées dans l'estomach, & ne peuvent agir que foiblement sur les alimens. La suppression des menstrues, des hemorroides, ou de quelque autre évacuation sensible peut troubler la fermentation qui se fait des acides avec les viandes

dans l'estomach, à cause que les matieres nuisibles & étrangères qui doivent s'évacuer par les lieux accoutumez, étant retenus par la masse du sang, la fermentent plus qu'à l'ordinaire, & la corrompent tellement que les glandes versent des acides dans l'estomach qui se ressentent de sa nature, & qui par consequent ne sont pas en état de bien fermenter les alimens. Les signes qui marquent que la coction est blessée, sont la tension, la pesanteur, ou l'inflammation du ventricule, & toutes sortes de rots. Tous ces signes à la réserve de la pesanteur, viennent d'une même cause, à sçavoir de la grande quantité de vents que la chaleur a élevé des alimens dans une fermentation imparfaite; s'ils sont poussez
au

au dehors , ils font ce bruit que nous appellons rots , allant heurter violemment contre l'air. Il y en a de deux especes , d'acides & de nidoreux , qui tiennent de l'odeur des œufs couvis : les derniers marquent plus de corruption dans l'estomach que les premiers , & que les acides font embarrassez dans une plus grande quantité de matieres impures. Si ces vents sont retenus dans le ventricule , ils l'enflent & l'estendent extrêmement , & font ce qu'on appelle gonflement ou distension. La pesanteur du ventricule vient de celle des alimens qui ne peuvent estre bien digerez & bien dissouts , demeurant long-temps presque dans le même état qu'on les a pris au fond de l'estomach ; & c'est pour cela qu'ils pesent sur luy.

T

& donne à l'ame cette triste & fâcheuse sensation , ou cette incommode perception du poids qui les fatigue.

Pour ce qui regarde les signes des causes externes , comme des excès dans le boire & dans le manger , ou de la mauvaise qualité des alimens qu'on a pris, on ne peut mieux les apprendre que des malades mêmes , ou des Assistans.

REMARQUE.

A l'occasion de la Coction blessée , nous avons expliqué la digestion , & nous avons dit qu'elle se faisoit par une liqueur acide que les glandes versent dans le ventricule , & que c'étoit la seule cause de la dissolution des alimens ; mais il ne sera peut être pas inutile de

s'étendre un peu d'avantage sur toutes les causes qui occasionnent la digestion des alimens.

Pour reprendre d'abord la premiere, je dis que l'experience favorise entierement le sentiment de ceux qui soutiennent que le dissolvant des alimens est acide, & c'en est, ce me semble, une preuve convaincante, de voir que les vapeurs qui remontent quelquefois à la bouche sont acres & acides ; de sorte que Vanhelmont a eu raison d'apporter le premier cet exemple.

Ceux qui disent que ces rapports ne se font sentir que lorsque les alimens ont séjourné trop de temps dans le ventricule, n'ont pas toujours la raison de leur côté ; car encore qu'il soit vray que cela puisse

T ij

arriver par quelque indisposition, néanmoins cette aigreur n'est que du plus ou du moins, y en ayant toujours dans le ventricule, au temps même que la digestion se fait, sans estre troublée ny empeschée. Et cet Anatomiste qui fait tant de bruit dans Paris n'a point de raisons pour nous prouver que ces levains qui coulent des glandes de la bouche & du ventricule, sont insipides & sans sels, & enfin qu'ils ne deviennent acides que lorsqu'on est indisposé, puisque l'expérience journaliere fait voir que les alimens qu'on rejette dans le vomissement, quelque temps après qu'ils ont esté dans le ventricule, sont sentis acides; ce qui ne manque jamais d'arriver dans l'état naturel & hors de maladie. Tout le monde sçait

encore que quand on ouvre le ventricule de quelque animal dans le temps de la digestion, les alimens ont une aigreur considerable ; de forte qu'il y a lieu de conclure que tout ce que nostre Anatomiste a dit de ces levains est contraire à l'expérience ; & je m'assure que ceux qui le connoissent bien, ne me défavouëront pas, si je dis, qu'il a avancé ces choses pour paroistre singulier, & pour se distinguer des autres.

J'aurois icy lieu de faire remarquer qu'il a dit beaucoup de choses peu conformes à la raison & à l'expérience ; ce qu'il avança, par exemple, il y a quelques années à l'occasion des hernies en est une preuve évidente : mais par malheur il s'estoit trompé avec Suammerdam, comme il l'avoüa luy-mê-

me quelque-temps après ; aussi la chose estoit-elle trop visible pour ne pas se retracter. Je le laisse donc à ses sentimens particuliers pour ne pas faire cette digression trop longue.

Les alimens reçoivent trois préparations avant de se changer en chyle , comme tout le monde sçait. La première se fait dans la bouche , la seconde dans l'estomach , & la troisième dans les intestins. Mais il y a particulièrement deux choses qui contribuent à la digestion ; l'action des levains, & le mouvement des organes. Les alimens sont d'abord humectez dans la bouche par la salive , qui coule des salivaires supérieures & inférieures , des glandes sublinguales, que Bartholin le jeune nous a le premier découvertes , & enfin

de celles qui tapissent la cavité de la bouche, lesquelles sont comme autant de sources & de robinets qui fournissent en abondance cette liqueur qui pénètre les alimens, & qui s'y insinuent si facilement à cause du mouvement des mâchoires & des dents dont elles sont armées. Il y en a pour couper, pour retenir la proye, & enfin pour moudre & briser les alimens en mille petites parties, comme l'a fort bien remarqué Galien, & après luy le célèbre Monsieur Gassendi, qui dit en quelque endroit de ses Ouvrages, que les dents de l'homme ne sont pas propres pour déchirer la chair, mais pour moudre & broyer le grain, & que ç'a esté à l'imitation des animaux que l'homme a commencé à manger de la chair;

T iij

ce qui est une raison Morale,
& non pas Physique.

Les alimens ayant esté mâchez & paîtris dans la bouche, la langue qui est une paëlle mobile les pousse, comme un piston dans l'œsophage, où ils sont poussez de nouveau par la contraction des fibres charnuës de la seconde tunique, & c'est après estre descendus dans le ventricule, qu'ils se fermentent, qu'ils se divisent, & qu'ils sont pénétrez de cette liqueur acide qui coule des glandes de l'estomach, & que les organes mettent en mouvement.

C'est une chose qui faute aux yeux de tout le monde que l'agitation est d'un grand secours pour faire fermenter les alimens dans le ventricule des animaux. La nature a tellement disposé les choses dans ceux qui n'ont

point de dents, comme les oiseaux, que leur propre ventricule est un double muscle fort & robuste, garni intérieurement d'un gros parchemin canelé, dans lequel s'enchasse le gravier que ces oiseaux avalent, & qui fait le même office que les dents dans les autres animaux. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que les pièces de monnoye qu'on fait avaler aux Autruches soient si-tost usées, & que les perles brutes qu'on donne à avaler aux pigeons & aux poules, deviennent si polies; & quoy que le frottement en soit en partie cause, il est seur néanmoins que si elles restoient longtemps dans leur ventricule, elles se dissolveroient entièrement comme elles font dans le vinaigre distillé. Il faut remar-

quer que ces doubles courbez qu'on fait avaler aux Autru-ches, ont tous leurs caractères effacez, & si ceux de la surface convexe le paroissent quelquefois plus que les autres, cela vient du plus grand frottement, & des liqueurs qui ont eu plus de prise sur les endroits élevez & éminents; de même qu'en écurant la vaisselle l'on nettoye bien mieux les endroits élevez, & sur lesquels il y a de la prise, que ceux qui sont creux & plus enfoncez.

Il y en a qui se sont servis depuis peu de cet exemple, pour refuter la digestion des alimens par les acides; mais il me semble qu'ils n'ont pas plus de raison que dans plusieurs autres choses: car quoy qu'ils ayent veu les caractères

De la Coction blessée. 227
un peu plus usez d'un côté que
d'un autre, cela ne conclut pas
qu'il n'y ait point d'acides.

Trois choses contribuent à
faire la digestion. 1. Les ali-
mens. 2. Le mouvement des
organes. 3. Les liqueurs ; &
comme nous voyons dans l'art,
que le seul frottement ne suffit
pas pour user les corps durs ;
qu'il faut, par exemple, qu'un
Coutelier qui use l'acier sur la
meule, ait de l'eau pour faire en
forte que les parties qui se frot-
tent, se détachent plus facile-
ment des autres, car autre-
ment les choses demeureroient
à sec ; de même faut-il penser
qu'il y a dans l'estomach de
tous les animaux une liqueur
acide, active & pénétrante, que
les organes agitent & mettent
en mouvement.

Les organes qui avoisinent

le ventricule, sont le diaphragme d'un côté, & les muscles de l'abdomen de l'autre; ce sont comme autant de mains posées les unes sur les autres, qui paîtrissent les alimens, qui agitent les levains, & qui les font pénétrer plus avant. Ajoutez encore à cela les deux plans de fibres charnuës de la seconde tunique de l'estomach, lesquelles en se resserrant pressent continuellement les alimens, jusqu'à ce qu'ils ayent changé de nature, & qu'ils se soient convertis en chyle.

Ce sont encore ces mêmes fibres charnuës qui favorisent la descente du chyle dans les intestins, où il n'est pas si-tôt arrivé qu'il fermente de nouveau en se mêlant intimement avec la bile & le suc pancréatique. Cette fermentation sert

à le rendre plus liquide & plus coulant, elle débarrasse les parties subtiles des grossières, elle le rend plus parfait par ce mélange, & enfin elle le fait devenir blanc comme du lait.

Par là il est aisé de rendre raison de tous les autres effets que ces levains produisent; la bile par exemple, qui est chargée d'alkalis volatils & de parties huileuses, & le suc pancréatique qui est une liqueur acide, ne peuvent se mêler sans fermenter, & sans donner lieu aux parties subtiles de se dégager des grossières pour entrer dans les veines lactées, où elles sont encore poussées par le mouvement des muscles du ventre, & par les contractions répétées des fibres charnues & annulaires de la seconde tunique des intestins.

Le chyle ainsi engagé dans les embouchures des veines lactées , passe ensuite dans la glande qui est au centre du mésentère dans les animaux ; & dans l'homme il va aux glandes lombaires, qui sont les réservoirs du chyle , où il rencontre la lymphe , qui le rend plus coulant & plus propre à circuler , continuant sa route dans le canal thorachique par le mouvement du diaphragme & par le secours des valvules, il se décharge enfin dans la sousclavière gauche , & de là dans la veine cave au ventricule droit du cœur.

Toutes ces choses sont assez connues des Sçavans ; mais ceux qui commencent ne seront peut être pas fâchez de l'idée claire que je viens de leur donner de la digestion des alimens.

CHAPITRE IV.

*De la Lienterie, & de la Cœli-
liaque passion.*

QUoy qu'on place ordinairement la Lienterie parmi les maladies des intestins, parce que c'est une espece de flux de ventre ; j'estime néanmoins qu'elle l'est beaucoup mieux parmi celles de l'estomach, & immédiatement après la coction blessée ; car quoy que la lienterie soit une action abolie, & par consequent une des especes de ce genre ; je trouve que l'estomach est premièrement affecté dans cette maladie, & qu'il l'est beaucoup plus que les intestins, comme je vais le faire voir dans la suite.

On définit la lienterie une es-

pece de flux de ventre , ou plutôt une prompte excrétion des alimens qui sont rendus par bas , de la maniere qu'on les a pris. Les alimens sont fort peu cuits , & il y paroist quelque sorte d'alteration. On donne à cette affection le nom de Cœliaque passion.

Il y a deux causes de lienterie & de la Cœliaque passion, qui sont une grande irritation, & un grand relaschement des fibres du ventricule.

Pour ce qui est de l'irritation, il est certain que s'il y a dans l'estomach des matieres acres qui en irritent violemment les fibres, il faut necessairement que tout ce qu'il y a dedans soit poussé d'abord dans les intestins pour estre jetté dehors. Or il y a de l'apparence que ces matieres sont fortement attachées,

& de la Cœliaque passion. 233
chées, & comme fichées dans
les replis de la tunique interne
de l'estomach dans cette ma-
ladie, puisqu'elle dure long-
temps, & que la cause n'en
peut estre emportée qu'à la
longue par des remedes pur-
gatifs ; ainsi toutes les fois
qu'on prend des alimens, on
les rend bien-tost comme on les
pris, parce que ces matieres
fixées irritent continuellement
la membrane de l'estomach,
& ces irritations estant suivies
de tout autant de contractions,
il est de toute necessité que
les viandes passent d'abord du
ventricule dans les intestins,
d'où elles sont entraînées en
bas, autant par leur propre pe-
santeur que par les irritations,
& les contractions qu'elles font
faire aux intestins.

Mais on me dira peut-estre

V

que l'irritation des fibres du ventricule, causée par ces fortes de sels, doit faire un effet tout contraire à celui que je pretends, qui est que les fibres se trouvant alors plus remplies d'esprits, elles se serrent plus fortement, & en se serrant bien loin de pousser les alimens dans les intestins, elles sont au contraire bien mieux en état de les retenir dans la capacité de l'estomach, en les embrassant & les empoignant comme une main.

Je réponds, que dans l'état naturel tout se doit faire ainsi, parce que l'irritation est douce, & que les fibres de l'estomach ne sont pas fort piquées : mais dans la lienterie, il en est à peu près de même que dans les grands purgatifs ; & comme nous voyons qu'un remède vio-

& de la Cœliaque passion. 235
lent irritant extrêmement les
fibres de l'estomach, luy fait
faire à proportion de fortes
contractions, par le moyen
desquelles il se décharge des
matieres étrangères qu'il enfer-
me dans son sein : ainsi ces
matieres acres qui sont atta-
chées aux replis de la tunique
interne du ventricule picotent
violemment les fibres, & dé-
terminant les esprits animaux
par ce picotement à y couler
en plus grande quantité, doi-
vent produire le même effet &
sur les fibres, & à l'égard des
alimens.

On peut m'objecter, 2. que
si l'irritation des fibres de l'e-
stomach estoit la cause de la
Lienterie, il s'ensuivroit de là
que ces matieres acres devroient
tost ou tard produire un ul-
cere dans la membrane in-

V ij

terne de cette partie.

Mais je réponds , que pour ulcerer cette membrane , il faut des pointes plus fortes & plus massives que ces matieres n'ont pas ; & d'ailleurs estant répandues & fort dispersées dans toute la capacité de l'estomach , elles ne scauroient produire cet effet , quand même leurs tranchans auroient assez de masse , comme beaucoup d'épingles appliquées contre une main , ne pourroient faire chacune qu'une petite piquure estant fort séparées ; au lieu que si elles estoient bien ramassées dans un endroit de la main , elles feroient une ouverture considerable.

La seconde cause de la lienterie est un grand relaschement des fibres du ventricule , lesquelles ne pouvant retenir les

de la Coliaque passion. 237
alimens, les laissent échapper
dans les intestins, où elles sont
poussées en partie par le mou-
vement, & par la compression
du diaphragme qui va heurter
contre l'estomach avec force,
& en partie par leur propre
poids. Ajoutez à cela que les
contractions des fibres mêmes du
ventricule, qui quelques relas-
chées qu'elles soient par les
grandes humiditez qui s'y trou-
vent, ont néanmoins assez d'es-
prits pour faire de petites con-
tractions, & aider à faire des-
cendre les alimens, qui ne don-
nant pas le temps aux acides
de les dissoudre, se font voir
presque sous la même forme
qu'on les a pris; & si on les
rend par les selles peu de temps
après qu'on les a avallez,
c'est qu'estant receus dans les
boyaux, ils les picotent, les

irritent, & par les fortes contractions qu'ils leurs font faire, les obligent à se décharger bien-tost.

Dans la Coeliaque passion il n'y a pas tant d'humiditez superflües, & les acides y sont en plus grande quantité que dans la Lienterie : car on voit que les alimens qu'on rend par les felles, ne sont pas tout à fait cruds, & qu'ils ont au moins receu quelque sorte d'alteration.

Les signes de cette maladie se prennent des choses que nous avons dites, c'est pourquoy nous nous contenterons de remarquer seulement qu'elles en sont les causes. On connoist quand la Lienterie est causée par des matieres acres qui irritent fortement les fibres du ventricule, par la soif qui presse

De la Cœliaque passion. 239
quelquefois les malades , par
des douleurs qu'ils ressentent
de temps en temps à l'orifice
superieur de l'estomach , & par
les excretions bilieuses ; & ge-
neralement par tout ce qui mar-
que beaucoup de bile & de cha-
leur dans le corps.

Si c'est au contraire des hu-
miditez , qui relaschant les fi-
bres du ventricule , causent la
Lienterie , on le connoist à une
constitution phlegmatique , ou
à un épuisement de sang & d'es-
prits qui arrive d'ordinaire après
de longues maladies , ou bien
lorsque le sang se trouve com-
me moisi & presque tout a-
queux. On le connoist encore
au dégoût , & en ce qu'il n'y a
ny douleur ny soif dans l'esto-
mach , & enfin aux excremens
pituiteux.

Pour ce qui regarde le pro-

gностic, la Lienterie & la Cœliaque passion sont fort dangereuses si elles durent longtemps, parce qu'elles emportent la nourriture de tout le corps; delà vient qu'elles sont ordinairement suivies de l'atrophie, ou de l'hydropisie; & si elles se joignent elles-mêmes à d'autres maladies très-longues & très-fâcheuses, elles sont estimées mortelles par la même raison.

Lorsque l'on entreprend de guerir cette maladie, il faut toujours avoir égard à deux causes différentes qui la produisent; ainsi quand elle est causée par des matieres acres qui sont dans l'estomach, il faut d'abord commencer par une petite saignée, & ensuite emporter ces tumeurs par des purgatifs réitérez suivant qu'on
le

le jugera à propos, & par ce moyen on va en même temps & contre la cause conjointe, & contre l'antecedente.

Il ne faut pas non plus oublier les lavemens, puisque les intestins se ressentent de l'affection de l'estomach.

Si la lienterie est causée par des humiditez qui relaschent extrêmement les fibres de l'estomach, la saignée n'est pas nécessaire; & sur tout si cette maladie succede à d'autres qui ayent déjà fort abbatu le malade. Il faut seulement luy prescrire des purgatifs qui reçoivent la Rhubarbe, tant parce qu'il est nécessaire de vuidier l'estomach de ses humiditez superflues, que parce qu'il est toujours à propos de le fortifier.

Il est bon de faire entrer la Rhubarbe dans les lavemens

X

242 *De la soif contre nature,*
qu'on luy fera prendre, pour
fortifier les intestins & les bien
nettoyer; car comme il n'y a
que peu d'acides dans cette
affection, ou qu'ils sont du
moins fort embarrassez dans
beaucoup de phlegme, il ne
sera pas inutile de luy faire
prendre de temps en temps
des esprits acides tout seuls, &
dans des juleps.

CHAPITRE V,

*De la soif contre nature, & du
Diabete.*

LA soif, comme l'appetit,
peut estre blessée en trois
manieres, c'est à dire, qu'elle
peut estre diminuée, abolie &
dépravée. Elle est diminuée,
lorsqu'il y a des humiditez qui
abreuvent l'orifice superieur de

du Diabete. 243
l'estomach, qui en relaschent
les fibres, & émoussent l'action
des sels qui excitent la soif par
leur picotement. Elle est abo-
lie, quand ces eaux superflues
sont en si grande quantité qu'el-
les noient les sels & relaschent
extraordinairement les fibres
des nerfs, dont l'orifice supe-
rieur de l'estomach est tout re-
vêtu, en empeschant la soif,
qui est une perception de l'ame
ou une sensation particuliere.
Il peut encore arriver qu'elle
sera abolie, lorsque le cerveau
se trouvera offensé, & que les
fonctions animales se feront
peu ou point du tout, comme
dans la phrenesie par exemple,
ou dans quelque maladie sopo-
reuse. La soif enfin, comme la
faim, peut estre dépravée en
deux manieres; sçavoir ou
quand elle nous fait desirer

X ij

244 *De la soif contre nature,*
une quantité prodigieuse de li-
queurs, & qu'elle nous porte
à boire beaucoup plus qu'il ne
faut : mais cette sorte de soif
dépravée qui nous fait desirer
des liqueurs contraires & nu-
cibles, pourroit se rapporter au
Pica, & ne demande que les
mêmes remèdes. Je ne m'ar-
rêteray qu'à bien expliquer cel-
le qui pèche en quantité, par-
ce qu'elle est la plus dangereu-
se & la plus importante de tou-
tes à sçavoir.

Pour commencer d'abord par
la définition de cette maladie,
je diray que le Diabete est une
soif qu'on ne peut appaiser, &
& qui est suivie d'une très-
prompte & très-abondante éva-
cuation de ce que l'on boit, par
les urines, sans qu'il y paroisse
aucun changement.

La cause conjointe du Dia-

bete consiste en de certains sels qui s'échappent de la masse du sang dans l'orifice supérieur de l'estomach auquel s'attachants par leurs pointes, ils le picotent d'une étrange maniere, & excitent cette soif extraordinaire dont nous parlons : & comme ils sont fort grossiers & massifs, dès qu'ils se sont une fois attaché à cette partie, ils ne s'en séparent pas facilement. Ajoutez encore, que dans ces malades la masse du sang qui est fort éloignée de son état naturel en fournit de nouveaux qui les alterent, & les pressent d'une soif que rien ne peut éteindre ; ainsi les Diabetiques boivent extrêmement & sans cesse urinent à proportion de ce qu'ils boivent. Enfin il ne paroît aucune alteration dans l'eau, ou les autres liqueurs

246 *De la soif contre nature,*
qu'ils avallent , parce qu'elle
ne fait point de séjour ny dans
l'estomach ny dans la masse du
sang , & qu'elle est rendue par
les urines presque aussi-tost
qu'elle est avallée.

Galien avoit crû & tous les
Anciens Medecins après luy,
que le Diabete estoit une affe-
ction des reins , fondez peut-
estre sur cette grande quantité
d'urines qu'on voyoit rendre
aux malades ; c'est pourquoy
ils le faisoient consister dans
une intemperie chaude de cette
partie , qui attiroit à elle par sa
chaleur une bonne partie de
la serosité qui se trouve dans
la masse du sang. Mais sans
m'arrêter long-temps à refuter
une opinion qui se détruit as-
sez d'elle-même , je diray seu-
lement que supposé que l'ex-
trême chaleur des reins attirât

la serosité ; n'est-il pas vray qu'elle devroit en même temps la refoudre, & par consequent point d'urines copieuses. De plus il n'y auroit ny douleur, ny pesanteur dans cette partie; enfin on ne voit aucun signe qui pût leur faire croire que le Diabete en fût une affection; & quand même tous ces signes s'y rencontreroient, le Diabete ne peut estre l'effet d'une chaleur attractive, parce qu'en bonne Physique un corps n'en attire point un autre, & que tout se fait par impulsion.

Je ne nie pas néanmoins que les reins ne puissent estre affectez dans la suite, à cause que cette grande abondance d'eaux qu'on rend par les urines relâche & ouvre extrêmement les conduits, & y fait naître par ce moyen un vice de con-

248 *De la soif contre nature,*
formation ; & dès qu'une fois
les conduits des reins sont si
ouverts & si relaschez , ils ne
contribuent pas peu à entrete-
nir le Diabete, en facilitant le
passage des eaux , & des sérosi-
tez qui y coulent.

Il y a des Auteurs qui affu-
rent avoir vû rendre plus de
vingt livres d'eau par les uri-
nes ; mais cela ne s'accorde pas
avec l'experience des plus fa-
meux Praticiens de nos jours,
qui disent n'avoir jamais traité
de Diabetique qui n'urinât qu'à
proportion seulement de ce
qu'il beuvoit ; & comme ces
malades boivent extraordinaie-
rement , parce qu'ils sont pres-
sez d'une soif continuelle , leurs
urines ne peuvent estre aussi
que fort abondantes ; mais
quelques copieuses qu'elles
soient , on a remarqué qu'el-

les n'excedent point la quantité de la liqueur que les malades ont prise ; & de fait on ne ſçauroit s'imaginer d'où pourroit venir cette quantité prodigieufe d'eau qu'on nous a voulu faire croire que les Diabetiques rendent ; car quand toute la maſſe du ſang ſeroit aqueuſe , & qu'elle s'en iroit avec la liqueur qu'ils boivent par les urines , pourroit-elle fournir toute celle qu'on pretend. On me dira que l'air que les malades respirent , & qui entre par les pores du corps , ſ'y change en eau ; mais ſuppoſé que ce changement arrive , ce qui eſt bien difficile à croire , qui remplira , je vous prie , enſuite la place de cet air ? puis que tout eſt plein dans le monde , & qu'un corps ne ſçauroit ſe déplacer qu'un au-

250 *De la soif contre nature,*
tre en même temps n'occupe
sa place. On répondra que ce
sont des vapeurs & des exha-
laisons qui s'élevent de la terre
& de l'eau ; de sorte qu'à le
bien prendre, il arrivera à cha-
que moment dans le monde de
grands changemens, qui seront
comme autant de miracles à
l'occasion d'un Diabetique ;
Voyez de grace que d'absur-
ditez qui sont renfermées dans
ce raisonnement.

Il est encore une autre espe-
ce de Diabete qui ne vient ny
des reins, ny du ventricule ;
mais seulement d'une grande
dissolution du sang ; c'est à dire
que la masse du sang estant
toute fonduë, & ne contenant
presque plus que de l'eau, une
bonne partie s'en va par les
urines. Si ces Diabotiques
n'ont pas une si grande soif

que les premiers, ny des symptomes si fascheux, ils urinent en recompense beaucoup plus qu'eux, par la raison que je viens de dire; & c'est à ces marques qu'on le peut distinguer.

On pourra m'objecter, pourquoy les serositez qui abondent alors dans la masse du sang, ne s'échappent pas par les muscles ou dans les jointures, pour faire le rhumatisme ou la goutte, plustost que dans les reins pour faire le Diabete; puis-que cestrois maladies viennent d'une même cause, & que le sang se trouve aussi bien dissout dans les deux premieres, que dans la dernière? ou bien il faut convenir que les reins sont alors affectez, & qu'ils ont quelque défaut qui détermine les serositez à y couler

252 *De la soif contre nature,*
plûtost que dans une autre
partie. Je répons, que les reins ne
sont nullement affectez dans
le Diabete, non plus que les
autres parties du corps : mais
ce qui fait que les serositez s'y
échappent plûtost qu'aux join-
tures & dans les muscles, c'est
qu'elles ont plus de masse, &
que par leur pesanteur elles
tendent en bas & gagnent les
reins, où elles se séparent d'au-
tant plus aisément, que le sang
qui est déjà dépoüillé d'esprits,
n'a pas assez de force pour les
entraîner avec luy, & leur fai-
re continuer la circulation; au
lieu que les serositez, qui font
le rhumatisme & la goutte,
estant fort tennës, & ayant
beaucoup de mouvement, sont
facilement emportées par le
courant du sang qui ne leur

donne pas le temps de se séparer dans le rein : Mais aussi comme elles ont déjà perdu beaucoup de leur mouvement, avant que d'arriver aux muscles & aux jointures qui sont vers la superficie du corps, & que d'ailleurs l'air qui touche immédiatement ces parties, & qui entre dans leurs pores, sert à rafraîchir les serositez, il arrive qu'elles s'y échappent assez souvent, & d'autant mieux que leurs petites parties s'accommodent & s'ajustent comme il faut, aux pores des muscles & des jointures qui se trouvent refroidis par l'air.

Ces deux especes de Diabete sont accompagnées des mêmes signes ; sçavoir d'une grande soif, d'une excretion d'urine prompte & abondante, de la fièvre, & de la maigreur de

254 *De la soif contre nature,*
tout le corps ; il y a seulement cette difference , que dans le diabete qui vient de la dissolution du sang , les symptomes sont moins fascheux que dans celuy qui est causé par ces sels fixes , ou par ces matieres grossieres qui sont fortement attachées à l'orifice supérieur de l'estomach. Il y a encore cette difference entre ces deux especes de maladie , que quoy que dans la derniere, les urines soient moins abondantes que dans la premiere, parce que le malade ne boit pas tant, n'ayant pas une si grande soif; elles excèdent aussi (ce qui ne se trouve pas dans les autres Diabetiques) la quantité d'eau que ces derniers avallent , par la raison que j'ay dite. Il reste maintenant à expliquer d'où viennent la fièvre & la maigreur

de tout le corps.

La fièvre est causée par la grande quantité de sels qui se trouvent dans la masse du sang des Diabetiques, lesquels venant à se mêler ensemble mettent le sang dans une agitation tres-grande, & par leurs pointes en rompent la tissure; d'où provient qu'il se dissout, & que les parties sereuses se détachent si facilement des autres.

La maigreur de tout le corps vient de ce que le chyle, & tout ce qu'il y a d'humiditez dans les parties solides, estant entraîné dans les reins par la serosité & l'eau qu'on boit, tout s'en va par les urines: la masse du sang se trouve à la fin dépoüillé de son vehicule, & étant à sec, la soif, la faim & la maigreur augmentent de plus en plus. Quand on en est venu

256 *De la soif contre nature,*
jusqu'à ce point, on voit ordinairement que la peripneumonie succede au Diabete; la raison est que le sang estant dans cet état presque dépoüillé de sa sérosité, il ne coule dans le poulmon que tres-lentement, & comme toute la masse passe par ce viscere, les veines s'en remplissent tellement, qu'il en creve bien-tost quelqu'une par où le sang s'extravase, & produit la peripneumonie.

Les causes évidentes de cette maladie, du moins les principales, sont toutes sortes d'excez dans le boire & dans le manger, & particulièrement dans le boire quand ce sont des liqueurs acides, comme de la biere par exemple, ou de la limonade, parce qu'elles dissolvent la masse du sang, & la remplissent de sérositez, ou quelque

quelque profonde melancolie, ou quelque passion languissante, qui gâtent le sang à la langue; & enfin toutes les choses capables de le dépouiller de ses parties douces & balsamiques, & le rendre fort salé.

Pour ce qui regarde le pronostic, il est certain que le Diabete, qui est causé par des sels acres & brûlans, & qui sont fortement attachez à l'orifice supérieur du ventricule, est ordinairement incurable, parce qu'il est difficile d'emporter par les remedes une cause si opiniâtre; & le sang de ces diabetiques étant extrêmement éloigné de sa disposition naturelle, est toujours en état de fournir au foyer de la maladie, sans qu'on puisse jamais bien le corriger luy-même,

Y

Il est encore bien difficile de guerir cette espee de diabete qui vient d'un sang fort dissout, & sur tout s'il a jetté de profondes racines ; car au commencement que la dissolution du sang n'est pas encore extrême, on pourroit y apporter quelque remede, & le remettre dans son état naturel par des incrassans, ou autres medicamens de cette nature: mais si ce mal a esté negligé, & que le sang n'ait plus de consistance, on ne peut en revenir en aucune maniere, soit dans l'un, ou dans l'autre diabete. Enfin dans le premier espee de diabete, l'on tombe dans le marasme, ou dans la peripneumonie, par un défaut de nourriture ; & dans la seconde, par un défaut de serositez.

Pour bien traiter la premiere espeece de diabete , il faut avoir en vûe deux choses ; la premiere , d'emporter s'il se peut , la cause conjointe , qui n'est autre chose que ces sels fortement attachez à l'orifice superieur de l'estomach ; la seconde , d'empescher qu'il ne s'y en décharge de nouveaux.

Un remede purgatif, doux & benin satisfait en même temps à ces deux intentions , parce qu'il entraîne d'un côté quelque portion de ces matieres qui sont dans le ventricule , & de l'autre se mêlant avec la masse du sang , il emporte aussi quelques parties des ferments qui y sont ; & de cette maniere on previent en quelque façon des nouvelles décharges : de sorte qu'il seroit bon de réiterer de temps en temps ces purgatifs,

Y ij

260 *De la soif contre nature,*
suivant qu'on le trouveroit à
propos ; & le premier n'en fera
que mieux son effet, s'il est pre-
cedé de la saignée, qui serviroit
d'ailleurs à rafraîchir la masse
du sang, & à diminuer son mou-
vement.

Mais le meilleur remede de
tous pour cette maladie confi-
ste à user du lait, qu'on leur
peut donner d'abord pour tou-
te nourriture, parce qu'il est
bon pour rafraîchir leur sang,
& émousser les pointes des sels
dont il est plein.

Le diabete qui vient de la
dissolution du sang, a besoin
aussi de la saignée & de la pur-
gation, pour calmer la fermenta-
tion du sang, & enlever les
parties hétérogenes.

Le lait de vache est le sou-
verain remede pour ces sortes
de diabetiques : car comme ils

ont le sang extrêmement dissout, rien n'est plus propre à l'épaissir & luy donner la consistance qu'il demande ; outre qu'il sert encore à l'adoucir ; car il faut sçavoir que le sel y prédomine, aussi bien que dans celuy des autres diabetiques ; il est vray qu'il n'y est pas en si grande quantité.

Les amandes, les hordeats, les émulsions & autres choses de cette nature qui peuvent épaissir le sang conviennent dans cette maladie, bien qu'ils n'agissent pas si puissamment que le lait de vache.

Enfin les demi bains d'eau douce tiède ne sont pas à oublier pour l'une & l'autre espèce de diabete, non plus que les lavemens,



CHAPITRE VI.

Du Hoquet.

LE Hoquet est un mouvement convulsif du ventricule, lequel est suivi d'abord de celui du diaphragme.

La cause prochaine & immediate du hoquet consiste en des matieres acres, qui s'estant arrestées à l'orifice superieur de l'estomach le picotent & l'irritent, & par l'ébranlement qu'elles causent dans les nerfs, mettent les esprits dans un mouvement déréglé. Or comme le diaphragme est continu au ventricule, & qu'ils reçoivent tous deux des nerfs de la huitième paire; l'un ne sçauroit estre fortement ébranlé sans qu'en même temps l'autre ne le

soit pareillement : ainsi cette agitation convulsive qui commence dans l'estomach, passant jusqu'au diaphragme, les fibres de ce dernier viennent à se grossir, & à se gonfler excessivement par l'agitation extraordinaire des esprits animaux, qui rendent la surface extérieure si convexe, qu'elle presse extrêmement le poulmon, & en chasse l'air, lequel allant heurter violemment contre l'épiglotte, excite en sortant le son qu'on entend ordinairement quand on a le hoquet.

On ne peut pas nier que le hoquet ne commence dans le ventricule, puisqu'on voit par expérience, qu'un morceau mal mâché qui s'arrête quelquefois à l'orifice supérieur de l'estomach, ne manque pas aussi-tôt

à le produire. Et pour preuve de ce que je dis, c'est qu'en beuvant un moment après le hoquet, comme on a accoutumé de faire, on le fait bien souvent cesser; dont la raison est que l'eau qu'on avale doucement & à longs traits, se charge en passant dans l'orifice supérieur de cette partie de l'aliment mal mâché qui l'irritoit, & l'entraîne avec elle dans le fonds de l'estomach.

On ne peut pas nier aussi que le diaphragme n'y ait part, bien qu'il ne soit pas le premier affecté; car quoy que dans cette agitation convulsive, l'expiration soit fâcheuse, violente & difficile, l'on peut néanmoins arrêter le hoquet pour quelques momens en s'empeschant de respirer; ce qui ne se pourroit pas faire s'il n'y avoit que
le

le ventricule qui fût en convulsion,

Il seroit inutile de vouloir chercher d'autres signes pour connoître le hoquet, que le hoquet même, car il n'est pas si-tost formé, qu'il est évidemment connu.

Je passe donc au prognostic, & dis d'abord, que le hoquet qui vient d'une cause évidente & procatartique, comme de trop manger ou de trop boire, n'est pas dangereux, parce que ce peu de parties acres qui s'étoient élevées d'une trop grande fermentation dans l'estomach vers son orifice supérieur se dissipent facilement & n'étant plus soutenues par d'autres, le hoquet cesse bientôt.

Hippocrate remarque que le hoquet qui succede au vomis-

Z

sement, & qui est accompagné d'une grande rougeur des yeux est de mauvais augure. La plupart des anciens Auteurs ont tasché d'en donner la raison. Ils ont dit que cela venoit de ce qu'il y avoit inflammation au ventricule & à la teste, laquelle n'estoit pas seulement la cause du hoquet, mais encore de la rougeur des yeux, & voicy comme ils ont raisonné. Si le vomissement (ont-ils dit) estoit causé par des matieres acres qui picotent l'oesophage, il s'enfuivroit que ces sortes de matieres acres estant renduës par le vomissement, le hoquet bien loin de luy succeder devroit au contraire cesser avec luy, & il ne pourroit plus aussi s'élever aucune vapeur vers les yeux pour les rougir; ils ont ensuite con-

dit que le vomissement tant s'en fait qu'il ait esté profitable, qu'ayant au contraire attiré après luy & le hoquet & la rougeur des yeux, dépendoit d'une inflammation du ventricule ou du cerveau: car le cerveau enflammé exprime le sang vers les veinules des yeux; & comme il y a communication du cerveau avec le ventricule par les nerfs de la huitième paire, c'est pour cela que le hoquet & le vomissement suivent l'inflammation de la teste. Le ventricule aussi estant enflammé fait le vomissement, & le vomissement fait le hoquet & la rougeur des yeux tout ensemble, le sang plus vif & le plus ardent se portent aux yeux, à cause de la communication qui est entre ces parties.

Mais pour voir la foiblesse

Z ij

de ce raisonnement , on n'a qu'à considérer ce qui arrive en cette partie , lorsqu'elle est en convulsion. Il faut premièrement que les nerfs soient piqués par quelques matieres acres, & que le déreglement & l'agitation des esprits suivent d'abord cette irritation. Or nous voyons que l'inflammation d'une partie quelque grande qu'elle soit, n'est pas capable d'irriter les nerfs pour causer un mouvement convulsif, à moins qu'une portion de sang extravasé venant à s'aigrir dans la suite par le séjour qu'elle fait dans la partie enflammée, ne se jette après sur les nerfs; en ce cas il pourroit y avoir convulsion, mais cela arrive fort rarement, & il est toujours vray que l'inflammation, comme inflammation, ne la

peut jamais causer : d'où il s'ensuit que le hoquet estant un mouvement convulsif du ventricule selon le sentiment des Anciens Medecins , ne peut estre causé par l'inflammation du ventricule , mais seulement par des matieres acres , comme j'ay dit , qui piquent son orifice superieur , lequel est tout nerveux , & par consequent extrêmement sensible.

Si ce n'est pas l'inflammation du ventricule , qui cause le hoquet, c'est encore moins celle du cerveau : car si cela estoit , on verroit toujours arriver quelque maladie soporeuse avec le hoquet , & il n'est pas possible de concevoir qu'un sang extravasé, qu'on suppose faire l'inflammation du cerveau , n'en presse la substance ; & s'il en presse la

Z iij

substance, c'est une necessité que le passage des esprits animaux soit interrompu, & qu'il y ait consequemment carus ou léthargie, ou quelque autre affection soporeuse; ce qui repugne à l'experience,

Si les Anciens avoient connu la circulation du sang; ils ne se seroient pas trouvez si embarrassez pour expliquer ces symptomes. On voit que le ventricule se déchargeant de ses impuretez par le vomissement, le hoquet ne peut succeder à cette affection, si ces matieres acres & impures se forment seulement dans le ventricule: mais pour ce qu'elles viennent du sang, quand il est gâté & corrompu, il ne s'enfuit pas que quoy que le ventricule se fût entierement vidé de routes celles qui s'estoient

formées dans son sein, le hoquet & le vomissement ne pussent se succéder l'un à l'autre, & se trouver même ensemble, parce que la cause de ces deux maladies seroit fournie par le sang qui se déchargeroit d'une partie de ses impuretez dans l'estomach.

L'extrême rougeur des yeux, vient de ce que le sang le plus vif & le plus ardent se porte vers les parties superieures: mais cela se voit principalement dans les yeux, à cause de la communication qu'ils ont avec l'orifice supérieur du ventricule, par les branches qu'ils prennent tous deux des nerfs de la huitième paire; car comme l'un ne scauroit estre ébranlé sans que l'autre ne le soit en même temps, il arrive que l'orifice supérieur estant en con-

Z iij

vulsion, les nerfs des yeux sont aussi tirez par sympathie. Or ils ne sçauroient estre tirez sans presser les parties qui forme le globe de l'œil, & ainsi empêcher le sang de circuler librement dans les vaisseaux; de sorte que les veines s'en remplissent bien-tost, & en se gonflant font paroître dans les yeux cette couleur vive & éclatante, que le sang leur communique.

On guerit cette maladie par des saignées & des purgations réitérées suivant qu'il est à propos, & par le lait de vache qu'on fait prendre pour toute nourriture. Ce dernier remede est le meilleur après que les generaux ont precedé, pour nettoyer le ventricule & la masse du sang de leurs impuretez. Il rafraichit le sang,

l'adoucit, & luy donne de la consistance, embarrasse les fels qui s'y trouve, & empesche qu'il ne se fasse de nouvelles décharges dans le ventricule.

Les juleps, les émulsions, & autres remedes de cette nature, ou adoucissans, ou rafraichissans, conviennent aussi dans cette maladie; les narcotiques sont encore fort bons.

CHAPITRE VII. & dernier.

Du vomissement, & de la nausée.

ON met ordinairement la nausée & le vomissement dans le même chapitre, parce qu'ils ne different que du plus

On définit la nausée, une envie de vomir inutile, dans laquelle pourtant on rend par la simple salivation une espee d'humeur claire & tenuë.

Le vomissement est une action dépravée, ou un mouvement renversé du ventricule par le moyen duquel il se décharge par la bouche des matieres nuisibles qui estoient dans son sein.

La nausée arrive lorsque l'irritation du ventricule qui se fait par des matieres acres qui sont dans sa capacité, n'est pas assez forte pour l'obliger à s'en décharger,

Pour cette humeur aqueuse qu'on rend alors par la simple salivation, elle vient des glandes des machoires & du palais; parce que la tunique

externe du ventricule & de l'œsophage qui se continue jusques dans ces parties, estant tirée par cet effort de vomir, & souffrant comme une espece de mouvement convulsif, irrite aussi par sympathie celle qui remet tout le dedans de la bouche, & pressant les parties que je viens de dire 'exprime de leurs glandes cette humeur salivaire qu'on rend.

Le vomissement se fait lorsque les fibres du ventricule étant fortement irritées par des matieres acres, viennent à se gonfler extrêmement par une abondance d'esprits animaux qui sont déterminez à y couler en foule par cette irritation; & en même temps le ventricule se serrant de tous côtez, jette dehors tout ce qu'il contient par l'orifice supérieur,

276 *Du vomissement,*
plûtost que par l'inférieur ; car
encore qu'ils semblent estre à
niveau l'un de l'autre , nean-
moins quand on examine de
près leur situation , on voit
que l'orifice supérieur est plus
haut d'un demy ponce que
l'inférieur , & qu'il est même
beaucoup plus large ; de sorte
que les contractions se faisant
dans le vomissement de bas en
haut , ce n'est pas une mer-
veille si les alimens, ou les au-
tres matieres sortent par l'orifice
supérieur , puisqu'il ne scauroit
arriver autrement , l'autre é-
tant déjà fermé pendant que
celuy-cy se trouve ouvert, tant
à cause de son élévation , que
de la largeur de son canal. Cet-
te explication est , ce me sem-
ble , plus claire & plus vray-
semblable que celle du fameux
Vuillis , qui pretend que l'o-

orifice supérieur est le premier irrité dans le vomissement, & que se serrant, il tire l'orifice inférieur par la continuité des fibres; comme si les contractions se faisoient de haut en bas dans le mouvement convulsif du ventricule, ainsi que dans le naturel.

La différence du vomissement se prend de la différence des causes, qui sont ou internes ou externes: c'est pourquoy le vomissement se divise en naturel & artificiel. Par le vomissement naturel, on entend celui qui vient dans un état présent de maladie, d'où il s'ensuit qu'il y en a trois différences, en sorte que l'un est periodique, l'autre critique, & le dernier symptomatique.

Le periodique est celui qui se fait naturellement & hors

278 *Du vomissement,*
de maladie, & en de certains
temps ; sçavoir les uns toutes
les semaines, les autres de
quinze en quinze jours, &
les autres de mois en mois.
Dans le vomissement on rend
quantité de matieres bilieuses
qui soulagent beaucoup ceux
qui y sont sujets, & qui les
garantissent même de beaucoup
de maladies, où ils feroient peut-
estre tombé sans cela.

Il y a apparence que ces ma-
tieres bilieuses ou pituiteuses,
ou de quelqu'autre espece que
ce puisse estre, ne sont pas for-
mées dans le ventricule : car
si cela estoit, on en verroit bien-
tost les effets ; c'est à dire que
le vomissement, bien loin d'e-
stre periodique, arriveroit alors
sans aucun ordre, peut-estre
trois ou quatre fois en quinze
jours, & tantost plutôt, &

tantost plus tard, sans avoir de temps réglé, à moins qu'on ne voulut dire que ces fortes de matieres ne causent jamais le vomissement, que lorsqu'il s'en est amassé dans le ventricule une quantité capable de le causer en irritant fortement les fibres de cette partie.

Mais cette réponse ne satisfait pas encore; car je veux que la bile ou la pituite, ou quelque autre humeur amassée dans le ventricule ne fût pas en suffisante quantité pour exciter le vomissement, ou qu'elle ne s'y fût pas assez aigrie pour y avoir peu croupi, du moins devroit-elle produire des nausées, qui ne demandent pas une si grande irritation de matieres acres que le vomissement.

Pour moy j'aime mieux croire plutôt, que les matieres qui

280 *Du vomissement,*
causent le vomissement perio-
dique, dégorgent du sang dans
le ventricule , & que la dé-
charge ne s'en fait dans cette
partie, que lorsqu'elles sont dans
une quantité capable d'exciter
dans la masse du sang une fer-
mentation qui le fait après pré-
cipiter dans le ventricule plu-
tôt que dans aucune autre
partie du corps , parce que je
croy que celle - cy se trouve
plus ouverte , & qu'elle a du
moins plus de rapport à la con-
stitution intérieure de ces li-
queurs pour les recevoir par
les glandes dans son fond ; &
si tôt qu'elles y sont , elles ne
manquent pas de produire le
vomissement par leur irritation;
d'où vient que ces gens-là vo-
missent tout d'un coup à cer-
tains temps , sans qu'aucun fâ-
cheux symptôme ait précédé ;
ce

ce qui n'arriveroit pas de la sorte , si l'on supposoit , comme veulent la plupart , que ces humeurs corrompues se fussent engendrées peu à peu dans le ventricule.

Quelqu'un pourroit m'objecter là dessus , pourquoy ces matieres bilieuses ne se jettent pas aussi-tost par l'effort de la fermentation dans les muscles & dans les jointures , comme dans le ventricule. A cela je n'ay autre chose à dire , sinon ce que j'ay déjà dit , que la décharge de ces humeurs se doit rapporter à l'ouverture du ventricule , ou à la configuration de ses glandes , qui est plus propre à laisser glisser ces humeurs dans son sein , que dans les jointures & dans les muscles.

Le vomissement critique arrive fort souvent sans maladie,

A a

lorsque toute la matiere morbifique ou du moins une partie s'évacuë ; cette évacuation se tournant au soulagement du malade, & les symptomes en deviennent moindres.

Le symptomatique se fait lorsque le malade, tant s'en faut qu'il en reçoive du soulagement, qu'il en est au contraire plus abbatu, sans que les autres symptomes pour cela s'appaissent : ce qui vient de ce que le sang fournit incessamment au ventricule des matieres hétérogenes & nuisibles qui entretiennent la maladie, & qui causent ces vomissemens qui continuent quelquefois l'espace de deux mois entiers.

Il est vray que ces vomissemens opiniâtres peuvent avoir une autre cause ; sçavoir des duretez des corps étranges,

ou des schirres qui se sont formez près du pylore , & qui ferment presque l'issuë aux alimens : d'où vient qu'estant retenus dans le ventricule , ils pesent extrêmement sur luy ; & cette pesanteur estant comme une forte irritation ; elle fait faire aux fibres du ventricule de fortes contractions , lesquelles sont d'abord suivies du vomissement.

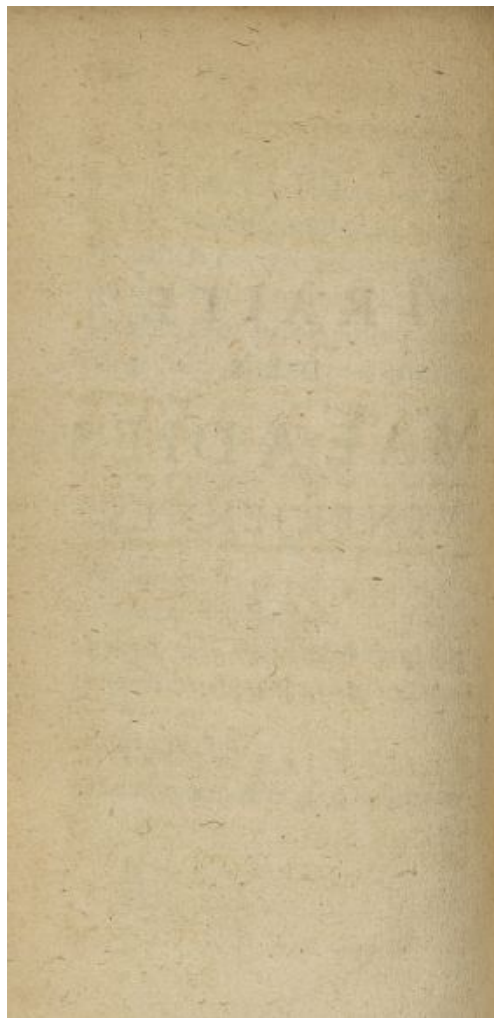
Ajoutez à cela que le chyle ne pouvant pas bien passer du ventricule dans le duodenum, il s'aigrit facilement dans le premier , par le séjour qu'il y fait , de maniere que son acrimonie seule seroit capable d'irriter fortement les fibres du ventricule , & de causer le vomissement , quand même la pesanteur des alimens n'y contribueroit en aucune maniere.

A a ij

Le vomissement artificiel est un terme generique qui comprend sous soy toutes les especes de vomissemens excitez par les causes externes. Or les causes qui peuvent produire le vomissement, sont principalement un coup, une cheute, ou une forte compression de l'épigastre, les changemens de temps, les passions, les violens exercices, les débauches, les odeurs puantes, un air infecté, & enfin tous les medicamens qu'on appelle proprement émetiques, la poudre d'algarot, l'huile & même l'eau tiede sont capables de l'exciter.

Fin des maladies de l'estomach.

TRAITE'
DES
MALADIES
VENERIENNES.





TRAITE'
DES
MALADIES
VENERIENNES.

CHAPITRE I.

*De la définition & des signes
de la Verole.*

EN TRE la plupart de
ceux qui ont écrit des
maux Veneriens, les
uns disent que la Ve-
role est une maladie occulte,
& les autres une intemperie

universelle répandue dans tout le corps. Par ces définitions vagues, ils laissent toujours les esprits dans le doute, & les jettent dans le desespoir de pouvoir jamais découvrir une maladie qui de sa nature paroît si cachée.

Ceux qui disent que c'est une corruption generale des humeurs, contractée le plus souvent dans des approches impures par la communication de quelques vapeurs malignes, ont sans doute plus de raison que les premiers; ils en ont encore plus que ceux qui la définissent par une intemperie universelle, sans dire si elle est chaude, ou si elle est froide: mais tous ces raisonnemens ne donnant point une idée claire du virus qui fait la Verole, ny de la maniere qu'il agit, essayons

ſayons ſi nous pourrons mieux développer cette matiere.

On voit par les taches , par les puſtules & par les ulceres qui infectent toute l'habitude du corps les ſignes manifeſtes d'une corruption generale ; & l'on ſçait par l'experience d'une infinité de malheureux que la Verole ſe communique le plus ſouvent dans un coit impur.

Ce n'eſt pas que perſonne ignore que ce mal ne puiſſe arriver d'une autre maniere ; chacun ſçait, par exemple , que ſi un enfant tette une nourrice gâtée & infectée , il prendra la Verole , ou qu'un enfant luy-même ſe trouvant gâté par la débauche de ſes parens ne la donne à ſa nourrice , ou qu'enfin une perſonne ſaine & nette de corps venant à ſe coucher

Bb

dans des draps sales & infectez de ces sels , qui se détachent d'un corps verolé , il pourra en devenir gâté ; car il est certain qu'en tous ces rencontres on peut gagner la Verole ; mais il sera toujours vray de dire , en remontant à la source , que c'est dans les approches impures que le virus s'est premièrement communiqué : Aussi cette définition est-elle plus recevable que les autres ; car de même qu'on ne sçauroit exprimer les differences des maladies par une seule & même définition, l'on n'en peut aussi donner une assez juste pour la Verole.

Cette maladie plus dangereuse que la peste , pour ne pas offenser d'abord ceux qu'elle veut faire souffrir , s'insinue doucement en feignant dans

le commencement quelques legeres indispositions : mais lors qu'elle s'est une fois logée, & qu'elle a planté ses racines, elle commence à se faire sentir, & à se donner à connoître, non seulement par des taches & des pustules qui infectent la peau, mais encore par ces pustules sèches, rondes & rouges qui occupent le front, les lèvres, les mamelles, l'anüs & les parties naturelles ; & pour graver sur le frontispice de sa maison, le caractère de sa laideur, elle dégrade la face de tous les ornemens que la nature luy a donnez, elle enleve le poil du menton, des paupieres, & des sourcils ; d'abord le corps devient pleins d'ulceres foidides, le visage perd sa couleur vive & naturelle, les yeux deviennent livides & versent des lar-

Bb ij

mes involontaires , les oreilles tintent , le nez devient puant & infect par les ulcères qui le rongent , la bouche mauvaise , les dents font de la douleur , les amygdales s'enflent , la lûette se relâche , la voix devient cassée , les épaules , le sternum , & le milieu des bras & des jambes ressentent une douleur si grande , qu'il semble qu'on les perce avec des éguilles. Les nerfs , les tendons , les ligamens & le periofte souffrent des divulsions qui causent de cruelles douleurs , lesquelles venant à s'augmenter lorsque la nuit vient , durent avec une même vigueur jusqu'au matin , où l'esperance d'une meilleure vie , & un peu de repos viennent avec le Soleil,

Par dessus cette foule de maux , il survient encore des

des maladies Veneriennes. 293
nodus, des exostoses, & des
caries aux os qui marquent
qu'elle est confirmée, & dont
on est encore plus assuré, lors
qu'on sçait que l'un de ces trois
coursiers, qui sont la Chaude-
pisse, le Chancre & le Pou-
lin est venu marquer son lo-
gis.

CHAPITRE II.

De l'Origine de la Verole.

SI l'on considere le portrait
de la Verole que je viens
d'ébaucher, on jugera sans
doute qu'elle est une dange-
reuse bête, & on ne sera pas
surpris qu'on luy ait donné tant
de differens noms qu'elle a ti-
rez du país, dont on pretend
qu'elle a pris naissance. Quoy
qu'à vray dire, il ne soit point
Bb iij

de Nation qui ne la défavouë,
& qui ne rejette sur sa voisine
la honte d'avoir fait naistre ce
monstre ; de là vient que les
François la nomment mal d'Es-
pagne , ou mal Napolitain ; les
Italiens & les Espagnols , mal
François ; & les autres, mal des
Indes , mal Venerien , grosse
Galle ou Verole.

La nouveauté de ces noms
imposez en même temps par
ces Nations à l'envy l'une de
l'autre , est une marque que les
Anciens n'ont pas connu cette
maladie. Hippocrate au troisié-
me livre des Epidemies , section
seconde , faisant l'Histoire d'u-
ne semblable maladie , rappor-
te les signes de la Verole : mais
parce qu'il dit qu'il estoient
accompagnés de fièvre ardente,
qui n'arrive jamais dans cette
maladie , il est à croire qu'il en-

des maladies Veneriennes. 295
tend parler d'une autre espece
de maladie.

Galien, & les autres demeu-
rent d'accord que c'estoient des
signes d'une furieuse peste dont
Hippocrate fait la description.
Gordon celebre Medecin de
Montpellier qui vivoit il y a
plus de trois cens ans, parle de
la Gonorrhée', & des Chan-
cres de la verge que l'on prend,
dit-il, en couchant avec des
femmes impures : mais il ne dit
point que ces maladies fussent
virulentes, & qu'elles eussent
d'autres suites que les simples
échauffemens.

La lépre, à laquelle les fié-
cles passez ont bâti tant d'Hô-
pitaux, a un certain extérieur
qui approche si fort de la Ve-
role, que quelques Medecins
ont crû que c'estoit une mê-
me maladie qui avoit changé

Bb iij

sur la fin du quinzième siècle,
& ce qui les confirmoit dans
cette pensée, c'est que depuis
ce temps-là, soit qu'on ait abu-
sé des termes, soit enfin qu'on
ait pris les ladres pour les Ve-
rolez, on a refusé de les rece-
voir dans les Maladeries, dont
on a employé les revenus à d'au-
tres bons usages.

Pour répondre à ce doute qui
est assez bien fondé, nous di-
rons que si l'on ne voit pas
tant de ladres depuis la Verole
qu'auparavant; c'est que les
ayant pris pour des verolez à
cause de l'apparence, on les a
guéri avec les remedes de la
Verole; cependant il ne faut pas
tirer cette consequence, que les
remedes qui guerissent la Ve-
role, guerissent aussi la Lèpre,
doncques la Lèpre & la Vero-
le sont une même maladie: car

nous ſçavons par la pratique ordinaire qu'une même maladie peut eſtre guerie par des remedes differens, & qu'un même remede peut guerir diverſes maladies.

Diſons donc avec le Vulgaire, que la Verole a ſervy à guerir la Lépre, puisqu'elle a eſté l'occaſion qu'on a retiré le profit des revenus des Maladeries, & concluons avec la plûpart des Modernes que la Verole eſt auſſi differente de la Lépre, que le Phlegmon l'eſt du Cancer; puisque la Lépre qu'on nomme Cancer univerſel, particulier & atrabilaire, differe en cela de la Verole, qui de ſoy ſe communique à toutes ſortes de gens de quelque temperament qu'ils puiſſent eſtre, & eſt plus familiere aux ſanguins qui ſont directement oppoſez aux atra-

bilaires. C'est ainsi que parlent les Anciens, lorsqu'ils veulent marquer ceux que l'on appelle communement melancoliques.

La Lèpre est ordinairement hereditaire, elle s'engendre lentement par un mauvais regime de vivre : la Verole se communique le plus souvent par le coït, & surprend en fort peu de temps les gens du meilleur embompoint, & qui se nourrissent le mieux. La Lèpre ne fait que peu ou point de douleur ; la Verole devient insupportable.

On pourroit encore apporter d'autres raisons pour faire connoître combien ces deux maladies different l'une de l'autre ; enfin les Auteurs qui ont écrit de la Medecine, en auroient sans doute parlé, la plupart, s'ils l'eussent connu.

Quelques-uns pensent qu'elle n'a commencé à regner dans nostre continent, que depuis l'année 1433. ou 94. où elle se manifesta dans le Camp des François, qui estoient allez à la Conqueste du Royaume de Naple.

La plupart des Historiens, & des Auteurs qui ont parlé de la Verole depuis ce temps-là, disent qu'elle est nouvelle à nostre égard ; mais qu'elle est aussi ancienne que plusieurs autres maladies à l'égard de quelques peuples de l'Amerique, comme de la Floride où elle est, disent-ils, aussi familiere que facile à guerir ; & elle n'est pas moins frequente dans ces contrées Occidentales de l'Amerique, ajoûtent les mêmes Auteurs, que la Rougeole ou la petite Verole dans l'Euro-

pe. Ils disent encore que les gens du païs prennent de la décoction de gayac toute fraîche & recente , avec laquelle ils mêlent le suc d'une certaine plante qui croît dans le païs.

Cette méchante marchandise, au rapport de ces Auteurs, est venue de l'autre monde par la voye de Christophle Colomb qui fit son voyage en 1492. dont il revint en 1494. La plûpart des Soldats estant revenus en Espagne avec la Verole qu'ils avoient gagné dans les Indes , furent envoyez à l'armée contre les François , où ils la semerent si bien , que l'armée de France fut plus endommagée par ce mal , que par leurs armes.

Ce ne sont pas seulement les Historiens qui ont parlé di-

des maladies Veneriennes. 301
versement de l'origine de la
Verole. Vanhelmont en a une
pensée assez plaisante , il dit
qu'elle vient des approches
d'un homme avec une jument
qui avoit le farcin : mais sans
faire tort à la reputation d'un
si grand homme , on peut di-
re que c'est une de ces vi-
sions.

Il y a tout lieu de croire que
ce mal est aussi ancien que le
monde ; & si on lit avec ré-
flexion les débauches , & en-
suite les douleurs que Tacite &
Suétone Tranquile attribué à
Tybere , on peut assurer qu'il
n'avoit pas le mal de Naples ,
mais celui de Caprée , lieu de
ses divertissemens & de ses
plaisirs ordinaires.



CHAPITRE III.

Des causes de la Verole.

DE l'Histoire que je viens de faire de la Verole, on doit estre persuadé qu'elle est du nombre des maladies contagieuses, c'est à dire de celles qui se communiquent par l'attouchement d'un corps infecté à un autre corps qui ne l'estoit pas.

Voyons maintenant qu'elle est la nature du virus, & comment il agit pour produire la Verole. Si l'on considère qu'un peu de levain est capable de faire lever toute une masse de paste, & qu'un peu de lie de biere, en fermente plusieurs tonneaux, que quelques gouttes d'esprit de vitriol, ou de

des maladies Veneriennes. 303
jus de citron font d'abord tourner le lait , & qu'ensuite la moindre partie de cette substance fermentée , a la vertu d'en faire fermenter d'autres, & celle-cy encore d'autres jusqu'à l'infini , pour ainsi parler ; on ne sera pas surpris qu'un peu de salive , quelques petites gouttes d'humeur corrompue , ou quelques parties volatiles sortants d'un corps Verolé pour entrer dans un autre qui ne l'est pas , ne causent toutes les mêmes fermentations ; mais comme tous ces levains sont acides & de substance tartareuse , nous avons tout sujet de croire que le venin de cette maladie se communique par la force de quelques esprits tartareux qui font la nature du virus. Il ne faut pas croire que cet acide demeure toujours le

même; dans les premiers temps on peut le regarder comme des parties volatiles capables de causer une simple fermentation, qui développe les principes du sang, & qui s'augmente à mesure que ces principes s'exaltent; de sorte que cet acide devenu arsenical, corrompt & épaisit la semence, & les autres substances liquides, en piquant les nerfs & les tendons, & en corrompant les os.

L'expérience de plusieurs malheureux qui se plaignent bien-tôt après les approches impures, nous en donne des preuves si sensibles, qu'il n'est pas possible d'en douter. Ils sentent d'abord une démangeaison sur le gland & sur le prépuce, avec une douleur & une inflammation qui bien-tôt après

des maladies Veneriennes. 305
est suivie d'un ou de plusieurs
ulceres rebelles, malins & ron-
geants qui sont les veritables
effets d'une humeur acre & pi-
quante comme une eau forte,
qui fait ses escharres si pro-
fonds dans ces parties. Tous
ces accidens peuvent arriver
par d'autres moyens comme
nous avons déjà dit, & à d'au-
tres parties, comme par exem-
ple, à la bouche d'un enfant
qui aura tété une nourrisse gâ-
tée, ou au sein d'une femme
qui aura allaité un enfant ve-
rolé, ou à la main d'une Sage
femme dans l'accouchement,
ou enfin dans toute l'habitu-
de du corps en couchant dans
des draps sales & infectez.

Il n'est pas difficile de com-
prendre comment ce virus pas-
se dans la masse du sang; ses
parties vives & pénétrantes

Cc

entrent premierement dans les veines Capillaires , de celles-là dans de plus gros rameaux, & de ceux-cy dans d'autres, jusqu'à ce qu'enfin elles se soient insinuées dans toute l'habitude du corps par la circulation ; & c'est de cette maniere que se communiquent toutes les maladies contagieuses.

Personne ne doute que le sang ne soit la matiere & l'aliment qui sert à la nourriture des parties , & que la nourriture ne soit le fondement de toute l'œconomie qui fait subsister l'animal, & qui le fait vivre. Si le sang a toutes les qualitez requises pour estre bon, loüable & naturel, il n'y a point de doute que l'animal n'exerce parfaitement bien ses fonctions , & ne vive sans incommodité : mais s'il est gâté, cet-

des maladies Veneriennes. 307
te œconomie sera renversée ;
on verra le trouble par tout ,
toutes les fonctions seront em-
pêchées ou tres-imparfaites ;
il n'y aura point de partie qui
ne souffre , & qui ne soit at-
teinte de maladie. Nous avons
prouvé par des raisons & des
experiences fort sensibles que
la cause de la Verole estoit un
acide acre, & que ce sont ses
pointes qui dissolvent la masse
du sang à la faveur de la cha-
leur & de la circulation : Ve-
nons maintenant aux moyens
de la guerir.



CHAPITRE IV.

De la Cure de la Verole.

LA plupart de ceux qui se mêlent d'expliquer les maladies Veneriennes, & d'en donner la methode curative, finissent ordinairement par où il faudroit commencer ; ce n'est pas que cette methode change pour cela ny la maniere du traitement, ny qu'elle soit plus difficile à comprendre : mais j'ay pensé qu'il faloit plutôt suivre la maladie pied à pied, & l'attaquer dans sa naissance, & dans son principe.

Donnons les moyens d'empescher, s'il se peut, que ses precurseurs ne la logent, parce que si une fois elle est pla-

des maladies Veneriennes. 309
cée, il faudra de plus puissantes machines, que les remedes ordinaires pour la chasser.

CHAPITRE V.

De la Gonorrhée.

NOus avons dit au commencement de ce Traité que les avant-coureurs de la Verole estoient au nombre de trois; la Gonorrhée, vulgairement appelé Chaud-pisse, parce qu'elle cause une tres-sensible cuisson en urinant; le Chancre, & le Bubon, que l'on appelle ordinairement Poulin.

La Gonorrhée est le plus frequent de tous, le plus difficile, & souvent le plus long à guerir; mais il n'est pas si souvent suivi que les deux autres de la

Verole. On l'appelle Gonorrhée, parce que c'est un flux continuel d'une matiere glaireuse, purulente & corrompue: On la nomme encore Chaude-pisse, comme nous avons dit, parce qu'elle cause une tres-sensible cuisson en urinant. La cause de cet écoulement est un ulcere des prostates qui sont deux corps glanduleux & spongieux, composez de plusieurs petites glandes ovalaires. Ces glandes sont remplies de vessicules, comme des hydatides, pleines d'une humeur glaireuse qui se dégorge dans la cavité de l'uretre; elles s'ouvrent à l'endroit des vessicules seminales où il y a une petite caroncule qui leur sert de valvule. Enfin la cause immediate de la maladie, ou de l'ulcere, est une humeur acide portée à

des maladies Veneriennes. 311
tes parties pendant les appro-
ches impures.

Quoy que ce continuel écou-
lement fasse une grande diffi-
pation d'esprits, & qu'il sem-
ble qu'il devroit en peu de
temps affoiblir un corps & le
rendre sec & attenué ; nean-
moins nous voyons que ceux
qui ont ce mal, se soutiennent
long-temps sans qu'il y paroisse
beaucoup, parce qu'en même
temps ils se déchargent d'une
grande quantité d'impuretez,
pourvû qu'ils soient avec cela
secourus des remedes faits en
temps & à propos : de là vient
que l'on ne voit gueres de
Chaude-pisse donner la Vero-
le. Les signes manifestes de la
maladie sont l'écoulement &
la douleur que l'on sent en uri-
nant ; l'ulcere est la cause de
l'un, & l'inflammation la cau-

se de l'autre ; & de même que l'inflammation procède de l'ulcere & l'accompagne long-temps , après qu'il est formé ; de même aussi la cuisson procède de l'écoulement d'urine, & l'accompagne long-temps.

Les signes prognostics qui nous font connoître les événemens de cette maladie, sont la nature de la douleur , & la qualité de la matiere qui fluë. Si la douleur est petite & que la matiere soit blanche , ce mal ne fera point facheux ; la maladie sera bien-tost guerie & avec peu de remedes ; mais au contraire si la douleur est vehemente , & que l'inflammation soit si grande qu'elle occupe non seulement le gland, mais encore les nerfs caverneux jusqu'à les tendre comme des cordes , & que la ma-
tiere

tiere soit jaune ou verdâtre, la maladie est suspecte; elle est virulente, tres-difficile & tres-longue à guerir, & ainsi ces Gonorrhées ne differe que du plus ou du moins; elles ont toutes du virus, & n'ont rien de commun avec les simples échauffemens, dont nous ne dirons rien, parce que nous ne traiterons que des virulentes.

Pour bien traiter cette maladie, il faut avoir égard à trois choses, à la cause du mal qui est le virus, à la maladie qui est l'ulcere, & aux symptomes qui sont la cuisson & la douleur que l'on sent en urinant.

On guerit l'ulcere en desséchant, on ôte le virus en purgeant, & en rafraîchissant on tempere la douleur ou l'ardeur d'urine: mais comme on ne

D d

peut pas satisfaire tout à la fois à ces trois indications, & qu'il faut observer l'ordre & le temps des remèdes avant que de tenter la guérison de l'ulcère, il faut ôter le virus qui le produit & qui le foment, & avant que de l'ôter, il faut modérer la douleur en ôtant l'inflammation qui empêche d'emporter le virus, & de dessécher l'ulcère; de sorte qu'il faut commencer par l'inflammation, continuer par le virus, & achever la guérison par l'ulcère.

Le virus agit lentement & insensiblement dans les premiers temps; il s'insinue ensuite plus avant, & il incise quelques petites veines capillaires, de manière qu'il se fait par ces incisions une petite effusion de sang qui cause un peu

des maladies Veneriennes. 315
de chaleur. Le troisième jour
& les suivans, l'inflammation
augmente ; il se fait une tu-
meur phlegmoneuse autour du
col de la vessie qui rend le pas-
sage de l'urine difficile : cette
inflammation se communique
quelquefois au boyau rectum à
cause du voisinage, & au gland ;
de là vient que ceux qui sont
incommodez de la pierre sen-
tent beaucoup plus de douleur
au bout de la verge, lorsqu'ils
urinent, qu'ils n'en ressentent
au periné, & au sphincter de
la vessie. Le sixième jour,
quelquefois plutôt & quelque-
fois plus tard, il coule une hu-
meur semblable à du petit lait
qui s'épaissit ensuite & conti-
nuë de couler en consistance
de sperme. Cette humeur est
un mélange de semence im-
parfaite & du pus qui sort de
D d ij

l'ulcere , non seulement des prostates , mais aussi des vessicules seminales : car l'ulcere & l'inflammation ne sont pas moins à ces vessicules qu'aux prostates.

On ôte l'inflammation en rafraîchissant , & comme il n'y en a point de plus puissant que la saignée , & qu'elle ôte en même temps la plénitude , c'est par elle qu'il faut commencer le traitement de cette maladie. Avant & après la saignée , les lavemens émolliens sont fort salutaires ; ce sont des fomentations internes qui portent la fraîcheur à l'intestin rectum , & au col de la vessie , qui est la première partie affectée , sans compter qu'ils vident beaucoup d'excremens qui croupissant dans les intestins pourroient fomenter l'inflammation.

Le malade observera un régime de vivre rafraîchissant & humectant ; il se nourrira de bons bouillons où il y aura de la chicorée, de la laitue & de l'oseille ; il ne boira point de vin au commencement, au lieu duquel il pourra se servir pour boisson d'une tisane faite avec les racines de chicorée, de nenuphar, de fraiser, d'oseille & de pissanlis. On y mettra un peu de cristal mineral que l'on adoucira avec un peu de réglisse, il ne mangera rien de poivré & de salé, & pour achever en peu de mots, il évitera le vin & tous les exercices violens.

Il prendra le premier jour des émulsions, ou quelques verres de petit lait dans lequel on fera dissoudre le syrop de nenuphar. Après avoir satisfait

Dd iij

à la premiere indication, c'est à dire, après qu'on aura ôté l'inflammation, & qu'on reconnoitra que la verge ne sera plus enflée, & que le malade ne sentira plus en urinant ny douleur ny cuisson, il faut s'appliquer à la seconde intention qui est d'ôter le virus par le moyen des purgatifs. L'on doit toujours commencer la cure par les purgatifs les plus doux, comme la casse & le cristal mineral que l'on mettra dans deux grands verres de petit lait qu'on fera prendre au malade le matin à une heure près l'un de l'autre; après ces remedes, on le purgera encore avec la tisanne suivante.

Prenez des racines de chicorée sauvage, de nenuphar, de fraiser & d'oseille de chacune environ une once, & une pom-

des maladies Veneriennes. 319
me de rainette, faites bouillir le
tout dans une suffisante quan-
tité d'eau pour faire environ
une pinte de décoction. La ti-
fanne estant encore chaude,
vous y ferez infuser une demie
once de bon fenné, avec deux
dragmes de cristal mineral ; le
malade aura soin d'en prendre
chaque matin deux verres à
une heure d'intervalle l'un de
l'autre, & afin qu'il puisse
mieux vaquer à ses affaires, il
en pourra prendre un verre le
soir en se couchant environ les
neuf heures, & un autre le len-
demain à six heures du matin,
& continuëra de même les jours
suivans.

Si la Chaudepisse n'est pas
entierement guerie, il faut que
le malade prenne du repos ; &
si la matiere qui fluë est aussi
abondante qu'au commence-

Dd iiii

ment, & qu'elle devienne véritable, il faudra reprendre l'usage des purgatifs, qui doivent estre plus forts que les premiers; comme sont les pilules, dans la composition desquelles entrera le mercure doux, & dont nous avons bien voulu donner icy la meilleure description. Prenez de l'ambre, de l'aloës sucotrin, de la scammonée, des fleurs de soufre, de chacun une dragme, un scrupule de canelle & une once de mercure doux; vous mêlerez toutes ces drogues ensemble pour en faire vos pilules. A moins que le malade n'ait la Verole, trois ou quatre de ces pilules emportent inmancablement le virus, & pour lors on satisfera sans craindre aucun inconvenient à la troisième indication; je dis

fans crainte d'aucun inconvenient, parce que si avant qu'on ait suffisamment purgé pour ôter le virus, l'on fait des injections dessicatives & astringentes qui empeschent l'écoulement de cette matiere corrompuë que la nature chasse dehors, il faudra qu'elle se jette sur quelque testicule pour le tumefier, ou bien il fera des obstructions dans les glandes des aînes : ce qui causera le Bubon.

Il ne faut donc point faire d'injections que sur la fin, ou lorsqu'il ne soit presque plus de matiere, & qu'elle est encore blanche, & en consistance de petit lait, à cause que ce sont des remedes qui ne font pas d'un grand effet, & sur lesquels on ne doit gueres compter, puisqu'ils ne peuvent

aller jusqu'à l'ulcere ; néanmoins parce que l'usage le veut, & qu'il pourroit y avoir quelque ulcere dans l'uretre qui entretiendrait l'écoulement, il est bon de se servir de la suivante qui est la meilleure.

Prénez de l'eau de forge & du vin austere de chacun une livre, & faites fondre dedans une dragme de vitriol blanc, les injections doivent estre tièdes, & on les fera soir & matin.

Le sel de saturne & les trochiques d'album Rhafis dissouts dans l'eau de plantin, passent pour excellens : mais si par ces remedes l'on n'en peut venir à bout, il est à craindre que le malade n'ait la Verole, ou du moins qu'il ne soit en danger de l'avoir ; le plus seur alors sera de luy

des maladies Veneriennes. 323
faire observer une diete de
quinze jours , pendant les-
quels il prendra de la decoc-
tion d'esquine & de false-pa-
reille ; car l'usage de ces de-
coctions fera que si le virus
qui foment le mal est vola-
tile , il s'evaporera par les
sueurs qu'excitera la boisson ,
& il pourra peut estre arriver
que des taches , des pustules
ou des ulceres paroistront ; pour
lors il faudra quitter l'usage
de ces remedes , & disposer le
malade à se faire traiter , sans
attendre davantage.



CHAPITRE VI.

Des ulcères de la verge.

LEs ulcères de la verge, appellez vulgairement des chancres, sont les plus fréquents avant-coureurs de la Verole; ce sont les effets d'une humeur virulente qui s'attache à la superficie du prepuce, & qui s'engage le plus souvent entre le gland & le prepuce durant les approches impures. On remarque que les Juifs & les autres peuples Circuncis ne prennent pas si souvent du mal, que ceux qui ne le font pas; & que ceux à qui le gland se découvre facilement ne sont pas si susceptibles du virus que ceux à qui le prepuce s'abaisse difficile-

des maladies Veneriennes. 325
ment ; à l'égard de ceux qui
se lavent après les approches
des femmes, ils évitent souvent
le mal qui leur arriveroit sans
cette precaution.

Les signes de l'ulcere virulent
sont la rondeur, la blancheur,
la callosité des bords, & la dou-
leur piquante. Ceux du prepu-
ce sont plus dangereux que
ceux du gland, & un seul de
ces signes est plus dangereux
que plusieurs ensemble. Quoy
que ces ulceres soient souvent
suivis de la Verole, neanmoins
ils ne sont pas toujours si longs
ny si difficiles que les Chaude-
pisses ; parce que le mal estant
en partie au dehors, on peut
y appliquer les remedes plus
facilement : mais aussi quoy
qu'il soit ordinaire d'en guer-
rir, on n'est pas toujours assuré
d'estre quitte de la Verole.

En pansant un chancre il faut avoir égard à deux choses qui sont le virus & l'ulcere: on en tarit la source en purgeant avec les mêmes remèdes qu'on employe pour la Gonorrhée: toute la différence qu'il y a, c'est de ne pas tant rafraîchir, ny par la boisson, ny par la nourriture, de peur d'empêcher dans le commencement, la suppuration de l'ulcere qu'il faut procurer en mettant dessus des plumaceaux chargez de suppuratifs mêlez avec le précipité rouge. Car le suppuratif entretient la supuration, & le précipité consume les chairs baveuses, fait tomber l'escarre, & dessèche l'ulcere qui venant à se cicatrifer, laisse des bords durs & calleux. L'emplâtre de I. de Vigo cum *mercurio* est d'un grand secours

des maladies Veneriennes. 327
pour les ramollir. Si après l'escarre tombé, il en renaît d'autres, il faut toucher l'ulcere avec la pierre infernale; s'il ne se rend point à ce dernier remede, il en faut venir à une diete de quinze jours, de même qu'à la Gonorrhée, afin que s'il se manifeste quelque chose pendant ce temps-là, l'on dispose le malade au flux de bouche.

CHAPITRE VII.

Du Bubon Venerien.

LE Bubon, qu'on nomme vulgairement Poulin, est une tumeur qui vient aux glandes des aînes par leurs obstructions.

Ce mal est avantageux & favorable à ceux auxquels il ar-

rive, puisqu'il les exempté souvent de la Verole qui est, comme nous avons dit, le comble & l'abbregé de tous les maux.

Les signes de cette maladie sont évidens, le malade sent à l'aîne ou à toutes les deux, une douleur avec une dureté qui s'élève insensiblement en tumeur; & c'est assurément la crise de la Verole, lorsqu'il supure facilement. Il faut donc aider à sa supuration par toutes sortes de voyes; c'est pourquoy bien loin de détourner les humeurs par les saignées & les purgations, & par les rafraîchissans & les repercussifs, il faut au contraire échauffer le corps en quelque maniere par les alimens & par un exercice moderé, non pas avec excés, parce que tout exercice violent

violent & tous les alimens trop échauffans, comme le roffolis, le vin d'Espagne, l'ail, l'oignon & les autres choses de cette nature, qui par leurs pointes font évaporer ce qu'il y a de plus subtil dans les humeurs, épaississent & coagulent le reste, & empeschent la supuration qui ne se fait ordinairement qu'avec une chaleur douce & modérée.

Après avoir réglé le regime de vivre, sans faire preceder les remedes generaux, il faut se contenter d'en faire de topiques qui tendent tous à la supuration, comme sont les emplâtres de galbanum, & les autres qui sont décrits dans les Traitez des tumeurs de Guy de Chauliac, Paré, Vigior, Thevenin & autres.

Il y a des Bubons qui supu-
E c

rent promptement, & il y en a d'autres qui sont plus difficiles. On perce les premiers avec la lancette lorsque le pus est fait, & les autres avec le cautere, avant qu'ils soient meurs; parce que souvent si l'on attendoit la maturité de ces tumeurs dures & remplies d'une humeur visqueuse, la Verole pourroit arriver.

Lorsque la tumeur est grosse, rouge & douloureuse, il faut y appliquer une trainée de cauteres, & faire dans l'escarre une bonne incision avec la lancette, & tenir dessus une emplâtre de diachilon avec le supuratif; il est toujours meilleur de le faire supurer longtemps. Pour une plus grande seureté on purgera le malade après la supuration pendant quelques jours. La diete & les

des maladies Veneriennes. 331
purgatifs seront les mêmes que
ceux que nous avons ordon-
nez pour les deux autres avant-
coureurs de la Verole. L'ulce-
re estant desséché, on l'incar-
nera & cicatrisera, si nean-
moins après tous les secours
de la Medecine, il paroist en-
core quelques signes de la Ve-
role, il faut refoudre le ma-
lade à se faire traiter suivant la
methode que nous allons don-
ner, qui est la plus courte &
la plus seure dont on puisse se
servir pour cette fascheuse ma-
ladie.

Ec ij

CHAPITRE VIII.

*De la maniere de traiter un
Verolé.*

IL y a plusieurs choses qui peuvent servir à commencer la cure de la Verole; mais il n'y a que le seul mercure qui puisse l'achever. Cette superbe beste ne souffre point qu'aucun autre la dompte; elle se joue de toutes les machines dont se servent ceux qui se mélangent de la traiter en peu de jours, & se moque du pauvre malade qu'elle fait semblant d'abandonner, pour le tourmenter bien-tost après plus cruellement.

Le gayac, la racine d'esquine, la faulse-pareille & autres semblables drogues qu'on

nous apporte du Nouveau monde ne sont plus reconnus pour des alexiteres, ny pour des specifics. La bardane, l'écorce de genévrier, la tormentille, le chardon benit, le scordium, le dictame, le buys, l'eau theriacale, & les autres qui se trouvent dans nostre continent sont profitables seulement à divers autres maux; mais en ce rencontre elles ne peuvent guerir que certains foibles esprits de l'opinion qu'ils ont d'estre attaquez d'un mal qu'on doit craindre veritablement, & qu'ils meritoient bien d'avoir, puisqu'ils usent de tant de drogues qui échauffent beaucoup, qui fondent le sang & le convertissent en sérositez, ou qui en augmentant la circulation occasionnent plutôt des obstructions dans les

muscles, lesquelles causent des rhumatismes avec des douleurs insupportables que les ignorans prennent pour les symptômes de la Verole. Enfin souvent ces remedes laissent une si mauvaise impression dans les visceres, qu'ils avancent les jours des pauvres malades; & l'on feroit beaucoup mieux de changer la diete desséchante en une humectante. Les étuves & les parfums, dans lesquels on a vû des gens mourir de syncope & d'apoplexie, sont encore des inventions à mettre bien tost fin à la Tragedie.

L'usage frequent des purgatifs est d'une grande utilité; mais par leur moyen seul on ne peut entierement déraciner le mal. Ils dissipent bien les pustules de la gale ordinaire, mais non pas celles de la Verole. Ils

déchargent le corps de beaucoup d'humeurs corrompues, mais non pas du virus, à moins qu'il ne soit recent, & qu'il n'ait pas encore gagné les parties solides; car alors le virus s'est tellement fouré & insinué jusques dans la moëlle des os, que l'on void le corps tout coulant de pus & si chargé de sanie qu'il va se fondre en pourriture & se dessécher entièrement si l'on n'a promptement recours au mercure, qui est le seul remede qu'on peut employer pour guerir radicalement cette maladie, sans crainte de recidive.

Mais s'il est vray que les purgatifs demandent beaucoup de precautions, combien à plus forte raison en faut-il avoir pour le Mercure, qui est le plus grand de tous. Ce n'est

pas assez d'avoir des signes de la Verole, il faut pour la traiter que le corps ne soit point usé par les remedes, ou du moins qu'il n'ait point de fièvre. Le Printemps & l'Automne sont des saisons favorables, cependant on ne laisse pas de l'entreprendre en tout temps, quand la necessité le requiert, & l'on vient facilement à bout de sa guerison en la maniere qu'il s'ensuit.

On commencera d'abord par une ou deux saignées des bras, après avoir fait preceder un ou deux lavemens, pour décharger le ventre. On purgera le malade avec une potion de fenné, de casse & de syrop de roses passées; le soir à six heures on luy fera prendre le bain, où il demeurera deux heures; & une heure après

des maladies Veneriennes. 339
après en estre sorti , on luy
donnera un peu de rosti. Le
lendemain à six heures du ma-
tin il rentrera dans le bain,
où il fera autant de temps que
la premiere fois ; & après en
estre sorti il prendra un bouil-
lon au veau ou à la volaille,
dans lequel on fera cuire de
la chicorée, des laitues & du
concombre , si c'est la saison.
Il y en a qui font prendre le
bouillon dans le bain , esti-
mant qu'il humecte davantage.
A dîner il mangera un peu de
soupe, le soir il rentrera enco-
re dans le bain, & continuëra
ce regime avec le même ordre
que nous avons prescrit , pen-
dant six jours ou davantage.
Le Chirurgien qui gouverne
le malade , & qui connoist son
temperament, le purgera à pro-
pos , & changera l'eau du bain

Ff

tous les jours. On le purgera encore de trois en trois jours avec le même remède dont nous avons parlé, & qu'on luy fera prendre au matin dans le bain, demie heure après qu'il y fera entré. Les bains estant finis on luy donnera le Mercure, pour luy procurer la salivation.

Le Mercure se prepare diversement ; on le sublime, on le precipite, on le reduit en poudre, on le rend liquide, & suivant les différentes preparations qu'on luy donne, il purge par les vomissemens, par les sueurs, par les urine, par les déjections, & par le flux de bouche ; mais de quelque maniere qu'on le prepare, il est toujours le même, & tout cela ne sert qu'à le rendre plus volatil & le faire pénétrer plus

Des maladies Veneriennes. 341
facilement dans le corps, pour
produire l'effet qu'on en at-
tend.

De toutes ces manieres, il
n'y en a point de plus seure
que la salivation ; & pour la
provoquer, on se sert de di-
vers moyens, soit en faisant
prendre le mercure par la bou-
che, soit en l'appliquant par
dehors. On le donne par la
bouche en bol, fait avec le su-
blimé doux & la conserve de
roses, ou on le donne en pi-
lules de precipité rouge avec
un peu de miel. La pilule fait
un effet plus considerable que
le bol ; mais elle est plus vio-
lente, & par consequent plus
dangereuse à cause du vomis-
sement qu'elle excite, à la ma-
niere du cholera morbus ; cer-
te pratique est tres-pernicieu-
se. On l'applique par dehors
F f ij

avec les emplâtres , l'onguent & les parfums ; les emplâtres sont incommodes & agissent tres-lentement. Les frictions sont plus en usage que les parfums ; & les parfums plus que les emplâtres. De tous ces differens moyens le plus seur, le plus en usage , & le moins dangereux , c'est la friction de l'onguent de Mercure qui se fait avec la graisse de porc , & le tiers ou le quart de Mercure. Voicy la maniere de faire l'onguent.

On prend une livre de mercure crud , avec trois dragmes de therebentine de Venise , on remuë le tout assez de temps dans un mortier de métal , jusqu'à ce que le mercure soit éteint ; on mêle peu à peu deux livres de graisse de porc , le tout estant en confi-

stance d'onguent, on le garde pour l'usage.

Pendant qu'on fait les remèdes pour la salivation, le malade doit garder la chambre, & se tenir au lit, qui sera bien clos, & garni d'un matelas bien doux, sans estre trop couvert. Les draps seront à demy usez. Quand le flux de bouche sera cessé, il est bon de le couvrir davantage. La chemise sera aussi d'un linge usé; il seroit bon que les caleçons du malade fussent en pantalons.

Ces precautions ne sont point inutiles; on ne scauroit trop apporter de soins pour faire bien les choses. On fera la premiere friction le soir ou le matin, deux heures avant le repas, ou au matin à jeun, avec quatre ou cinq onces d'onguent, dont on luy frottera

Ff iij

tout le corps , depuis les pieds jusqu'à la nuque du col , exceptant le ventre & la poitrine ; afin que la friction fasse plus d'effet , il faut le frotter devant le feu , & si le malade est foible , on fera la friction dans le lit.

Quelques Praticiens ne frottent pas tout le corps dans la premiere friction ; & c'est une chose à laquelle il est bon de prendre garde , à cause de la delicateſſe du temperament , comme par exemple aux jeunes gens & aux femmes , à qui souvent après avoir frotté seulement la plante des pieds jusqu'aux genous , la salivation arrive : c'est pourquoy si l'on commençoit d'abord à les frotter par tout le corps , on les affoibliroit beaucoup , & le flux de bouche feroit trop vehement.

Il faut toujours observer avec soin l'effet du mercure, regardant de temps en temps la bouche du malade, & voir s'il n'y paroist point d'inflammation, si la langue ne devient point blanche & épaisse, si les amigdales & la luëtte s'enflent, & si les gencives se tumescent. On est encore plus assuré de l'effet du mercure, lorsqu'avec tous ces signes le malade a mal à la teste, ou qu'il a l'haleine forte, le visage rouge & de la peine à avaller sa salive, à cause de l'âpreté de sa gorge, enfin si l'on apperçoit des ulceres dans sa bouche, & s'il crache beaucoup, & s'il parle avec difficulté à cause de la grande ardeur du palais & de la langue, il faudra cesser les frictions.

Si le flux de bouche n'arri-

Ff iiij

rive pas après trois ou quatre frictions, il y en a qui se servent des parfums pour l'exciter. Ils prennent une demie once de trochisques de mercure avec du cinabre, qu'ils éteignent avec des feuilles de sauge, pour mêler le tout avec quatre onces d'argile, & en faire des trochisques qu'ils laissent sécher. On fait asseoir le malade dans une chaise percée, sous laquelle on met un réchaud de charbon pour faire brûler les trochisques, & on l'entoure commodement d'un pavillon, afin qu'il en reçoive mieux la vapeur, & qu'elle ne donne point à la teste.

D'autres font leurs parfums avec six dragmes de mercure crud dans un creuset rougi, qu'ils placent sur des charbons ardents.

Il y a des corps qui se rendent à la deuxième friction : mais il y en a aussi d'autres si difficiles qu'on est obligé d'en faire plusieurs, & même de leur donner le mercure en pilules, ou en bolus.

La methode de guerir la Verole avec du precipité blanc ou rouge pris par la bouche est tres-pernicieuse, comme nous avons dit, à cause des petits ulceres qui arrivent à la bouche, & du vomissement qui survient quelquefois avec violence ; c'est pourquoy comme la salivation est toujours grande, il vaut mieux se servir de frictions.

Souvent après deux ou trois frictions, il arrive un flux de ventre fort fatigant pour le malade, & alors la salivation cesse ; mais pour l'aider il faut

dra luy donner des lavemens adoucissans faits avec du lait & des jaunes d'œufs, ou bien avec du son & du lait. Il est bon enfin que le malade use du lait pour adoucir la masse du sang.

On gargarisera la bouche pour en dessécher les ulcères avec une décoction d'orge, où il y aura un peu de miel rosé, ou bien avec du vin tiède. Il est bon de toucher les ulcères avec de l'esprit de vitriol, ou quelque autre acide.

Dans le temps des frictions, on donnera au malade des alimens liquides, comme des bouillons de consommé, de la gelée ou des œufs frais; il doit quitter le vin. Au commencement de la salivation, il usera d'une tisane rafraîchissante faite de racines de chicorée,

des maladies Veneriennes. 349
de chiendent & d'orge, continu-
nant jusqu'au neuvième jour.
Après il reprendra la décoction
de false-parcille & d'esquine
pour aider le flux de bouche
jusqu'à la fin.

Si la salivation n'est pas assez
abondante, ou qu'elle vienne
à s'arrêter, il la faut exciter de
nouveau par une petite fric-
tion; mais si elle est excessive
il faut l'affoiblir par quelques
legers purgatifs, dans la com-
position desquels on fait en-
trer des acides pour tascher de
precipiter le mercure: mais
l'or fulminant fera beaucoup
mieux, & affoiblira davanta-
ge l'action du mercure. On en
donnera six grains en opiate.

Il est difficile de donner une
juste mesure de la quantité de
la salive pendant les dix ou
douze premiers jours; elle est

plus ou moins grande suivant la disposition du temperament. La mesure moyenne qui doit servir de regle pour les autres, est de quatre livres par jour. Ce n'est pas sans raison que l'on doit remarquer la quantité de la salive que le malade rend ; & pour la sçavoir précisément, il faut qu'il crache dans un bassin qui tienne pour le moins une livre d'eau, afin que sa quantité serve de regle pour pousser l'action du mercure si elle est trop lente, ou pour la moderer si elle est trop violente.

Quand vous verrez que le flux de bouche cessera, après avoir coulé suffisamment pendant vingt, vingt-cinq ou trente jours, vous reglerez trois choses. 1. De purger le malade. 2. De luy faire garga-

des maladies Veneriennes. 351
rifer la bouche pour dessécher
les ulceres, comme nous avons
déjà dit. 3. De le changer de
lit & de linges. On le purgera
à la fin, comme on a fait le
commencement.

Après l'avoir suffisamment
purgé, il se reposera huit ou
dix jours, reprendra le vin, &
se nourrira de bons alimens
pour recouvrer ses forces. Si
c'est une personne délicate &
maigre, elle prendra tous les
matins une chopine de lait de
vache, avec une once de suc
rosat : car le lait (generale-
ment parlant) est d'un grand
secours dans toutes les mala-
dies où il faut adoucir l'acrimo-
nie des sels. Après tous ces
soins le malade aura lieu d'es-
perer de reprendre bien tost
son embonpoint.

CHAPITRE IX. & dernier.

*De la nature du Mercure , &
de la maniere dont il agit.*

LE mercure ou le vif argent est une merveille entre les métaux ; quoyque coulant comme de l'eau , il est pourtant d'un poids considerable , & à la moindre chaleur il s'évapore. Il y a apparence que ses parties sont toutes rondes comme de petites boules , & extrêmement lissées & polies ; & pour preuve de cette verité , c'est que le faisant dissoudre dans l'eau forte , il paroist sous la forme de petits corps ronds , qui s'élevent en fumée.

Cela supposé , il est , ce me

des maladies Veneriennes. 353
semble, fort facile de rendre
raison pourquoy il est si fluide
& si volatile ; car ses par-
ties estant rondes , polies &
glissantes, elles ne sçauroient
s'arrêter l'une l'autre, ny rien
trouver en leur chemin qui
leur puisse ôter le mouvement,
que la matiere subtile leur im-
prime sans cesse ; & parce
qu'elles ne sont que conti-
guës , & qu'elles n'ont point
de liaison entr'elles , si-tost
qu'elles se meuvent un peu
plus viste que de coûtume, el-
les prennent l'effort, & s'envo-
lent d'abord.

Nous avons dit en parlant
de la Verole , qu'elle estoit
causée par une matiere acre ou
acide , & que tous les accidens
qui l'accompagnoient, estoient
fomentez & entretenus par
cette matiere ; il est donc im-

possible de la guerir sans amortir les pointes de cet acide, & l'experience à fait voir qu'il n'y a que le mercure qui puisse les emporter.

La Chymie nous apprend que lorsqu'on mêle du mercure avec des sels acides, ils s'unissent ensemble, se volatilisent par la chaleur, & forment le sublimé corrosif. La même chose se passe à peu près dans nostre corps : car après avoir fait les frictions avec l'onguent de mercure, il pénètre les pores, la chaleur du corps le fait sublimer, & rencontrant ce ferment acide, il s'y unit, & fait une espece de sublimé corrosif, à peu près de la même nature que celui qui se fait en Chymie. Toutes ces pointes acides s'estant fourées dans les pores du mercure,

cure sont entraînées par la circulation , & le sang ainsi chargé de ce sublimé venant à passer par le tissu des glandes de la bouche , excorie & ulcere les canaux salivaires qui se relâchent , & donnent lieu à cette salivation si abondante. C'est ainsi que le mercure emporte ces sels piquans & corrosifs , qui faisoient tant de ravage dans le corps.

Il faut remarquer qu'avant d'exciter le flux de bouche, il est d'une nécessité absolue de bien préparer le malade par les purgatifs, parce qu'ils commencent toujours d'affoiblir les sels qui dominant en cette partie ; & lorsqu'on ne prend pas ces précautions , à la première friction le mercure se sublime avec tant de violence que l'on a quelquefois vu arriver des

Gg

356 *Traité des maladies Vener*
hemorragies considerables par
l'ulceration des vaisseaux de la
bouche.

Quoy qu'il reste encore après
la salivation quelques particules
de ces sels, le plus subtil ne lais-
se pas de s'évaporer par la trans-
piration, & le plus terrestre s'é-
coule par les urines & par les
déjections du ventre. Voilà ce
que l'on peut dire de plus vray-
semblable à l'occasion du Mer-
cure, pour emporter le virus de
la Verole.

F I N.

De l'Imprimerie d'ANTOINE
RAFFLE, rue de Petit-Pont,
à l'Image S. Antoine.

TABLE

DES CHAPITRES

de ce Livre.

PREMIER TRAITE'

DES OPERATIONS

de Chirurgie.

C HAPITRE I. Des Ope- rations de Chirurgie en general.	page 1
CHAP. II. Des Sutures en ge- neral.	7
CHAP. III. Des Sutures en particulier, & du moyen de les faire.	13
CHAP. IV. Des Sutures re- streinctives, ou à point con- tinu.	18
CHAP. V. De la Gastroraphie.	23

CHAP. VI. De l'Exomphale.	38
CHAP. VII. De la Paracentese.	44
CHAP. VIII. Des Hernies.	55
CHAP. IX. De l'Hydrocele.	65
CHAP. X. Du Phimosis & du Paraphimosis.	71
CHAP. XI. De la Pierre dans l'Vretr.	73
CHAP. XII. De l'operation de la Taille.	74
CHAP. XIII. De la fistule de l'Anus.	81
* CH. XIV. De l'Empieme.	91
* CH. XV. Du Cancer.	100
* CH. XVI. De l'Anevrisme.	102
* CH. XVII. Du Trepan & des fractures du Crane.	106
CHAP. XVIII. De l'operation du Trepan.	131
CHAP. XIX. De la fistule la- crimale.	138

CHAP. XX. De la Cataracte.	
141-	
CHAP. XXI. Du Polipe.	144
CHAP. XXII. Du Bec de Lièvre.	
146.	
CHAP. XXIII. De la Broncoto-	
mie.	148
CHAP. XXIV. De l'Extirpa-	
tion.	150
CHAP. XXV. De la réunion du	
Tendon.	168
CHAP. XXVI. De l'Operation	
Cesarienne.	171
CHAP. XXVII. Du Panaris.	
172	
CHAP. XXVIII. De l'applica-	
tion des Canteres.	173
CHAP. XXIX. Du Seton.	174
CHAP. XXX. De l'application	
des Ventouses.	176

T A B L E.

TRAITE' SECON D.
Des maladies del'Estomach.

CHAPITRE I. De la faim Canine.	page 181
CHAP. II. Du Pica & du Malacia.	190
CHAP. III. De la coction blessée.	198
CHAP. IV. De la Lienterie & de la Cœliaque passion.	231
CHAP. V. De la soif contre nature, & du Diabete.	242
CHAP. VI. Du Hoquet.	262
CHAP. VII. & dernier. Du vomissement & de la nausée.	273

TRAITE' TROISIE'ME,
Des maladies Veneriennes.

CHAPITRE I. De la définition & des signes de la	
---	--

TABLE.

<i>Verole.</i>	page 287
CHAP. II. <i>De l'Origine de la Verole.</i>	293
CHAP. III. <i>Des causes de la Verole.</i>	302
CHAP. IV. <i>De la Cure de la Verole.</i>	308
CHAP. V. <i>De la Gonorrhée.</i>	309
CHAP. VI. <i>Des ulcères de la verge.</i>	324
CHAP. VII. <i>Du Bubon Venerien.</i>	327
CHAP. VIII. <i>De la maniere de traiter un Verolé.</i>	332
CHAP. IX. & dernier. <i>De la nature du Mercure, & de la maniere dont il agit.</i>	352

Fin de la Table.

FAUTES.

- Page 15. ligne 16. glissant, lif. laissant.
P. 31. l. 21. plus facilement, lif. plus difficilement.
P. 112. ligne 10 close, lif. chose.
P. 93 l. 23. testicules, lif. vessicules.
P. 135. l. 23. pour, lif. par.







